00029490

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018

HISTOIRE

DE,

L'EMPIRE BYZANTIN

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE BYZANTIN

PAR

Charles DIEHL

MEMBRE DE L'INSTITUT

Professeur à l'Université de Paris

29490

LIBRA
DE TH
BOMB
BRANC
DE TH
ROYAL ASIATIC

PARIS

AUGUSTE PICARD, ÉDITEUR

Libraire des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1919

PRÉFACE

L'histoire de l'empire byzantin, malgré les travaux qui, en ces cinquante dernières années, l'ont presque renouvelée, demeure toujours cependant, surtout en Occident, l'objet de tenaces préjugés. A beaucoup de nos contemporains, elle apparaît toujours, telle qu'elle apparaissait à Montesquieu et à Gibbon, comme la continuation et la décadence de l'empire romain. Par un inconscient effet de rancunes séculaires, par un obscur ressouvenir de passions religieuses évanouies, nous jugeons toujours les Grecs du moyen âge comme firent les croisés, qui ne les comprirent pas, et les papes, qui les excommunièrent. Et pareillement, l'art byzantin est considéré trop souvent encore comme un art immobile — on dit volontiers « hiératique » — impuissant à se renouveler et qui, sous la surveillance étroite de l'Église, borna son effort millénaire à répéter

indéfiniment les créations de quelques artistes de génie.

En fait, Byzance a été tout autre chose. Quoiqu'elle se soit volontiers proclamée l'héritière et la continuatrice de Rome, quoique ses empereurs, jusqu'au dernier jour, se soient intitulés « basileis des Romains », quoiqu'ils n'aient jamais renoncé aux droits qu'ils réclamaient sur l'ancienne et glorieuse capitale de l'empire, en réalité pourtant Byzance devint très vite et fut essentiellement une monarchie d'Orient. Il ne faut point là juger par comparaison avec les souvenirs écrasants de Rome : selon le mot d'un des hommes qui ont le mieux compris son caractère et entrevu son aspect véritable, elle fut « un État du moyen âge, placé sur les extrêmes frontières de l'Europe, aux confins de la barbarie asiatique (1) ». Cet État a eu ses défauts et ses vices, qu'il serait puéril de vouloir dissimuler. Il a connu trop fréquemment les révolutions de palais et les séditions militaires; il a aimé furieusement les jeux du cirque et davantage encore les disputes théologiques; malgré l'élégance de sa civilisation, ses mœurs ont été souvent cruelles et barbares, et il a produit enfin,

(1) A. Rambaud, *l'Empire grec au Xe siècle*, p. VII.

avec trop d'abondance, des caractères médiocres et des âmes viles. Mais, tel qu'il fut, cet État a été grand.

Il ne faut point, en effet, comme on le croit trop volontiers, s'imaginer que, pendant les mille ans qu'elle survécut à la chute de l'empire romain, Byzance descendit d'une marche ininterrompue vers la ruine. Aux crises où elle a failli succomber, bien des fois ont succédé des périodes d'incomparable splendeur, des renaissances imprévues où, selon le mot d'un chroniqueur, « l'empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille, parée d'or et de pierres précieuses. » Au VIe *siècle, avec Justinien, la monarchie, une dernière fois, se reconstitue comme aux beaux temps de Rome, et la Méditerranée, de nouveau, devient un lac romain. Au* VIIIe *siècle, les empereurs isauriens brisent l'élan de l'Islam, vers le temps même où Charles Martel sauvait la chrétienté à Poitiers. Au* X^e^ *siècle, les souverains de la maison de Macédoine font de Byzance la grande puissance de l'Orient, reportant jusqu'en Syrie leurs armes victorieuses, écrasant les Russes sur le Danube, noyant dans le sang le royaume créé par les tsars bulgares. Au* XIIe *siècle, avec les Comnènes, l'empire grec fait encore bonne figure dans le monde, et Cons-*

tantinople est un des centres principaux de la politique européenne.

Ainsi, pendant mille ans, Byzance a vécu, et pas seulement par l'effet de quelque hasard heureux : elle a vécu glorieusement, et il faut bien, pour qu'il en ait été ainsi, qu'elle ait eu en elle autre chose que des vices. Elle a eu, pour conduire ses affaires, de grands empereurs, des hommes d'État illustres, des diplomates habiles, des généraux victorieux; et par eux, elle a accompli une grande œuvre dans le monde. Elle a été, avant les croisades, le champion de la chrétienté en Orient contre les infidèles et, par sa valeur militaire, à plusieurs reprises elle a sauvé l'Europe. Elle a été, en face de la barbarie, le centre d'une civilisation admirable, la plus raffinée, la plus élégante qu'ait longtemps connue le moyen âge. Elle a été l'éducatrice de l'Orient slave et asiatique, dont les peuples lui doivent leur religion, leur langue littéraire, leur art, leur gouvernement; son influence toute-puissante s'est étendue jusque sur l'Occident, qui a reçu d'elle des bienfaits intellectuels et artistiques inappréciables. C'est d'elle que procèdent tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Orient de l'Europe, et la Grèce moderne, en particulier, doit bien davantage à Byzance

chrétienne qu'à l'Athènes de Périclès et de Phidias.

C'est par tout cela, par ce qu'elle fit dans le passé autant que par ce qu'elle a préparé pour l'avenir, que Byzance mérite encore l'attention et l'intérêt. Si lointaine que semble son histoire, si mal connue qu'elle soit de beaucoup de gens, ce n'est point une histoire morte et digne d'oubli. Ducange le savait bien lorsque, au milieu du XVIIe *siècle, par ses éditions des historiens byzantins, par les savants commentaires dont il les accompagnait, par tant de travaux admirables, il posait les bases de l'histoire scientifique de Byzance et ouvrait, dans ce domaine encore inexploré, de larges et lumineuses percées. Depuis cinquante ans, au pays de Ducange, la tradition s'est renouée des études dont il fut le fondateur; et sans méconnaître ce qui s'est fait ailleurs, en Russie et en Grèce, en Angleterre et en Allemagne, peut-être pourtant est-il permis de dire que, si les recherches d'histoire byzantine ont reconquis droit de cité dans le monde scientifique, c'est à la France qu'elles le doivent essentiellement.*

On m'a demandé, avec une obligeante insistance, d'écrire un livre — qui, chez nous, man-

quait encore, — un manuel, sommaire et condensé, de l'histoire byzantine. Il ne m'a point semblé que ce fût là une tâche inutile. J'ai tent récemment, dans un autre volume qui vient de paraître, de présenter le tableau synthétique de ce que fut Byzance, d'expliquer les causes profondes de sa grandeur et de sa décadence, de montrer les services éminents qu'a rendus sa civilisation (1). *Le petit livre que voici offrira au lecteur un exposé plus analytique de l'histoire millénaire de l'empire byzantin. Je me suis efforcé d'y mettre en lumière les idées maîtresses que dominent l'évolution de cette histoire, de présenter les faits essentiels moins en m'astreignant au minutieux détail chronologique qu'en les groupant en assez larges périodes, plus compréhensives et qui rendront mieux compte peut-être du sens et de la portée des événements. Les tables placées à la fin du volume permettront aisément au lecteur de retrouver la concordance chronologique des faits les plus importants. Mais il m'a paru que je ferais œuvre plus utile, pour tous ceux qui souhaitent prendre une connaissance générale de ce monde*

(1) Ch. DIEHL, *Byzance, Grandeur et Décadence* (dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique*, dirigée par le Dr G. Le Bon). 1 vol., Flammarion, 1919.

disparu, en marquant dans ce livre, sans rien omettre de la précision des détails nécessaire, les grandes lignes, les traits caractéristiques et les idées directrices de l'histoire et de la civilisation de Byzance.

*Je tiens à remercier la maison Hachette, qui m'a autorisé à emprunter à l'*Atlas de Géographie historique *de Schrader deux des quatre cartes qui accompagnent ce livre. Les illustrations, qui permettront de prendre quelque idée de la vie et du costume byzantins et des monuments de l'art que Byzance vit naître, proviennent de mon* Manuel d'Art byzantin *(Picard, 1910).*

On trouvera à la fin du volume une bibliographie sommaire des principaux ouvrages à lire ou à consulter.

CH. D.

Juillet 1919.

HISTOIRE DE L'EMPIRE BYZANTIN

CHAPITRE PREMIER

La fondation de Constantinople et les origines de l'empire romain d'Orient (330-518)

I. La fondation de Constantinople et les caractères du nouvel empire. — II. La crise de l'invasion barbare. — III. La crise religieuse. — IV. L'empire romain d'Orient à la fin du ve et au commencement du vi[e] siècle.

I

La Fondation de Constantinople et les caractères du nouvel empire. — Le 11 mai 330, aux rivages du Bosphore, Constantin inaugurait solennellement sa nouvelle capitale, Constantinople.

Pourquoi, abandonnant l'ancienne Rome, l'empereur transportait-il en Orient la résidence de la monarchie ? Outre qu'il avait peu de goût

personnel pour la ville païenne et frondeuse des Césars, Constantin la jugeait, non sans raison, mal placée pour suffire aux nécessités nouvelles qui s'imposaient à l'empire. Le péril goth, le péril perse menaçaient sur le Danube et en Asie; les fortes populations de l'Illyricum offraient pour la défense des ressources admirables; pour organiser cette défense, Rome était trop loin. Dioclétien déjà l'avait compris, et lui aussi avait senti l'attraction de l'Orient. En tout cas, le jour où Constantin fonda « la nouvelle Rome », l'empire byzantin commença.

Par sa situation géographique au point où l'Europe se rencontre avec l'Asie, par l'importance militaire et économique qui en résultait, Constantinople était le centre naturel autour duquel pouvait se grouper le monde oriental. Par l'empreinte hellénique qui la marqua d'autre part dès sa naissance, par le caractère surtout que lui donna le christianisme, la jeune capitale différait profondément de l'ancienne et symbolisait assez exactement les aspirations et les tendances nouvelles du monde oriental. Aussi bien, depuis assez longtemps déjà, se préparait dans l'empire romain une conception nouvelle de la monarchie. Au commencement du IVe siècle, au contact de l'Orient proche, la transformation s'a-

cheva. Du pouvoir impérial, Constantin s'efforça de faire une autorité absolue et de droit divin. Il l'environna de toutes les splendeurs du costume, du diadème et de la pourpre, de toutes les pompes de l'étiquette, de tout le faste de la cour et du palais. Se tenant pour le représentant de Dieu sur la terre, jugeant qu'en son intelligence il réflétait l'intelligence suprême, il s'appliqua en toutes choses à marquer le caractère sacré du souverain, à le séparer de l'humanité par les formes solennelles dont il l'entoura, à faire, en un mot, de la royauté terrestre comme une image de la royauté divine.

Pareillement, pour accroître le prestige et la force de l'institution impériale, il voulut que la monarchie fût une monarchie administrative, strictement hiérarchisée, exactement surveillée, et où toute l'autorité serait concentrée entre les mains de l'empereur. Enfin, en faisant du christianisme une religion d'État, en multipliant en sa faveur les immunités et les privilèges, en le défendant contre l'hérésie, en le couvrant en toutes circonstances de sa protection, Constantin donna un autre caractère encore à l'autorité impériale. Siégeant parmi les évêques, « comme s'il était l'un d'entre eux », se posant en gardien attitré du dogme et de la discipline, intervenant dans

toutes les affaires de l'Église, légiférant et jugeant pour elle, l'organisant et la dirigeant, convoquant et présidant les conciles, dictant les formules de foi, Constantin — et après lui tous ses successeurs, qu'ils fussent orthodoxes ou ariens — réglèrent d'après un même principe les rapports de l'État et de l'Église. Ce fut cé qu'on appellera le *césaropapisme*, l'autorité despotique de l'empereur sur l'Église ; et le clergé oriental, clergé de cour, ambitieux et mondain, docile et souple, accepta sans protester cette tyrannie.

Tout cela s'inspirait profondément des conceptions du pouvoir chères aux monarchies orientales, et par tout cela, quoique pendant un siècle encore — jusqu'en 476 — l'empire romain ait subsisté, quoique, jusqu'à la fin du VIe siècle, en Orient même, la tradition romaine soit demeurée vivace et puissante, pourtant, autour de la ville de Constantin, la partie orientale de la monarchie s'agglomera et prit en quelque sorte conscience d'elle-même. Dès le IVe siècle, malgré le maintien apparent et théorique de l'unité romaine, plus d'une fois en fait les deux moitiés de l'empire se séparèrent, gouvernées par des empereurs différents ; et lorsqu'en 395 Théodose le Grand mourut, laissant à ses deux fils Arcadius et Honorius une succession partagée en deux empi-

res, la séparation, qui depuis longtemps se préparait, se précisa et devint définitive. Il y eut dorénavant un empire romain d'Orient.

II

La crise de l'invasion barbare. — Durant la longue période d'histoire, qui va de 330 à 518, deux crises graves, en ébranlant cet empire, achevèrent de lui donner sa physionomie propre. La première est la crise de l'invasion barbare.

Depuis le IIIe siècle, sur toutes les frontières, sur le Danube comme sur le Rhin, les barbares de la Germanie pénétraient par une lente infiltration sur le territoire romain. Les uns, par petits groupes, y venaient comme soldats, ou s'y établissaient comme laboureurs; les autres, par tribus entières, attirés par la sécurité et la prospérité de la monarchie, y sollicitaient des concessions de terres, que leur accordait volontiers le gouvernement impérial. Les grands mouvements de peuples, qui sans cesse se produisaient dans ce monde germanique si instable, précipitèrent cette poussée des Barbares et finirent par la rendre redoutable. Sous leur ruée, au Ve siècle, l'empire d'Occident suc-

comba et on put croire d'abord que Byzance ne supporterait pas mieux que Rome leur choc formidable.

En 376, fuyant devant les Huns, les Wisigoths étaient venus demander à l'empire un asile et des terres. Deux cent mille d'entre eux furent établis au sud du Danube, en Mésie. Ils ne tardèrent pas à se révolter; un empereur, Valens, fut tué en essayant de les arrêter, dans les plaines d'Andrinople (378); il fallut, pour les dompter, toute l'énergie habile de Théodose. Mais, lui mort (395), le danger reparut. Alaric, roi des Wisigoths, se jeta sur la Macédoine; il ravagea la Thessalie, la Grèce centrale et pénétra jusque dans le Péloponèse, sans que le faible Arcadius (395-408) — toutes les troupes d'Orient se trouvant en Occident — réussît à l'arrêter; et quand Stilicon, appelé d'Occident au secours de l'empire, eut cerné les Goths à Pholoé, en Arcadie (396), il aima mieux les laisser échapper et s'entendre avec leur chef. Dès lors, pendant quelques années, les Wisigoths furent tout-puissants dans l'empire d'Orient, renversant les ministres d'Arcadius, imposant leur volonté au prince, commandant en maîtres dans la capitale, troublant l'État par leurs révoltes. Mais l'ambition d'Alaric l'entraînait davan-

tage encore vers l'Occident; en 402, il envahissait l'Italie; il y revenait en 410, s'emparait de Rome; et, par l'établissement définitif des Wisigoths, en Gaule et en Espagne, le péril qui menaçait l'empire d'Orient se trouva conjuré.

Trente ans plus tard, les Huns entraient en scène. Fondateur d'un vaste empire, qui allait depuis le Don jusqu'à la Pannonie, Attila, en 441, franchissait le Danube, prenait Viminacium, Singidunum, Sirmium, Naïssus, et menaçait Constantinople. L'empire, sans force, dut consentir à lui payer tribut. Malgré cela, en 447, les Huns reparaissaient au sud du Danube. De nouveau on négocia. Mais le péril demeurait grand, et on put croire que la catastrophe était proche, quand, en 450, l'empereur Marcien (450-457) refusa courageusement le tribut. Cette fois encore la chance sourit à l'empire d'Orient. Attila porta ses armes en Occident; il en revint vaincu, affaibli, et peu après, sa mort disloqua l'empire qu'il avait fondé (453).

Dans la seconde moitié du ve siècle, les Ostrogoths, à leur tour, entraient en lutte avec l'empire, qui dut les prendre à son service, leur accorder des terres (462) et combler leurs chefs d'honneurs et d'argent. Aussi les vit-on, en

474, intervenir jusque dans les affaires intérieures de la monarchie : ce fut Théodoric qui, à la mort de l'empereur Léon (457-474), assura le triomphe de Zénon sur le rival qui lui disputait le trône. Désormais, les barbares furent plus exigeants que jamais. Vainement, on essaya d'opposer leurs chefs les uns aux autres (479) : Théodoric pilla la Macédoine, menaça Thessalonique, demandant toujours davantage, obtenant en 484 le titre de consul, menaçant Constantinople en 487. Mais lui aussi se laissa tenter par l'attrait de l'Italie, où, depuis 476, l'empire d'Occident s'était écroulé et qu'habilement Zénon lui proposait de reconquérir. Une fois de plus, le péril se détournait.

Ainsi l'invasion barbare avait glissé le long des frontières de l'empire d'Orient, ou ne l'avait entamé que passagèrement; si bien que la nouvelle Rome restait debout, comme grandie de la catastrophe où s'abîmait l'ancienne Rome et, par là, encore davantage rejetée vers l'Orient.

III

La crise religieuse. — L'autre crise fut la crise religieuse.

On a quelque peine, aujourd'hui, à compren-

Sainte-Sophie. Intérieur. VIe siècle. (Phot. Sebah et Joaillier). *(Manuel d'Art Byzantin.)*

dre l'importance qu'eurent, au IVe et au Ve siècles, toutes ces grandes hérésies, arianisme, nestorianisme, monophysisme, qui troublèrent si profondément l'Église et l'empire d'Orient. On y voit volontiers de simples querelles de théologiens, s'acharnant en discussions compliquées sur des formules subtiles et vaines. En réalité, elles eurent un autre sens et une autre portée. Elles ont recouvert, plus d'une fois, des intérêts et des oppositions politiques, qui devaient avoir, sur les destinées de l'empire, de longues conséquences. Elles ont eu, par ailleurs, une importance capitale pour fixer, en Orient, les rapports de l'État et de l'Église, pour déterminer aussi les relations entre Byzance et l'Occident ; et par tout cela elles méritent d'être attentivement étudiées.

Le concile de Nicée (325) avait condamné l'arianisme et proclamé que le Christ était de même essence que Dieu. Mais les partisans d'Arius n'avaient point fléchi sous l'anathème, et le IVe siècle avait été rempli par la lutte ardente — où les empereurs mêmes prirent part passionnément — entre les adversaires et les défenseurs de l'orthodoxie. L'arianisme, vainqueur avec Constance au concile de Rimini (359), avait été écrasé par Théodose au concile de Constan-

tinople (381), et, dès ce moment, s'était marqué le contraste entre l'esprit grec, épris de métaphysique subtile, et le clair génie de l'Occident latin, l'opposition entre l'épiscopat oriental, docile aux volontés du prince, et la ferme et hautaine intransigeance des pontifes romains. Le débat qui, au ve siècle, s'engagea sur l'union des deux natures — la nature humaine et la nature divine — dans la personne du Christ, accentua encore ces divergences et troubla l'empire d'autant plus gravement que la politique se mêla à la querelle religieuse. En effet, de même que les papes, en Occident, fondaient, avec Léon le Grand (440-462) la monarchie pontificale, les patriarches d'Alexandrie, avec Cyrille (412-444) et Dioscore (444-451), tentaient alors, en Orient, d'établir une papauté alexandrine. Et par ailleurs, à la faveur de ces troubles, les vieilles oppositions nationales, les tendances séparatistes toujours vivantes trouvaient, dans la lutte contre l'orthodoxie, une occasion propice de se manifester et mêlaient ainsi étroitement au conflit religieux les intérêts et les visées politiques.

En 428, depuis vingt ans, Théodose II régnait à Byzance (408-450), sous la tutelle de sa sœur Pulchérie. Éternel mineur, il passait son temps

à peindre, à enluminer ou à copier des manuscrits : ce qui lui a valu le surnom de *Calligraphe*. Si son souvenir cependant subsiste dans l'histoire, c'est parce qu'il a fait bâtir la puissante enceinte de remparts qui, durant tant de siècles, protégea Constantinople, et parce que, dans le *Code Théodosien*, il a fait réunir les constitutions impériales promulguées depuis Constantin. Mais, tel qu'il était, il devait, en face des querelles de l'Église, se montrer étrangement faible et impuissant.

Nestorius, patriarche de Constantinople, enseignait que dans le Christ il fallait séparer la personne divine et la personne humaine, que Jésus n'était qu'un homme devenu Dieu, et il refusait en conséquence à la Vierge l'appellation de *Theotokos* (mère de Dieu). Cyrille d'Alexandrie saisit avec empressement cette occasion de diminuer l'évêque de la capitale et, soutenu par la papauté, il fit au concile d'Éphèse (431) solennellement condamner le nestorianisme; après quoi, imposant sa volonté à l'empereur, il régna en maître sur l'Église d'Orient. Quand Eutychès, quelques années plus tard, exagérant la doctrine cyrillienne, fit de plus en plus disparaître la nature humaine dans la personne divine (ce fut le monophysisme), il trouva de

même. pour le défendre, l'appui du patriarche d'Alexandrie Dioscore, et l'assemblée connue sous le nom de « brigandage d'Éphèse » (449), sembla assurer le triomphe de l'Église d'Alexandrie.

Contre ces ambitions croissantes, l'empire et la papauté également inquiets se coalisèrent. Le concile de Chalcédoine (451) fixa, conformément à la formule de Léon le Grand, la doctrine orthodoxe sur l'union des deux natures et marqua tout ensemble la ruine du rêve alexandrin et le triomphe de l'État, qui dirigea en maître le concile et établit plus fortement que jamais son autorité sur l'Église d'Orient.

Mais les monophysites condamnés ne s'inclinèrent point devant la condamnation : ils continuèrent longtemps, en Egypte, en Syrie, à constituer des Églises à tendances séparatistes, grave danger pour la cohésion et l'unité de la monarchie. Rome, par ailleurs, malgré sa victoire sur le terrain du dogme, dut accepter en frémissant l'extension de pouvoir du patriarche de Constantinople, qui devint, sous la tutelle de l'empereur, le vrai pape de l'Orient. C'était le germe de graves conflits. En face de la papauté, toute-puissante en Occident, et aspirant à s'affranchir de l'autorité impériale, l'Église d'Orient deve-

nait une Église d'État, soumise à la volonté du prince, et qui, de plus en plus, par la langue grecque dont elle faisait usage, par ses tendances mystiques hostiles à la théologie romaine, par ses vieilles rancunes contre Rome, tendait à se constituer en un organisme indépendant. Et par là encore, l'empire romain d'Orient prenait une physionomie propre. C'est en Orient que s'étaient tenus les grands conciles, en Orient qu'étaient nées les grandes hérésies; et l'Église d'Orient enfin, fière de la gloire de ses grands docteurs, les saint Basile, les Grégoire de Nysse, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, persuadée de sa supériorité intellectuelle sur l'Occident, de plus en plus inclinait à se séparer de Rome.

IV

L'EMPIRE ROMAIN D'ORIENT A LA FIN DU Ve ET AU COMMENCEMENT DU VIe SIÈCLE. — Ainsi, vers le temps des empereurs Zénon (474-491) et Anastase (491-518), apparaissait la conception d'une monarchie purement orientale.

Depuis la chute, en 476, de l'empire d'Occident, l'empire d'Orient demeurait le seul empire romain. Et, quoiqu'il conservât, à ce titre, un grand prestige aux yeux des souverains bar-

bares qui s'étaient taillé des royaumes en Gaule, en Espagne, en Afrique, en Italie, quoiqu'il réclamât toujours sur eux de vagues droits de suzeraineté, en fait, par les territoires qu'il possédait, cet empire était surtout oriental. Il comprenait la péninsule des Balkans tout entière, à l'exception de la partie nord-ouest, l'Asie Mineure jusqu'aux monts d'Arménie, la Syrie jusqu'au delà de l'Euphrate, l'Egypte et la Cyrénaïque. Ces pays formaient 64 provinces ou *éparchies,* réparties entre deux préfectures du prétoire : celle d'Orient (diocèses de Thrace, Asie, Pont, Orient, Egypte) et celle d'Illyricum (diocèse de Macédoine). Quoique l'administration de l'empire fût toujours organisée sur le modèle romain et fondée sur la séparation des fonctions civiles et militaires, le pouvoir impérial y était devenu de plus en plus absolu, à la façon des monarchies orientales ; et, depuis 450, la cérémonie du sacre lui donnait, par surcroît, le prestige de l'onction sainte et de l'investiture divine. La sollicitude intelligente de l'empereur Anastase assurait à cet empire des frontières solidement défendues, de bonnes finances, une administration plus honnête. Et le sens politique des souverains s'efforçait de rendre à la monarchie l'unité morale, en essayant, fût-ce au prix

d'une rupture avec Rome, de ramener les dissidents monophysites. Ce fut l'objet de l'édit d'union *(Henotikon)*, promulgué en 482 par Zénon, et qui eut pour premier effet d'amener le schisme entre Byzance et Rome : pendant plus de trente ans (484-518), avec une âpre intransigeance, les papes et les empereurs, Anastase surtout, monophysite convaincu et passionné, se combattirent ; et au cours de ces troubles, l'Église d'Orient acheva de se constituer en un corps séparé.

Enfin, de plus en plus, la civilisation de l'empire prenait une couleur orientale. Même sous la domination de Rome, l'hellénisme, dans tout l'Orient grec, était demeuré vivace et fort. De grandes et florissantes cités, Alexandrie, Antioche, Ephèse, étaient le centre d'une culture intellectuelle et artistique remarquable. Dans leur rayonnement, en Egypte, en Syrie, en Asie Mineure, avait pris naissance une civilisation toute pénétrée des traditions de la Grèce classique. Constantinople, enrichie par son fondateur des chefs-d'œuvre du monde grec, devenue par là le plus admirable des musées, n'entretenait pas moins puissamment les souvenirs de l'antiquité hellénique. Par ailleurs, au contact de la Perse, le monde oriental s'était réveillé et

avait repris conscience de ses traditions anciennes; en Egypte, en Syrie, en Mésopotamie, en Asie Mineure, le vieux fond traditionnel reparaissait et l'esprit oriental réagissait sur les pays jadis hellénisés. Par haine de la Grèce païenne, le christianisme encourageait ces tendances nationales. Et du mélange de ces traditions rivales naissait, dans tout le monde oriental, une activité puissante et féconde. Economiquement, intellectuellement, artistiquement, la Syrie, l'Egypte, l'Anatolie avaient, au IVe et au Ve siècles, une importance particulière dans l'empire : l'art chrétien y préparait lentement, par une succession d'essais et de recherches savantes, l'apogée magnifique que marqueront les chefs-d'œuvre du VIe siècle; et, dès ce moment, il apparaissait comme un art essentiellement oriental. Mais tandis que, dans les provinces, se réveillaient ainsi les vieilles traditions indigènes et l'humeur séparatiste jamais oubliée, Constantinople aussi préludait à son rôle futur, en accueillant, en combinant les éléments divers que lui apportaient les civilisations diverses, en coordonnant les tendances intellectuelles rivales, les procédés et les méthodes artistiques différents, de façon à en faire sortir une civilisation originale.

Les murailles de Constantinople (murs de Manuel Comnène). Ve et XIIe siècles. (*Manuel d'Art Byzantin.*)

Ainsi semblait s'achever l'évolution qui entraînait Byzance vers l'Orient; et on pouvait croire près de se réaliser la conception d'un empire purement oriental, gouverné despotiquement, bien administré, solidement défendu, se désintéressant politiquement de l'Occident pour se replier sur lui-même, et n'hésitant point, pour retrouver en Orient son unité religieuse, à rompre avec Rome et à constituer, sous la tutelle de l'État, une Église presque indépendante de la papauté. Malheureusement pour le succès de ce rêve, cet empire, à la fin du Ve siècle et au commencement du VIe, était dans un état de crise redoutable. Depuis 502, les Perses avaient recommencé la guerre en Orient; en Europe, les Slaves et les Bulgares commençaient leurs incursions au sud du Danube. A l'intérieur, le trouble était extrême. La capitale était agitée par les querelles des factions du cirque, les Verts et les Bleus; les provinces, mécontentes, ruinées par la guerre, écrasées d'impôts, cherchaient toutes les occasions de manifester leurs revendications nationales; le gouvernement était impopulaire; une puissante opposition orthodoxe combattait sa politique et fournissait un prétexte commode aux révoltes des ambitieux, dont la plus grave fut en 514 celle de Vitalien; enfin,

le souvenir persistant de la tradition romaine, entretenant l'idée de l'unité nécessaire du monde romain, de la « Romanie », ramenait sans cesse les esprits vers l'Occident. Pour sortir de cette instabilité, il fallait une main vigoureuse, une politique nette, aux vues précises et fermes. Le règne de Justinien allait l'apporter.

CHAPITRE II

Le règne de Justinien et l'empire grec au VIe siècle (518-610)

I. L'avènement de la dynastie justinienne. — II. Le caractère, la politique et l'entourage de Justinien. — III. La politique extérieure de Justinien. — IV. Le gouvernement intérieur de Justinien. — V. La civilisation byzantine au VIe siècle. — VI. La liquidation de l'œuvre de Justinien (565-610).

I

L'AVÈNEMENT DE LA DYNASTIE JUSTINIENNE. — En 518, à la mort d'Anastase, une intrigue assez obscure porta au trône Justin, commandant en chef des troupes de la garde. C'était un paysan de Macédoine, venu quelque cinquante ans auparavant chercher fortune à Constantinople, un brave soldat, mais fort illettré et sans aucune expérience des affaires. Aussi ce parvenu qui, à l'âge de près de 70 ans, devenait fondateur de dynastie, eût-il été assez embarrassé du pouvoir où on l'élevait, s'il n'avait trouvé auprès de

lui, pour le conseiller, son neveu Justinien.

Originaire, comme Justin, de Macédoine, — la tradition romanesque qui fait de lui un Slave date d'une époque bien postérieure et n'a nulle valeur historique, — Justinien était venu de bonne heure à Constantinople, appelé par son oncle, et il y avait reçu une éducation toute romaine et chrétienne. Il avait l'expérience des affaires, l'esprit mûr, le caractère formé, tout ce qu'il fallait pour être le coadjuteur du nouveau maître. Et c'est lui, en effet, qui, de 518 à 527, gouverna au nom de Justin, en attendant qu'il régnât lui-même de 527 à 565. Ainsi, pendant près d'un demi-siècle, Justinien guida les destinées de l'empire romain d'Orient, et il a marqué l'époque, que domine sa puissante figure, d'une empreinte si profonde que sa seule volonté a suffi à interrompre l'évolution naturelle qui portait l'empire vers l'Orient.

Sous son influence, dès le début du règne de Justin, une orientation politique nouvelle apparut. Le premier soin du gouvernement de Constantinople fut de se réconcilier avec Rome, de mettre fin au schisme, et, pour sceller l'alliance et donner au pape des gages de son zèle orthodoxe, pendant trois années (518-521) Justinien persécuta furieusement les monophysites dans

tout l'Orient. Par ce rapprochement avec Rome, la nouvelle dynastie se trouvait fortifiée. Justinien sut en outre, fort habilement, prendre les mesures nécessaires pour assurer la solidité du régime. Il le débarrassa de Vitalien, son plus redoutable adversaire ; surtout, par un étalage de largesses et de faste, il le rendit populaire. Mais, dès ce moment, Justinien rêvait davantage : il comprenait l'importance que pouvait avoir pour ses ambitions futures l'accord rétabli avec la papauté ; c'est pour cela qu'en 525, quand le pape Jean vint à Constantinople, — le premier des pontifes romains qui visitât la nouvelle Rome, — il lui ménagea dans la capitale une réception triomphante ; il sentait combien une telle attitude plairait en Occident, quelle comparaison nécessaire elle amènerait entre les pieux empereurs qui régnaient à Constantinople et les maîtres ariens et barbares qui dominaient l'Afrique et l'Italie. Et ainsi il préparait les grands desseins qu'il devait réaliser, lorsque, en 527, la mort de Justin lui donna la plénitude du pouvoir.

II

LE CARACTÈRE, LA POLITIQUE ET L'ENTOURAGE DE JUSTINIEN. — Justinien ne ressemble en rien aux

princes du ve siècle, ses prédécesseurs. Ce parvenu, monté au trône des Césars, a voulu être un empereur romain, et il a été, en effet, le dernier des grands empereurs de Rome. Pourtant, malgré d'incontestables qualités d'application et de goût du travail, — un de ses courtisans l'appelait « l'empereur qui ne dort jamais, » — malgré un réel souci de l'ordre et une sollicitude sincère de la bonne administration, Justinien, par son despotisme ombrageux et jaloux, par sa vanité puérile, par son activité brouillonne, par sa volonté souvent indécise et faible, apparaîtrait au total assez médiocre et mal équilibré, si l'esprit en lui n'avait été grand. Ce paysan de Macédoine a été le représentant éminent de deux grandes idées : l'idée impériale, l'idée chrétienne; et, parce qu'il a eu ces deux idées, son nom demeure immortel dans l'histoire.

Tout plein des souvenirs de la grandeur romaine, Justinien rêva de reconstituer l'empire romain tel qu'il était autrefois, de restaurer les droits imprescriptibles que Byzance, héritière de Rome, gardait sur les royaumes barbares d'Occident, de rétablir l'unité du monde romain. Héritier des Césars, comme eux il voulut être la loi vivante, l'incarnation la plus pleine du pouvoir absolu, et aussi le législateur impec-

cable, le réformateur soucieux du bon ordre de la monarchie. Enfin, dans l'orgueil qu'il avait de son rang impérial, il voulut le parer de toutes les pompes, de toutes les magnificences; par la splendeur de ses constructions, par le faste de sa cour, par la façon un peu puérile dont il appela, de son nom, « justiniennes » les forteresses qu'il édifia, les villes qu'il reconstruisit, les magistratures qu'il institua, il voulut éterniser la gloire de son règne, et faire sentir à ses sujets, comme il le disait, le bonheur incomparable qu'ils avaient d'être nés en son temps. Il rêva davantage. Élu de Dieu, son représentant et son vicaire sur la terre, il se donna pour tâche d'être le champion de l'orthodoxie, soit dans les guerres qu'il entreprit, et dont le caractère religieux est incontestable, soit dans le grand effort qu'il fit pour propager à travers l'univers la foi orthodoxe, soit dans la façon dont il gouverna l'Église et combattit l'hérésie. Toute sa vie, il poursuivit la réalisation de ce double rêve ambitieux et magnifique et, pour l'y aider, il eut cette bonne fortune de trouver des ministres habiles, tels que le jurisconsulte Tribonien ou le préfet du prétoire Jean de Cappadoce, de bons généraux comme Bélisaire et Narsès, et surtout un conseiller admirable dans « la révérendissime

épouse que Dieu lui avait donnée, » dans celle qu'il se plaisait à appeler « son charme le plus doux, » dans l'impératrice Théodora.

Théodora aussi était une parvenue. Fille d'un gardien des ours de l'Hippodrome, elle avait, s'il faut en croire les commérages de Procope dans l'*Histoire secrète,* scandalisé ses contemporains par sa vie d'actrice à la mode et par l'éclat de ses aventures, et davantage encore quand elle conquit le cœur de Justinien, réussit à se faire épouser par lui, et avec lui monta sur le trône. Il est certain qu'aussi longtemps qu'elle vécut, — elle mourut en 548, — elle exerça sur l'empereur une influence toute-puissante et gouverna l'empire autant et peut-être plus que lui. C'est que, malgré ses défauts, — elle aimait l'argent, le pouvoir et, pour conserver le trône, elle fut souvent perfide, cruelle, implacable dans ses haines, — cette grande ambitieuse avait d'éminentes qualités, de l'énergie, de la fermeté, une volonté résolue et forte, un esprit politique avisé et clair, et peut-être voyait-elle plus juste que son impérial époux. Tandis que Justinien rêvait de reconquérir l'Occident, de fonder sur l'alliance avec la papauté l'empire romain reconstitué, elle, en orientale qu'elle était, tournait les yeux vers l'Orient, avec un sentiment plus exact des

réalités et des nécessités. Elle eût voulu y apaiser les querelles religieuses préjudiciables à la tranquillité et à la puissance de l'empire, ramener par d'opportunes concessions et une large tolérance les nationalités dissidentes, telles que la Syrie et l'Égypte, et, fût-ce au prix d'une rupture avec Rome, refaire la forte unité de la monarchie orientale. Et on peut se demander si l'empire qu'elle rêvait, plus ramassé, plus homogène, plus fort, n'eût pas mieux résisté aux assauts des Perses et des Arabes. En tout cas, elle fit sentir sa main partout, dans l'administration, dans la diplomatie, dans la politique religieuse ; et aujourd'hui encore, à Saint-Vital de Ravenne, dans les mosaïques qui décorent l'abside, son image, dans tout l'éclat de la majesté souveraine, fait face, comme une égale, à celle de Justinien.

III

La politique extérieure de Justinien. — Au moment où Justinien prenait possession du pouvoir, l'empire n'était pas remis encore de la grave crise qu'il traversait depuis la fin du ve siècle. Durant les derniers mois du règne de Justin, les Perses, mécontents des empiétements de la politique impériale au Caucase, en Arménie,

aux frontières de Syrie, avaient recommencé la guerre, et ainsi la meilleure partie de l'armée byzantine se trouvait immobilisée en Orient. A l'intérieur, les luttes des Verts et des Bleus entretenaient une agitation politique redoutable, qu'aggravaient la déplorable corruption de l'administration publique et le mécontentement qui en résultait. Justinien eut pour souci essentiel d'écarter ces difficultés, qui retardaient l'exécution de ses rêves ambitieux sur l'Occident. Ne voyant point, ou ne voulant point voir, la grandeur du péril oriental, il signa avec le Grand Roi, au prix de larges concessions, la paix de 532, qui lui rendait l'entière disposition de ses forces militaires. Il réprima vigoureusement, d'autre part, les troubles du dedans, lorsque, en janvier 532, la formidable émeute, qui a gardé — du cri de ralliement des insurgés — le nom de sédition *Nika*, remplit Constantinople, pendant une semaine, d'incendies et de sang. En ces jours de révolution, où faillit sombrer le trône, ce fut surtout au courage de Théodora, à l'énergie de Bélisaire, que Justinien dut son salut. Mais, en tout cas, la brutalité de la répression, qui joncha de 30,000 cadavres le sol de l'Hippodrome, eut pour effet de rétablir pour longtemps l'ordre dans la capitale

et de faire le pouvoir impérial plus absolu que jamais. En 532, Justinien avait les mains libres.

La restauration impériale en Occident. — La situation de l'Occident favorisait ses projets. En Afrique, comme en Italie, les populations, gouvernées par des maîtres barbares et hérétiques, appelaient de tous leurs vœux la restauration de l'autorité impériale ; et tel était encore le prestige de l'empire que les rois vandales et ostrogoths eux-mêmes reconnaissaient la légitimité des revendications byzantines. Aussi bien, la rapide décadence de ces royaumes barbares les laissait impuissants contre les attaques de Justinien et leurs dissensions les empêchaient de faire cause commune contre l'ennemi commun. Quand donc, en 531, l'usurpation de Gélimer fournit à la diplomatie byzantine l'occasion d'intervenir en Afrique, Justinien, confiant dans le redoutable instrument de guerre que constituait son admirable armée, n'hésita pas, désireux tout à la fois d'affranchir les catholiques africains de la « captivité arienne » et de faire rentrer le royaume vandale au sein de l'unité impériale. En 533, avec une armée de 10,000 fantassins et de 5 à 6,000 cavaliers, Bélisaire s'embarquait à Constantinople : la cam-

pagne fut aussi rapide que triomphante. Battu à Decimum et à Tricamarum, Gélimer, cerné dans sa retraite du mont Pappua, fut obligé de se rendre (534). En quelques mois, quelques régiments de cavalerie — car c'est eux qui jouèrent le rôle décisif — avaient, contre toute attente, détruit le royaume de Genséric. Bélisaire victorieux reçut à Constantinople les honneurs du triomphe; et si, à la vérité, il fallut quinze ans encore (534-548) pour dompter les révoltes des Berbères et les soulèvements des troupes mercenaires et indisciplinées de l'empire, Justinien cependant put se glorifier d'avoir reconquis la plus grande partie de l'Afrique et prendre orgueilleusement les surnoms de Vandalique et d'Africain.

Les Ostrogoths d'Italie avaient assisté sans bouger à l'écrasement du royaume vandale. Bientôt leur tour arriva. L'assassinat d'Amalasonthe, la fille du grand Théodoric, par son mari Théodat (534), fournit à Justinien l'occasion d'intervenir; mais cette fois la guerre fut plus dure et plus longue. Bélisaire put bien conquérir la Sicile (535), prendre Naples, puis Rome, où il soutint contre l'armée du nouveau roi des Ostrogoths, Vitigès, un siège mémorable d'une année entière (mars 537-mars 538); il put

bien ensuite s'emparer de Ravenne (540) et amener Vitigès captif aux pieds de l'empereur; les Goths se ressaisirent, sous la conduite de l'habile et énergique Totila. Bélisaire, renvoyé en Italie avec des forces insuffisantes, y échoua lamentablement (544-548); il fallut l'énergie de Narsès pour abattre à Taginae (552) la résistance ostrogothique, écraser en Campanie les derniers rassemblements barbares (553), débarrasser la péninsule des hordes franques de Leutharis et de Butilin (554). Il avait fallu vingt ans pour reconquérir l'Italie. Cette fois encore l'optimisme de Justinien avait cru trop vite la conquête terminée; et peut-être aussi ne fit-il pas assez tôt le grand effort nécessaire pour briser d'un seul coup la force des Ostrogoths. C'est avec des armées tout à fait insuffisantes, — vingt-cinq ou trente mille soldats à peine, — qu'on entreprit de replacer l'Italie sous l'autorité impériale; et la guerre en conséquence se traîna lamentablement,

En Espagne également, Justinien profita des circonstances pour intervenir dans les luttes dynastiques du royaume wisigoth (554) et reconquérir le sud-est du pays.

Grâce à ces campagnes heureuses, Justinien pouvait se flatter d'avoir réalisé son rêve. Grâce

à sa tenace ambition, la Dalmatie, l'Italie, l'Afrique orientale tout entière, le sud de l'Espagne, les îles du bassin occidental de la Méditerranée, Sicile, Corse, Sardaigne, Baléares, étaient rentrées dans l'unité romaine; l'étendue de la monarchie se trouvait presque doublée. Par l'occupation de Septem (Ceuta), l'autorité de l'empereur s'étendait jusqu'aux colonnes d'Hercule, et si l'on excepte la partie de côtes que gardaient les Wisigoths en Espagne et en Septimanie et les Francs en Provence, de nouveau la Méditerranée était un lac romain. Sans doute, ni l'Afrique, ni l'Italie ne rentraient dans toute leur étendue ancienne dans l'unité impériale; et elles y rentraient épuisées, ravagées par tant d'années de guerre. Cependant, ces conquêtes donnaient à l'empire un regain incontestable de prestige et de gloire, et Justinien n'épargna rien pour l'assurer. L'Afrique et l'Italie reconquises formèrent, comme autrefois, deux préfectures du prétoire, et l'empereur s'efforça de rendre aux populations l'exacte image de l'empire tel qu'elles l'avaient autrefois connu. Des mesures réparatrices effacèrent partiellement les misères de la guerre. Des précautions défensives, — création de grands commandements militaires, organisation de marches *(limites)*, qu'occupèrent des

troupes spéciales, les soldats de la frontière *(limitanei)*, construction d'un puissant réseau de forteresses, — garantirent la sécurité du pays. Justinien put se flatter d'avoir restauré en Occident cette paix parfaite, cet « ordre parfait », qui lui semblait la marque d'un État vraiment civilisé.

Les guerres d'Orient. — Malheureusement, ces grandes entreprises avaient épuisé l'empire et lui avaient fait négliger l'Orient. L'Orient se vengea — de la façon la plus redoutable.

La première guerre de Perse (527-532) n'avait été que l'annonce du péril qui menaçait. Aucun des deux adversaires ne tenant à s'engager à fond, la lutte était demeurée indécise; la victoire de Bélisaire à Dara (530) avait été compensée par sa défaite à Callinicum (531), et on s'était des deux parts empressé de conclure une paix boiteuse (532). Mais le nouveau roi de Perse, Chosroès Anoushirvan (531-579), actif et ambitieux, n'était pas homme à se contenter de ces résultats. Voyant Byzance occupée en Occident, inquiet surtout des projets de domination universelle que Justinien ne dissimulait pas, en 540, il se jeta sur la Syrie et saccagea Antioche; en 541, il envahissait le pays des Lazes et emportait

Pétra ; en 542, il ravageait la Comagène ; en 543, il battait les Grecs en Arménie ; en 544, il dévastait la Mésopotamie. Bélisaire lui-même était impuissant à le vaincre. Il fallut conclure une trêve (545), qui fut plusieurs fois renouvelée, et signer, en 562, une paix de cinquante ans, par laquelle Justinien s'engageait à payer tribut au Grand Roi, s'interdisait toute propagande religieuse en territoire perse ; et s'il gardait à ce prix le pays des Lazes, l'ancienne Colchide, la menace perse, après cette longue et désastreuse guerre, n'en restait pas moins redoutable pour l'avenir.

Pendant ce temps, en Europe, la frontière du Danube cédait sous les attaques des Huns, qui, en 540, mettaient à feu et à sang la Thrace, l'Illyricum, la Grèce jusqu'à l'isthme de Corinthe, et pénétraient jusqu'aux abords de Constantinople ; des Slaves qui, en 547, en 551, dévastaient l'Illyricum, et en 552 menaçaient Thessalonique ; des Huns encore qui, en 559, paraissaient devant la capitale, que sauva à grand peine le courage du vieux Bélisaire. Et en outre, d'autres barbares, les Avars, entraient en scène, insolents et menaçants. Assurément, aucune de ces incursions n'aboutit à l'établissement durable d'un peuple étranger dans l'em-

Justinien et sa cour. Mosaïque de Saint-Vital de Ravenne. VIe siècle (Phot. Alinari). (*Man. d'Art Byz.*)

pire. Mais la péninsule des Balkans n'en avait pas moins été épouvantablement ravagée. L'empire payait cher en Orient les triomphes de Justinien en Occident.

Les mesures de défense et la diplomatie. — Justinien, cependant, en Orient comme en Occident, s'efforça d'assurer la défense et la sécurité du territoire. Par l'organisation de grands commandements confiés à des *magistri militum*, par la création sur toutes les frontières de confins militaires *(limites)* occupés par des troupes spéciales *(limitanei)*, il reconstitua en face des barbares ce qu'on nommait jadis « la couverture de la monarchie » *(prætentura imperii)*. Mais surtout il éleva sur toutes les frontières une ligne continue de forteresses, qui occupèrent tous les points stratégiques et formèrent plusieurs barrières successives contre l'invasion ; derrière elles, pour plus de sûreté, tout le territoire se couvrit de châteaux-forts. Aujourd'hui encore, on retrouve en maints endroits les ruines imposantes de ces citadelles, qui s'élevèrent par centaines dans toutes les provinces de l'empire, et elles attestent magnifiquement la grandeur de l'effort par lequel, selon le mot de Procope, Justinien a véritablement « sauvé la monarchie. »

La diplomatie byzantine enfin, complétant l'action militaire, s'efforçait d'assurer, dans le monde entier, le prestige et l'influence de l'empire. Par une habile distribution de faveurs et d'argent, par une ingénieuse habileté à diviser les uns contre les autres les ennemis de l'empire, elle amenait sous la suzeraineté byzantine et rendait inoffensifs les peuples barbares qui flottaient sur les frontières de la monarchie. Par la propagande religieuse aussi, elle les faisait entrer dans la sphère d'influence de Byzance. Les missions qui ont porté le christianisme des rivages de la mer Noire aux plateaux d'Abyssinie et aux oasis du Sahara, ont été un des traits les plus caractéristiques de la politique grecque au moyen âge. Ainsi l'empire se constituait une clientèle de vassaux : Arabes de Syrie et de l'Yémen, Berbères de l'Afrique du Nord, Lazes et Tzanes aux confins d'Arménie, Hérules, Gépides, Lombards, Huns sur le Danube, et jusqu'aux souverains francs de la Gaule lointaine, où, dans les églises, on priait pour l'empereur romain. Constantinople, où Justinien accueillait magnifiquement les souverains barbares, apparaissait comme la capitale de l'univers. Et s'il est vrai que, durant les dernières années du règne, l'empereur vieilli laissa se désorganiser les ins-

titutions militaires et se complut trop aux pratiques d'une diplomatie ruineuse qui, en dispensant l'argent aux barbares, excitait dangereusement leurs convoitises, par ailleurs il est certain qu'aussi longtemps que l'empire fut assez fort pour se défendre, sa diplomatie, soutenue par les armes, sembla aux contemporains une merveille de prudence, de finesse et de bon conseil (εὐβουλία) ; malgré les lourds sacrifices que coûtèrent à la monarchie les ambitions formidables de Justinien, ses détracteurs même ont reconnu que « le rôle naturel d'un empereur à l'âme haute est de vouloir agrandir l'empire et le rendre plus glorieux » (Procope).

IV

Le gouvernement intérieur de Justinien. — Le gouvernement intérieur de l'empire ne donna pas moins de soucis à Justinien que la défense du territoire. Une réforme administrative urgente s'imposait à son attention. Une crise religieuse redoutable réclamait sa sollicitude.

La réforme législative et administrative. — La monarchie était étrangement troublée. L'administration était vénale et corrompue; le désordre

et la misère régnaient dans les provinces ; la justice, grâce à l'obscurité de la loi, était arbitraire et partiale, et l'une des plus graves conséquences de cette situation était que les impôts rentraient fort mal. Justinien avait trop le goût de l'ordre, le désir de la centralisation administrative, et aussi le souci du bien public, pour tolérer un tel état de choses. Il avait par ailleurs, pour ses grandes entreprises, d'incessants besoins d'argent.

Il entreprit donc une double réforme. Pour donner à l'empire « des lois certaines et indiscutables », il confia à son ministre Tribonien une grande œuvre législative. Une commission, réunie en 528 pour la réforme du Code, rassembla et classa en un recueil unique les principales constitutions impériales promulguées depuis l'époque d'Hadrien. Ce fut le *Code Justinien*, publié en 529, et dont une nouvelle édition parut en 534. Ensuite ce fut le *Digeste* ou *Pandectes*, où une autre commission, nommée en 530, réunit et classa les décisions extraites des ouvrages des grands jurisconsultes du second et du troisième siècle, œuvre énorme qui fut achevée en 533. Les *Institutes* résumèrent en un manuel, à l'usage des étudiants, les principes du droit nouveau. Enfin, le recueil des nouvelles ordonnances pu-

bliées par Justinien entre 534 et 565 complèta l'imposant monument connu sous le nom de *Corpus juris civilis*.

De cette grande œuvre législative, Justinien fut si fier, qu'il interdit d'y toucher à l'avenir et de l'altérer par aucun commentaire, et que, dans les écoles de droit réorganisées à Constantinople, à Beyrouth, à Rome, il en fit la base immuable de l'enseignement juridique. Et, en effet, malgré ses défauts certains, malgré la hâte du travail entraînant des répétitions et des contradictions, malgré la façon lamentable dont y furent mis en pièces les plus beaux monuments du droit romain, ce fut une très grande œuvre, l'une des plus fécondes pour les progrès de l'humanité. Si le droit justinien a fourni au pouvoir impérial le fondement de son autorité absolue, il a aussi, dans le monde du moyen âge, conservé et réappris plus tard à l'Occident l'idée de l'État et les principes de l'organisation sociale. Il a par ailleurs, en pénétrant la rigueur du vieux droit romain de l'esprit nouveau du christianisme, introduit dans la loi un souci jusqu'alors inconnu de justice sociale, de moralité publique et d'humanité.

Pour réformer l'administration et la justice, Justinien, en 535, promulgua deux grandes or-

donnances, traçant à tous les fonctionnaires les devoirs nouveaux qu'il leur imposait, et leur recommandant par dessus tout une scrupuleuse honnêteté dans le gouvernement des sujets. En même temps l'empereur abolissait la vénalité des charges, augmentait les traitements, supprimait les rouages inutiles, réunissait, dans toute une série de provinces, pour y mieux assurer l'ordre, les pouvoirs civils et militaires : amorce d'une réforme qui devait être grosse de conséquences dans l'histoire administrative de l'empire. Il réorganisait l'administration de la justice et la police de la capitale; il donnait dans tout l'empire un grand élan aux travaux publics, faisait construire des routes, des ponts, des aqueducs, des bains, des théâtres, des églises, et rebâtissait avec une magnificence inouïe Constantinople, partiellement détruite dans l'insurrection de 532. Enfin, par une politique économique attentive, Justinien s'appliquait à développer la richesse industrielle et l'activité commerciale de l'empire (1), et, selon son habitude, il se vantait « d'avoir, par ses splendides concep-

(1) C'est sous le règne de Justinien que deux moines apportèrent de Chine, vers 557, le secret de l'élevage des vers à soie, qui, en permettant à l'industrie de Syrie de fabriquer la soie, affranchit en partie Byzance de l'importation étrangère.

tions, donné à l'État une nouvelle fleur. » En fait pourtant, malgré les bonnes intentions de l'empereur, la réforme administrative échoua. Le poids formidable des dépenses, le besoin constant d'argent qui en résulta, amenèrent une tyrannie fiscale atroce qui réduisit l'empire à la misère et l'épuisa. Et de ce grand effort réformateur une seule chose sortit : la suppression, en 541, par raison d'économie, du consulat.

La politique religieuse. — Comme tous les empereurs qui, depuis Constantin, s'étaient succédé sur le trône, Justinien s'occupa de l'Église, par raison d'État autant que par goût de la controverse théologique. Il a, pour bien marquer son zèle pieux, combattu âprement les hérétiques, ordonné, en 529, la fermeture de l'Université d'Athènes, où subsistaient obscurément quelques professeurs païens, et vigoureusement persécuté les dissidents. Il a entendu par ailleurs gouverner l'Église en maître, et en échange de sa protection et des faveurs dont il la comblait, il lui a imposé despotiquement, brutalement sa volonté, se proclamant nettement « empereur et prêtre ». Pourtant, il se trouva plus d'une fois embarrassé de la conduite à suivre. Pour le succès de ses entreprises occidentales, il avait besoin

de maintenir l'accord rétabli avec la papauté; pour restaurer en Orient l'unité politique et morale, il lui fallait ménager les monophysites, toujours nombreux et puissants en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie, en Arménie. Entre Rome, qui exigeait la condamnation des dissidents, et Théodora, qui conseillait le retour à la politique d'union de Zénon et d'Anastase, l'empereur, plus d'une fois, ne sut que résoudre; et sa volonté hésitante s'efforça, à travers bien des contradictions, de trouver un terrain d'entente pour concilier les termes du dilemme. Tour à tour, pour complaire à Rome, il laissa le concile de Constantinople de 536 anathématiser les dissidents, déchaîna contre eux la persécution (537-538), s'attaqua à la citadelle qu'était pour eux l'Égypte; et, pour complaire à Théodora, il laissa les monophysites reconstituer leur Église (543) et s'efforça d'obtenir de la papauté, au concile de Constantinople de 553, une condamnation détournée des décisions de Chalcédoine. Ce fut l'affaire des Trois Chapitres (1), qui, pendant plus

(1) Ce nom vient de ce que le débat portait sur les extraits des ouvrages de trois théologiens, Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr et Ibas d'Edesse, dont le concile de Chalcédoine avait approuvé la doctrine et que Justinien fit condamner pour complaire aux monophysites.

de vingt ans (543-565), agita l'empire, provoqua le schisme dans l'Église d'Occident, sans ramener la paix en Orient. De tout le déploiement de rigueur et d'arbitraire que Justinien mit en œuvre contre ses adversaires, et dont le pape Vigile fut la plus illustre victime, aucun effet utile ne résulta. La politique d'union et de tolérance que conseillait Théodora était sans doute avisée et sage; l'incertitude de Justinien à prendre nettement parti n'en fit, malgré ses bonnes intentions, sortir d'autre effet qu'une recrudescence des tendances séparatistes de l'Égypte et de la Syrie, qu'une exaspération de leur haine nationale contre l'empire.

V

La civilisation byzantine au VIe siècle. — Dans l'histoire de la civilisation byzantine, le règne de Justinien marque une époque décisive. Des écrivains de talent, historiens tels que Procope et Agathias, Jean d'Éphèse ou Évagrius, poètes tels que Paul le Silentiaire, théologiens tels que Léontius de Byzance, ont continué, non sans éclat, les traditions de la littérature grecque classique, et c'est vers l'aube du VIe siècle que Romanos, « le prince des mélodes », a créé la poésie religieuse, la plus belle manifestation

peut-être et la plus originale du génie byzantin. La splendeur des arts fut plus admirable encore. C'est le temps où s'achevait à Constantinople la lente évolution que préparaient depuis deux siècles les écoles locales de l'Orient. Et comme Justinien avait le goût des bâtiments, qu'il eut la bonne fortune de trouver pour servir ses desseins des artistes éminents, et le moyen de mettre à leur disposition des ressources inépuisables, il en résulta que les monuments de ce siècle, merveilles de science, d'audace et de magnificence, marquèrent en des œuvres définitives l'apogée de l'art byzantin.

Jamais l'art n'apparut plus varié, plus fécond, plus libre; toutes les méthodes de construction, tous les types d'édifices se rencontrent alors, basiliques comme San Apollinare Nuovo de Ravenne ou Saint-Démétrius de Salonique, églises de plan polygonale comme celles des Saints-Serge-et-Bacchus à Constantinople ou de Saint-Vital à Ravenne, constructions en forme de croix couronnée de cinq coupoles, comme l'église des Saints-Apôtres, ouvrages d'architecture dont Sainte-Sophie, bâtie entre 532 et 537 par Anthémius de Tralles et Isidore de Milet, demeure, par l'originalité du plan, la légèreté de la structure, la hardiesse savante de la disposition, l'habileté des

combinaisons d'équilibre, l'harmonieuse beauté des proportions, le chef-d'œuvre incontesté. A l'intérieur de ces édifices, l'ingénieuse polychromie des marbres, la fine ciselure des sculptures, la parure des mosaïques aux fonds de bleu et d'or, mît une incomparable magnificence, dont aujourd'hui encore, à défaut des mosaïques détruites des Saints-Apôtres ou de celles à peine visibles sous le badigeon turc de Sainte-Sophie, on peut prendre idée dans les églises de Parenzo et de Ravenne, dans ce qui reste de l'admirable décoration de Saint-Démétrius à Salonique. Partout, dans les orfèvreries, les étoffes, les ivoires, les manuscrits, le même caractère apparaît de luxe éclatant et de majesté solennelle, qui marque l'avènement du style nouveau. Sous l'influence combinée de l'Orient et de la tradition antique, l'art byzantin, au temps de Justinien, a connu son premier âge d'or.

VI

La liquidation de l'œuvre de Justinien (565-610).— Si l'on considère en son ensemble le règne de Justinien, on n'en saurait méconnaître la grandeur incontestable, ni le prestige sans égal qu'il rendit momentanément à la monarchie. On se

demandera pourtant si cette grandeur ne fut pas plus apparente que réelle, et si ce magnifique effort d'impérialisme, en arrêtant l'évolution naturelle de l'empire d'Orient, en l'épuisant au service d'ambitions excessives, ne lui fit pas, au total, plus de mal que de bien. Dans toutes les entreprises de Justinien, il y eut toujours une disproportion redoutable entre le but poursuivi et les ressources disponibles pour le réaliser; le manque d'argent fut la plaie constante qui ralentit les projets les plus magnifiques et ruina les plus louables intentions. Pour y remédier, il fallut accroître la tyrannie fiscale, jusqu'au point où elle devient intolérable; et comme, par ailleurs, durant les dernières années du règne, Justinien vieilli laissa de plus en plus aller toutes choses à l'abandon, la situation de la monarchie, lorsqu'il mourut, en 565, à l'âge de 87 ans, était absolument lamentable. Financièrement, militairement, l'empire était épuisé; sur toutes les frontières montaient à l'horizon des périls redoutables; à l'intérieur, l'autorité publique était affaiblie, dans les provinces, par le développement de la grande propriété féodale, dans la capitale, par les luttes incessantes des Verts et des Bleus; on ne vivait plus que d'expédients; la misère partout était profonde; et les

contemporains se demandaient avec stupeur « où s'étaient évanouies les richesses des Romains ». Une liquidation s'imposait : elle fut difficile et désastreuse. Ce fut l'œuvre des successeurs de Justinien, son neveu Justin II (565-578), Tibère (578-582) et Maurice (582-602).

Résolument ils inaugurèrent une politique nouvelle. Se détournant de l'Occident, où d'ailleurs l'invasion des Lombards (568) enlevait à l'empire la moitié de l'Italie, les successeurs de Justinien se bornèrent à y organiser une solide défensive par la création des exarchats d'Afrique et de Ravenne. Ils purent à ce prix reporter vers l'Orient leur attention et prendre, en face des ennemis de la monarchie, une attitude plus fière. Grâce aux mesures qu'ils ordonnèrent pour réorganiser l'armée, la guerre perse recommencée en 572, et qui dura jusqu'en 591, se termina par un traité avantageux, qui céda l'Arménie perse à Byzance. Et si, en Europe, les Huns et les Slaves ravagèrent cruellement la péninsule des Balkans, emportant les forteresses du Danube, assiégeant Thessalonique, menaçant Constantinople (591) et commençant même à s'installer de façon durable, d'heureux succès reportèrent finalement la guerre au delà des frontières et portèrent jusqu'à la Theiss les armes byzantines (601).

Malheureusement la crise intérieure gâta tout. Justinien avait tendu à l'excès les ressorts du gouvernement absolu ; lui mort, l'aristocratie releva la tête, les tendances séparatistes des provinces recommencèrent à se manifester, les factions du cirque à s'agiter. Et comme le gouvernement était impuissant à rétablir la situation financière, le mécontentement ne fit que s'accroître, aggravé encore par la désorganisation administrative et les mutineries de l'armée. La politique religieuse rendit plus aigu le malaise général. Après un court essai de tolérance, on revint en effet à la persécution pour dompter les dissidents ; et si Maurice y mit un terme, par ailleurs le conflit inopportun qu'il laissa éclater entre le patriarche de Constantinople, prétendant au titre d'œcuménique, et le pape Grégoire le Grand, augmenta les rancunes anciennes entre l'Orient et l'Occident. Malgré ses réelles qualités, Maurice, par son économie rigide, fut profondément impopulaire. Et le relâchement de l'autorité politique rendit aisé le succès de la révolution militaire qui mit Phocas sur le trône (602).

Le grossier soldat qu'était le nouveau prince ne put se maintenir que par la terreur (602-610) ; il acheva par là de ruiner la monarchie. Chos-

roès II, se posant en vengeur de Maurice, reprit la guerre ; les Perses conquirent la Mésopotamie, la Syrie, l'Asie Mineure. En 608, ils étaient à Chalcédoine, en face de Constantinople. A l'intérieur, les révoltes, les conspirations, les émeutes se succédaient ; l'empire tout entier demandait un sauveur. Il vint d'Afrique. En 610, Héraclius, le fils de l'exarque de Carthage, renversait Phocas et fondait une nouvelle dynastie. Après près d'un demi-siècle d'agitation, Byzance retrouvait, pour diriger ses destinées, un chef. Mais pendant ce demi-siècle aussi, Byzance progressivement était revenue vers l'Orient. La transformation dans le sens oriental, interrompue par le long règne de Justinien, allait maintenant se précipiter et s'achever.

CHAPITRE III

La dynastie d'Héraclius. Le péril arabe et la transformation de l'empire au VIIe siècle (610-717)

I. La reconstitution de l'empire par Héraclius. — II. Le péril arabe. — III. La politique religieuse et l'Occident. — IV. La transformation de l'empire au VIIe siècle. — V. La fin de la dynastie d'Héraclius et la décadence de l'empire (685-717).

Dans l'histoire de Byzance, le VIIe siècle est une des périodes les plus sombres. C'est une époque de crise grave, un moment décisif où il semble que l'existence même de l'empire soit en jeu. Au dehors, des périls redoutables, celui des Perses d'abord, et bientôt celui plus terrible des Arabes, s'abattent sur la monarchie épuisée. Au dedans, une transformation profonde s'accomplit, qui donne à l'État et au monde byzantins une face nouvelle. Jusqu'alors la monarchie était malgré tout demeurée un empire romain de caractère universel; le latin y restait la langue officielle, la tradition romaine y conservait les titres

Salonique. Église de Saint-Démétrius. ve siècle. (Phot. Le Tourneau.)
(*Manuel d'Art Byzantin.*)

et les cadres que Rome avait fixés. Au commencement du VIIe siècle, au contraire, un empire proprement byzantin s'est constitué, dont toutes les forces se concentrent autour de Constantinople et dont le caractère est de plus en plus oriental.

I

La reconstitution de l'empire par Héraclius. — Au moment où Héraclius (610-641) montait sur le trône, la situation de la monarchie pouvait sembler presque désespérée. Chaque année, les Perses faisaient des progrès nouveaux : en 612, ils prenaient Antioche, Apamée, Césarée ; en 614, Damas ; en 615, ils occupaient Jérusalem, d'où ils emportaient à Ctésiphon la Sainte Croix et les reliques les plus fameuses du christianisme ; en 617, ils occupaient l'Égypte, ils parvenaient en Asie jusqu'à Chalcédoine. Pendant ce temps, les Avars apparaissaient devant Constantinople (619) ; les Lombards gagnaient du terrain en Italie et l'empire achevait de perdre ses possessions d'Espagne. Abattu par tant de désastres, Héraclius songea un moment à quitter Constantinople et à transporter en Afrique le siège du pouvoir. Un homme le remonta par son énergie indomptable, le patriarche Sergius, dont l'influence fut

puissante sur toute la politique du règne. Impressionnable et nerveux, capable de grands enthousiasmes comme de brusques dépressions, plein d'une foi religieuse ardente, et brûlant de venger le christianisme des injures des Perses, soldat courageux enfin, bon administrateur et grand général, Héraclius se ressaisit. Le patriarche mit à sa disposition les trésors de l'Église; lui-même, avec une application inlassable, reconstitua l'armée. En 622, il était prêt pour la lutte. Pendant six années, sans se laisser détourner par rien, pas même par la formidable attaque que Perses et Avars coalisés tentèrent contre Constantinople (626), il combattit les armées du Grand Roi, reportant la guerre sur le territoire ennemi, dans l'Aderbaïdjan (623) et dans l'Arménie perse (625), victorieux à Ninive (627), victorieux aux portes de Ctésiphon (628) et entrant dans la légende comme le premier des croisés. La mort de Chosroès II (628) et la révolution qui suivit achevèrent d'imposer aux Perses une paix humiliante, par laquelle ils restituaient toutes leurs conquêtes et surtout la Sainte Croix, qu'Héraclius rapporta triomphalement à Jérusalem (629).

Après ces grands succès militaires Héraclius s'efforça, par sa politique religieuse, de rendre

l'unité morale à l'empire et, pour regagner les monophysites de Syrie et d'Égypte, il se préoccupa de trouver, d'accord avec le patriarche Sergius et Cyrus d'Alexandrie, une formule de conciliation qui ramenât à l'orthodoxie les dissidents. De là naquit la doctrine monothélite, que l'empereur définit dans l'exposition de foi connue sous le nom d'*Ecthesis* (638) et qu'il s'appliqua à faire accepter aussi bien des monophysites que de l'Église romaine.

L'empire, grâce à ces efforts, semblait reconstitué : son prestige en Orient était rétabli; son influence, par la conversion des Croates et des Serbes, s'étendait à nouveau sur le nord-ouest de la péninsule balkanique. Mais ces apparences brillantes cachaient mal l'épuisement réel. L'état des finances était lamentable; les tendances séparatistes, qui avaient tant aidé au succès des Perses, n'étaient point conjurées. En quelques années, l'invasion arabe allait anéantir tous les résultats des victoires d'Héraclius, en même temps que sa politique religieuse préparait le germe de longues dissensions et de graves conflits.

II

Le péril arabe. — Le commencement du VIIe siècle avait été marqué par un grand événement, la naissance de l'Islam. En vingt ans, par une prodigieuse expansion, la nouvelle religion allait conquérir la plus grande partie du monde oriental et s'étendre, aux dépens de la Perse et de Byzance, des bords de l'Oxus aux rivages de la grande Syrte.

En 634, les armées du khalife Omar attaquaient la Syrie. Les troupes byzantines étaient battues à Agnadaïn (634); Damas tombait aux mains des Musulmans (635); le désastre de l'Yarmouk (636) déterminait Héraclius à dire à la Syrie un éternel adieu. Aussi bien les populations, hostiles aux Grecs, s'empressaient à passer au vainqueur. Jérusalem capitulait en 637; Antioche succombait en 638. Puis ce fut le tour de la Mésopotamie (639), de l'Égypte, qu'Amr conquit en deux ans (640-642) sans rencontrer grande résistance; et Héraclius, vieilli, malade, mourut désespéré. Sous son successeur Constant II (642-668), les Arabes continuèrent leurs progrès. La Cyrénaïque, la Tripolitaine tombèrent entre leurs mains (642-643); en 647, une première fois, ils

envahissaient l'Afrique du Nord. Ils ravageaient l'Asie Mineure (651), soumettaient l'Arménie (653). Par la création d'une flotte enfin, ils menaçaient la prépondérance que Byzance avait eue jusque-là dans les mers orientales. Ils conquéraient Chypre (649), pillaient Rhodes (654) et infligeaient aux escadres grecques, que commandait l'empereur en personne, une défaite mémorable sur les côtes de Lycie (655). Constantinople même était en péril, et Constant II, jugeant l'Orient perdu, allait passer en Occident les dernières années de sa vie (663-668).

C'était faciliter les entreprises des khalifes Ommiades qui, depuis 660, régnaient à Damas. Désormais, chaque année, une invasion arabe désola l'Asie Mineure; en 668, les Musulmans pénétraient jusqu'à Chalcédoine. Ils reprenaient en même temps l'offensive en Occident, s'établissaient dans l'Afrique du Nord, où ils fondaient Kairouan (669), menaçaient la Sicile. Enfin, en 673, ils tentaient l'effort suprême : ils attaquaient Constantinople. Mais le nouvel empereur, Constantin IV (668-685), était un prince énergique. Vainement, pendant cinq années entières (673-678), les Arabes, par terre et par mer, assaillirent la capitale byzantine; ils ne parvinrent pas à l'emporter. La flotte grecque, à la-

quelle la découverte récente du feu grégeois assurait une incontestable supériorité, obligea les escadres musulmanes à la retraite, et leur infligea dans les eaux de Syllaeum une terrible défaite. Sur terre, les armées du khalife étaient battues en Asie. Moaviah dut se résoudre à signer la paix (678). C'était le premier arrêt de l'Islam. Constantin IV pouvait être fier de son œuvre. Le prestige de l'empire était à ce point restauré, que tous les adversaires de la monarchie s'inclinaient devant elle : « et une grande tranquillité, dit le chroniqueur Théophane, régnait en Orient et en Occident ».

III

La politique religieuse et l'Occident. — L'empereur rétablissait en même temps la paix dans l'Église.

La politique religieuse d'Héraclius avait eu de graves conséquences. Le monothélisme avait, en Afrique et en Italie, causé un vif mécontentement, qui s'était traduit par les soulèvements des exarques de Carthage (646) et de Ravenne (650) contre l'autorité impériale, par la désaffection croissante des populations italiennes, par l'opposition ardente des pontifes romains. Vainement, pour pacifier les esprits, Constant II

avait promulgué l'édit appelé le *Type* (648); vainement, il avait fait arrêter et condamner le pape Martin Ier (653); vainement, il s'était en personne transporté en Occident. Rome avait dû fléchir; mais, à la faveur de ces circonstances, les Lombards avaient fait de nouvelles conquêtes. Constantin IV comprit qu'une autre politique s'imposait. La perte de l'Égypte et de la Syrie rendait inutile désormais la recherche d'un accord avec les monophysites; en rétablissant par l'entente avec Rome la tranquillité religieuse, le prince espérait rattacher à la fois plus fortement à l'empire ce qui restait de l'Italie, et trouver le loisir de se consacrer tout entier aux affaires politiques et militaires de la monarchie. Le concile œcuménique de Constantinople (680-681) eut pour tâche, en conséquence, de restaurer l'unité religieuse, et, en plein accord avec la papauté, il condamna l'hérésie monothélite et rétablit l'orthodoxie.

C'étaient de grands résultats. Quand, en 685, Constantin IV mourut, l'empire semblait sorti de la crise où il avait failli sombrer. Sans doute, il en sortait terriblement diminué; sans doute, sa prospérité économique était sérieusement atteinte par la perte de l'Égypte, dont les blés étaient une des ressources de l'empire, de la

Syrie, dont les florissantes industries étaient une de ses richesses, et de ces ports, Alexandrie, Gaza, Béryte, Antioche, centres d'une activité commerciale merveilleuse. Sans doute un autre point noir montait à l'horizon : depuis 679, les Bulgares, franchissant le Danube, s'étaient installés entre le fleuve et les Balkans. Mais au total, la monarchie avait résisté aux furieux assauts de l'Islam; la défense du territoire avait été assurée par une grande réforme administrative; et l'empire, plus ramassé, plus homogène, débarrassé du danger des séparatismes orientaux et du poids mort de l'Occident (il allait en 698 perdre l'Afrique, comme il avait perdu l'Espagne et la moitié de l'Italie), semblait un organisme solide et capable de vivre, sous la forme nouvelle et tout orientale qu'il avait revêtue au cours du VIIe siècle.

IV

LA TRANSFORMATION DE L'EMPIRE AU VIIe SIÈCLE. — Une transformation profonde s'y était en effet accomplie.

Transformation ethnographique tout d'abord. Dans la péninsule balkanique, dévastée et dépeuplée, des peuples nouveaux s'étaient peu à peu installés. Dans le nord-ouest, Héraclius avait dû

tolérer l'établissement des Croates et des Serbes, sous la condition qu'ils se convertiraient au christianisme et deviendraient les vassaux de l'empire. Dans d'autres régions encore, les Slaves avaient pénétré. Il y avait des cantonnements slaves, des *selavinies*, en Mésie et en Macédoine, et jusqu'aux portes de Thessalonique, qu'à plusieurs reprises les barbares avaient attaqué et failli emporter. Il y avait des Slaves en Thessalie, dans la Grèce centrale, jusque dans le Péloponèse et dans les îles de l'Archipel ; et s'il est exagéré de croire, comme l'a soutenu Fallmerayer, à une complète slavisation de ces régions, il n'en demeure pas moins que des éléments étrangers nombreux étaient venus se mêler aux populations helléniques et que ces envahisseurs donnaient fort à faire aux empereurs du VIIe siècle, qui ne parvinrent point sans peine à les soumettre et à les assimiler. Dans le nord-est de la péninsule, les Bulgares s'étaient ensuite établis en masse, et, au contact des populations slaves installées dans le pays, progressivement ils s'étaient slavisés et avaient fondé un État solide. De tout cela résultaient assurément pour l'empire de sérieux périls ; mais à ce mélange de races, il trouvait aussi un avantage ; par l'infusion de ce sang nouveau, il se rajeunissait.

Une transformation administrative d'importance capitale s'était vers le même temps accomplie.

Dès le règne de Justinien, dans certaines provinces, le système de gouvernement institué par Rome avait été modifié par la réunion entre les mêmes mains des pouvoirs civils et militaires. Après lui, pour mieux assurer la défense des frontières, cette pratique se généralisa. C'est dans ce but qu'à la fin du VIe siècle Maurice créa, contre les Berbères l'exarchat d'Afrique, contre les Lombards l'exarchat de Ravenne. Au VIIe siècle enfin, contre le péril arabe et le péril bulgare, de semblables mesures furent prises en Orient. Les successeurs d'Héraclius instituèrent les gouvernements que l'on appela les *thèmes*, ainsi nommés d'un mot qui primitivement signifiait le corps d'armée et qui s'appliqua bientôt au territoire occupé par ce corps d'armée; dans ces circonscriptions, l'autorité fut confiée à un chef militaire, le *stratège*, sous lequel l'administration civile subsista, mais à un rang subordonné. Ainsi naquirent, en Asie, les *thèmes* des Arméniaques, des Anatoliques et de l'Opsikion, en Europe celui de Thrace. Les régions maritimes et les îles furent organisées de même; elles formèrent le *thème des marins*. A la fin

du VIIe siècle, au lieu d'être, comme à l'époque romaine, partagé en *éparchies*, l'empire comprenait sept ou huit *thèmes*, d'étendue considérable. Complété, généralisé par les empereurs du VIIIe siècle, le régime des *thèmes* devait durer aussi longtemps que la monarchie, et il marque cette évolution dans le sens militaire, qui est le trait caractéristique de tous les États du moyen-âge.

Mais surtout, au VIIe siècle, l'empire s'hellénisait. C'est au temps d'Héraclius, en 627, qu'apparaît pour la première fois, dans le protocole impérial, à la place de l'ancienne titulature romaine, l'appellation grecque de « basileus fidèle en Dieu » (πιστὸς ἐν Θεῷ βασιλεύς), qui désignera désormais tous les empereurs de Byzance. Le grec, en même temps, devenait la langue officielle. Justinien déjà, tout en considérant le latin comme la « langue nationale » de l'empire, avait, pour les rendre plus intelligibles, condescendu à promulguer la plupart de ses novelles dans la « langue commune, qui est le grec ». Au VIIe siècle, toutes les ordonnances impériales sont rédigées en grec, et, pareillement, tous les actes du gouvernement. Dans l'administration, les anciens titres latins disparaissent ou s'hellénisent, et des appellations nou-

velles prennent leur place, *logothètes*, *éparques*, *stratèges*, *drongaires*. Dans l'armée, où prédominent les éléments asiatiques et arméniens, la grec devient la langue du commandement. Et quoique, jusqu'à son dernier jour, l'empire byzantin ait continué à s'appeler « l'empire des Romains », on n'y comprenait plus guère le latin, et le mot Ῥωμαῖοι signifiait les Grecs. Enfin, au lieu de la langue élégante, un peu artificielle aussi, dont se servaient les écrivains du Ve et du VIe siècle, et où ils continuaient la tradition de la littérature classique, le grec vulgaire apparaît et devient la langue parlée de la plupart des populations de la monarchie.

En même temps que l'empire s'hellénisait, l'empreinte religieuse, dont il avait toujours été marqué, devenait plus profonde, par la place croissante que prenait l'Église dans la vie publique et dans la société. Dans l'État, les questions religieuses tiennent une place essentielle; les guerres d'Héraclius sont autant de croisades, et les problèmes théologiques passionnent l'esprit des empereurs. L'orthodoxie, dès ce moment, se confond à Byzance avec la nationalité. Par ailleurs, le patriarche de Constantinople, devenu, depuis que les Arabes avaient conquis

les patriarcats d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, le chef unique de l'Église byzantine, apparaît comme un très grand personnage, dont l'influence dans le gouvernement est souvent toute puissante. Le développement du monachisme, le grand nombre et la richesse des couvents, l'influence qu'exercent les moines sur la direction des consciences, la vénération qui s'attache à leur personne et aux images saintes que possèdent leurs monastères, ne sont pas des faits moins significatifs. Depuis la fin du VIe siècle enfin, le paganisme a disparu, et avec lui l'esprit antique; à partir du commencement du VIIe siècle, la littérature byzantine prend une forme presque uniquement religieuse et populaire; intellectuellement, artistiquement, cette période est une des plus pauvres que Byzance ait connues. Mais, par tout cela, le grec, qui fut toujours en Orient la langue de l'Église, achevait de conquérir l'empire; et les ambitions des patriarches de Constantinople froissant les susceptibilités romaines, la politique religieuse des empereurs combattant et brutalisant les papes, la mésintelligence et l'hostilité croissantes entre l'Orient et l'Occident, préparaient la rupture entre les deux mondes et contribuaient à rejeter vers l'Orient l'empire by-

zantin. Dès ce moment, la monarchie avait trouvé les deux puissants supports qui assureront son existence et lui donneront durant des siècles son caractère propre : l'hellénisme et l'orthodoxie.

V

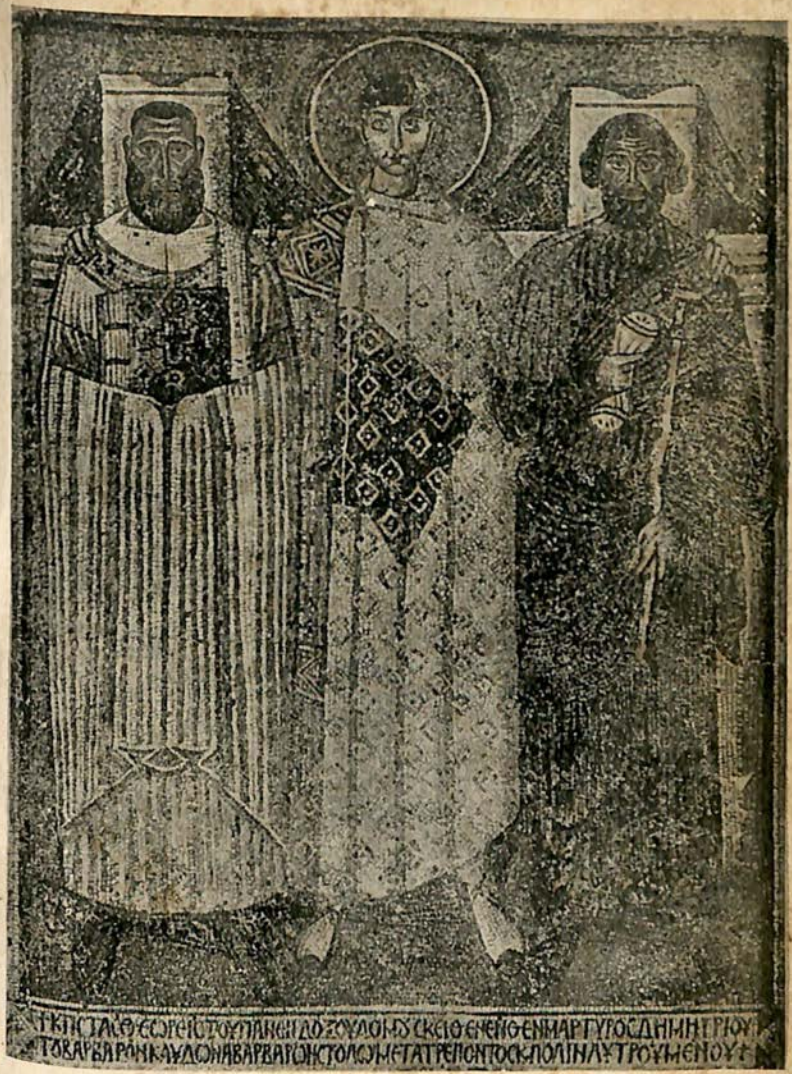
La fin de la dynastie d'Héraclius et la décadence de l'empire (685-717). — Il eût suffi d'une main vigoureuse pour rendre prospère l'empire ainsi transformé. Malheureusement les imprudences et les folies de Justinien II (685-695) compromirent tous les résultats obtenus par son père. La guerre recommença avec les Bulgares (689) et les Slaves; elle recommença avec les Arabes, et elle fut désastreuse (692); la politique religieuse amena d'autre part la rupture avec Rome et souleva des insurrections en Italie. En 695, une révolution renversait la dynastie d'Héraclius, et ouvrait une période de vingt ans d'anarchie (695-717). Six empereurs, à la suite d'autant de coups d'État militaires, se succédèrent sur le trône; et, à la faveur de ces troubles, l'Afrique byzantine tombait définitivement aux mains des musulmans (693-698). En Orient, malgré les efforts et les succès passagers de Tibère III (698-705), les Arabes rava-

geaient l'Asie Mineure, envahissaient l'Arménie révoltée contre Byzance (703), la Cilicie (711), enlevaient Amasia (712) et Antioche de Pisidie (713), dévastaient la Galatie (714), assiégeaient Amorion (716) et prenaient Pergame. Pendant ce temps, en Europe, les Bulgares, dont le khan Terbel avait, en 705, rétabli Justinien II sur le trône, envahissaient l'empire (708) et paraissaient jusque devant Constantinople (712). La monarchie était aux abois.

La situation intérieure n'était guère meilleure. On constate dans la société de ce temps un affaissement intellectuel et moral redoutable. Au cours des luttes civiles, un souffle de sauvagerie, de cruauté, de trahison, a pénétré partout; les révoltes incessantes, le déchaînement des ambitions, les insurrections éclatant partout, en Italie comme à Cherson, attestent un manque croissant de fidélité et de loyauté. La superstition fait des progrès formidables : la dévotion aux reliques, la croyance aux vertus miraculeuses des images saintes, la foi au merveilleux et au surnaturel, — que l'on songe au rôle attribué à la Vierge dans le siège de Constantinople en 626, à l'intervention attribuée à saint Démétrius dans la défense de Thessalonique, — la tendance au fatalisme dominent en

maîtresses les âmes de ce temps : et ce qu'on sait des mœurs, des ecclésiastiques aussi bien que des laïques, atteste une singulière démoralisation. L'influence qu'exerçaient les moines, l'agitation qu'ils entretenaient, étaient une autre cause de trouble. Et de tout cela, beaucoup de gens étaient, à juste titre, profondément inquiets et scandalisés.

L'empire attendait, réclamait un sauveur et un chef. Ce fut Léon l'Isaurien. Quand, en 717, le stratège des Anatoliques, d'accord avec celui des Arméniaques, se souleva contre l'empereur qu'avaient proclamé les troupes de l'Opsikion, et marcha sur Constantinople, tout le monde, le Sénat et le peuple, le patriarche et les soldats, se prononça en sa faveur. La dynastie isaurienne, qui avec lui montait sur le trône, allait rétablir dans l'empire l'ordre et la sécurité et le réorganiser glorieusement.



Saint Démétrius et les fondateurs. Mosaïque de Saint-Démétrius de Salonique. VIIe siècle. (Phot. Le Tourneau.) (*Manuel d'Art Byzantin.*)

CHAPITRE IV

Les empereurs isauriens et la querelle des images (717-867)

I. La reconstitution de l'empire sous les deux premiers empereurs isauriens (717-775). — II. La querelle des images (726-780). — III. Irène et la restauration des images (780-802). — IV. La deuxième période de la querelle des images (802-842). — V. La politique extérieure de l'empire et la reconstitution de la monarchie.

I

La reconstitution de l'empire sous les deux premiers empereurs isauriens (717-775). — Le nouvel empereur, Léon III (717-740), était un homme remarquable : excellent général, il avait, non sans succès, tenté de défendre l'Asie contre les musulmans; habile diplomate, bon organisateur, il avait toutes les qualités d'un homme d'État. Son fils Constantin V (740-775), que de bonne heure il associa au pouvoir pour consolider la dynastie, fut de même, en dépit des injures et des calomnies dont ses ennemis l'ont

accablé, en dépit des surnoms de *Copronyme* (au nom de fumier) et de *Caballinos* (valet d'écurie) dont ils se sont plu à le salir, un souverain éminent. Il était intelligent, énergique, grand homme de guerre et grand organisateur; et si, plus encore que son père, il fut autoritaire, violent, dur et passionné, il n'en demeure pas moins que les deux premiers Isauriens furent de très grands empereurs, dont le souvenir glorieux resta longtemps cher à l'armée et au peuple de Byzance, et auxquels leurs adversaires même n'ont pu refuser de rendre justice. Les pères du concile de Nicée, tout en blâmant sévèrement la politique religieuse de Léon III et de Constantin V, ont loué leur vaillance, les victoires qu'ils ont remportées, les sages mesures qu'ils ont prises pour le bien de leurs sujets, les constitutions qu'ils ont promulguées, leurs institutions civiles, tout ce qui leur a mérité la reconnaissance de leur peuple. Et, en effet, les deux premiers Isauriens ont été les artisans glorieux de la réorganisation de l'empire.

La politique extérieure. — Quelques mois à peine après l'avènement de Léon III, les Arabes paraissaient devant Constantinople et l'attaquaient par terre et par mer; l'hiver même, qui

fut très rigoureux, n'interrompit pas les opérations. Mais les flottes musulmanes furent défaites en plusieurs rencontres; l'armée de terre, épuisée par la famine, subit une grave défaite. Après un an d'inutiles efforts (août 717-août 718), les Arabes levaient le siège. C'était pour Léon III un glorieux début de règne, pour l'Islam un grand désastre, et un événement d'une bien autre portée que la victoire remportée quinze ans plus tard (732), par Charles Martel dans les plaines de Poitiers. L'élan arabe était définitivement brisé, et les Byzantins pieux pouvaient à juste titre s'enorgueillir de voir Dieu et la Vierge protéger toujours fidèlement la Ville et l'empire chrétien.

Pourtant, malgré ce désastre, les Arabes demeuraient redoutables. Après quelques années de répit, ils reprenaient l'offensive et de nouveau, presque chaque année, l'Asie Mineure souffrit de leurs invasions. Mais la défaite que les deux empereurs leur infligèrent à Akroïnos (739) leur fut une rude leçon. Constantin V en profita pour prendre l'offensive en Syrie (745), reconquérir Chypre (746), porter ses armes sur l'Euphrate et en Arménie (751). Aussi bien les luttes intérieures qui troublaient l'empire arabe, l'avènement des Abbassides (750), qui transporta la capitale des Khalifes de Damas proche à Bagdad

lointaine, aidèrent singulièrement au succès des Byzantins. Pendant tout le règne de Constantin V, la guerre fut heureuse pour les Grecs; et, après lui, son fils Léon IV put, en 778, avec une armée de 100,000 hommes, envahir la Syrie, et, en 779, repousser glorieusement les musulmans en Asie Mineure. Le péril arabe, si terrible au VIIe siècle, avait cessé d'être menaçant pour l'empire.

Constantin V s'efforça de même de conjurer le danger bulgare. En 755, il prenait l'offensive et, pendant neuf campagnes successives, il infligeait aux barbares, à Marcellaï (759), à Anchialos (762), de si sanglantes défaites, qu'en 764, épouvantés, ils n'essayaient même plus de résister et acceptaient la paix. La guerre reprise en 772, et poursuivie jusqu'à la fin du règne, ne fut pas moins triomphante; et si Constantin V ne réussit pas à anéantir l'État bulgare, du moins rétablit-il dans la péninsule balkanique le prestige des armes byzantines. Par ailleurs, il réprimait les soulèvements des Slaves de Thrace et de Macédoine (758), et, à l'exemple de Justinien II, il établissait en Asie Mineure, dans le thème d'Opsikion, une partie de leurs tribus (762).

La réforme intérieure. — En même temps qu'ils

imposaient ainsi aux ennemis de la monarchie le respect de l'empire, les deux premiers empereurs isauriens s'appliquèrent au dedans à le reconstituer. Ce fut une très grande œuvre de réorganisation administrative, économique et sociale.

Pour assurer la défense des frontières, Léon III et son fils commencèrent par généraliser le régime des *thèmes*, divisant les grands gouvernements du VIIe siècle en circonscriptions plus nombreuses, moins étendues et plus faciles à défendre; ils y trouvaient en outre l'avantage politique d'amoindrir la puissance que donnait aux stratèges la possession de trop vastes territoires et de diminuer le danger de révoltes qui en résultait. En même temps que le *Code militaire* restaurait la discipline dans l'armée, une administration financière attentive, souvent dure, rendait des ressources au trésor. Le *Code rural* s'efforçait de restreindre le développement inquiétant des grands domaines, d'arrêter la disparition de la petite propriété libre, d'assurer aux paysans une condition meilleure. Le *Code nautique* encourageait le développement de la marine marchande. Mais surtout la grande réforme législative, que marqua la publication du code civil qu'on appelle l'*Ecloga* (739), améliorait l'administration de la justice et introduisait dans la loi, avec plus de

clarté, un esprit tout nouveau et plus chrétien d'humanité et d'égalité. Après un demi-siècle de gouvernement, les deux premiers Isauriens avaient fait l'empire riche et prospère, malgré la peste qui le ravagea en 747, malgré l'agitation que provoqua la querelle des Images.

II

La querelle des Images (726-780). — Pour compléter leur œuvre réparatrice, Léon III et Constantin V tentèrent, en effet, une grande réforme religieuse. Ils proscrivirent les images saintes, persécutèrent les moines qui s'en firent les défenseurs, et du grave conflit qu'ils déchaînèrent, et qu'on appelle la *querelle des Images*, ils ont gardé, dans l'histoire, le nom d'*iconoclastes*.

On s'est mépris souvent sur le caractère de la politique religieuse des empereurs isauriens et on en a assez imparfaitement compris l'intention et la portée. Les raisons qui l'inspirèrent étaient à la fois religieuses et politiques. Beaucoup d'âmes pieuses, au début du VIIIe siècle, étaient choquées des excès de la superstition, en particulier de la place faite au culte des images, des miracles qu'on attendait d'elles, de la façon

dont on les mêlait à tous les actes, à tous les intérêts humains, et beaucoup de bons esprits se préoccupaient justement du tort que ces pratiques faisaient à la religion. En Asie surtout, les tendances hostiles aux images étaient puissantes : Léon III, asiatique d'origine, les partageait. Ni lui, ni son fils n'ont été, comme on le croit parfois, des libres penseurs, des rationalistes, des précurseurs de la Réforme ou de la Révolution ; c'étaient des hommes de leur temps, pieux, croyants, théologiens même, soucieux sincèrement de réformer la religion en la purifiant de ce qui leur semblait une idolâtrie. Mais c'étaient des hommes d'État aussi, préoccupés de la grandeur et de la tranquillité de l'empire. Or le grand nombre des monastères, l'accroissement incessant de la richesse monastique créaient, pour l'État, de sérieux dangers. L'immunité dont jouissaient les biens d'Église diminuait les ressources du trésor ; la multitude des hommes qui entraient au cloître enlevait des travailleurs à l'agriculture, des soldats à l'armée, des fonctionnaires aux services publics. Mais surtout l'influence que les moines exerçaient sur les âmes et la puissance qui en résultait faisaient d'eux un élément d'agitation redoutable. C'est contre cet état de choses que les

Isauriens tentèrent de réagir : en proscrivant les images, ils visaient les moines, qui trouvaient en elles et dans leur culte un de leurs plus puissants moyens d'action. Assurément, par la lutte qu'ainsi ils engagèrent, les empereurs isauriens ouvrirent une longue ère de troubles; assurément, de ce conflit des conséquences politiques très graves sortirent. Il ne faut pas oublier cependant, si l'on veut juger équitablement les souverains iconoclastes, que, dans leur entreprise, ils trouvèrent des appuis nombreux dans le haut clergé, jaloux de l'influence des moines, dans l'armée, composée en majorité d'asiatiques, et non seulement dans le monde officiel, mais dans une partie du peuple même, et que l'œuvre qu'ils tentèrent n'était ni sans raison ni sans grandeur.

En 726, Léon III promulgua le premier édit contre les images, par lequel, semble-t-il, il ordonnait moins de les détruire que de les suspendre plus haut, pour les soustraire à l'adoration de la foule. La mesure provoqua une agitation extrême : il y eut des incidents violents à Constantinople, une révolte, d'ailleurs vite réprimée, en Grèce (727), un soulèvement général en Italie (727); et si le pape Grégoire II se borna à protester vigoureusement contre l'hérésie icono-

claste, son successeur Grégoire III inaugura bientôt une politique plus hardie et, non content d'anathématiser les adversaires des images (731), il rechercha un moment le concours des Lombards contre l'empereur. En Syrie, Jean Damascène fulminait pareillement contre Léon III. Pourtant, l'édit semble avoir été appliqué avec une grande modération ; il n'y eut, contre les défenseurs des images, aucune persécution systématique ; et si le patriarche Germanos fut déposé et remplacé par un partisan de la réforme (729), si des mesures furent prises contre les écoles ecclésiastiques, l'insurrection de Grèce, par ailleurs, fut réprimée avec douceur.

Mais la lutte devait fatalement s'aigrir. Des questions de principe se posaient vite dans un conflit où se heurtaient, en réalité, l'autorité de l'empereur en matière de religion et le désir de l'Église de s'affranchir de la tutelle de l'État. Par ailleurs, Constantin V, plus théologien que son père, apporta dans la bataille des opinions personnelles, hostiles non plus seulement aux images, mais au culte de la Vierge et à l'intercession des saints ; et comme il était plus passionné aussi, il conduisit la lutte avec une ardeur plus fanatique, avec une âpreté plus systématique et plus rigoureuse.

Dès que, par dix années de gloire et de prospérité, il eût consolidé son trône, un moment ébranlé par le soulèvement d'Artavasde (740-742), il réunit, à Hiéria, un concile (753) qui condamna solennellement les images. Désormais, le prince put frapper les opposants, non plus seulement comme rebelles à l'empereur, mais comme révoltés contre Dieu lui-même. Pourtant il se flatta d'abord de persuader ses adversaires. Ce n'est qu'en 765 que commença vraiment la persécution. Les images furent détruites, les couvents fermés ou sécularisés, transformés en casernes et en auberges; les biens des monastères furent confisqués, les moines arrêtés, emprisonnés, maltraités, exilés; certains, comme saint Étienne le jeune, furent condamnés à mort; d'autres furent offerts en dérision, en des cortèges grotesques, au peuple rassemblé dans l'Hippodrome. Plusieurs hauts dignitaires de l'empire furent exécutés ou exilés. Le patriarche Constantin, exilé d'abord, subit la peine capitale (767). Pendant cinq ans, la persécution sévit dans tout l'empire, moins terrible peut-être que ne l'ont représentée les adversaires de l'empereur, — les condamnations à mort paraissent, au total, avoir été rares; — mais violente cependant extrêmement. Il semblait, dit un con-

temporain, « que l'intention du gouvernement fût d'extirper complètement l'ordre monastique. » Les moines résistèrent âprement; ils souffrirent avec courage « pour la justice et pour la vérité. » Pourtant beaucoup cédèrent, beaucoup s'enfuirent, surtout en Italie : si bien que, comme le dit, avec quelque exagération du reste, un contemporain, « Byzance paraissait vide de l'ordre monastique. »

Il est certain que la lutte fut l'occasion d'inqualifiables violences, de duretés et de cruautés sans nom et qu'elle provoqua, dans la monarchie, une agitation profonde. Elle eut, par ailleurs, de très graves conséquences. Léon III déjà, en tâchant de réduire par la force l'opposition de la papauté, en détachant de l'obédience romaine, pour les soumettre au patriarche de Constantinople, la Calabre, la Sicile, la Crète et l'Illyricum occidental (732), avait aggravé le mécontentement des pontifes et la désaffection de l'Italie. Lorsqu'en 751 l'exarchat de Ravenne succomba sous les coups des Lombards, Étienne II n'hésita guère à se détacher de l'empire hérétique et impuissant à défendre la péninsule, pour chercher chez les Francs une protection moins onéreuse et plus efficace, et il accepta de Pépin vainqueur les territoires jadis byzantins, qui formèrent

désormais le domaine temporel de la papauté (754). C'était la rupture entre l'empire et Rome. Constantin V n'épargna rien pour châtier celui en qui il ne pouvait voir qu'un sujet traître et déloyal, usurpant illégitimement ce qui appartenait à ses maîtres. Ses efforts furent inutiles. En 774, Charlemagne, intervenant à nouveau dans la péninsule, confirmait solennellement la donation de Pépin. Byzance ne conservait plus, en Italie, que Venise et quelques villes dans le sud de la péninsule. Et si, par là, l'empire diminué se trouvait un peu plus encore rejeté vers l'Orient, par cette rupture aussi se préparait le germe de complications redoutables et de graves périls pour l'avenir.

III

Irène et la restauration des images (780-802). — La politique religieuse des premiers Isauriens avait semé bien des ferments de division, de mécontentement, de trouble. Dès la mort de Constantin V, on s'en aperçut.

Durant son court règne, Léon IV (775-780) continua la tradition des gouvernements précédents ; mais aussitôt après, sa veuve Irène, régente pour le jeune Constantin VI, jugea

plus avantageux pour ses ambitions de s'appuyer sur les orthodoxes et de rétablir le culte des images. Pour se consacrer toute à son grand dessein, elle négligea la lutte contre les musulmans qui revinrent en 782 jusqu'à Chrysopolis, en face de Constantinople, et elle conclut avec le Khalife une paix assez humiliante (783); elle se rapprocha, d'autre part, de la papauté, noua avec le royaume franc des relations cordiales; surtout, à l'intérieur, elle s'appliqua à écarter du gouvernement les adversaires des images, éloigna ses beaux-frères, les fils de Constantin V; et ayant ainsi préparé sa voie, elle fit, avec le concours du patriarche Tarasios, condamner solennellement, au concile œcuménique de Nicée (787), l'hérésie iconoclaste et elle restaura le culte des images, aux applaudissements du parti des dévots qui, dans ce triomphe, trouvaient l'assurance de l'indépendance prochaine et complète de l'Église à l'égard de l'État.

Grisée par sa victoire, encouragée par la popularité que lui valait son zèle pieux, Irène n'hésita pas à entrer en lutte avec son fils, devenu majeur, et à lui disputer le trône. Une première fois, devant le mécontentement de l'armée, restée fidèle au souvenir de Constantin V, et exaspérée d'ailleurs par les échecs qu'infligeaient aux

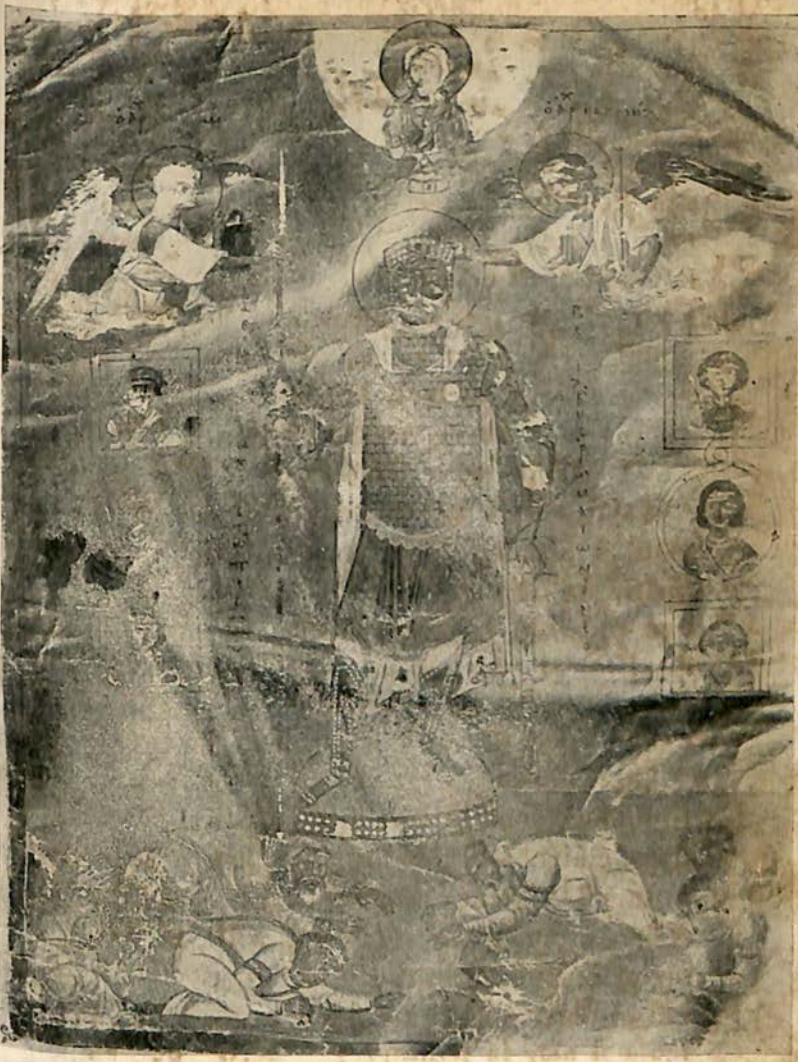
troupes impériales les Arabes, les Bulgares, les Lombards, elle dut se résoudre à la retraite (790). Mais, avec une tenace habileté, elle prépara son retour au pouvoir : en 797, elle renversait son fils et n'hésitait pas à lui faire crever les yeux. Elle règna alors (797-802) en véritable empereur, la première femme qui eût encore gouverné en son propre nom la monarchie. Mais si, grâce à elle, l'Église, fortifiée, renouvelée par la lutte, reprit, dans la société byzantine, toute sa place, si le parti monastique et dévot, conduit par des hommes tels que Théodore de Stoudion, redevint plus puissant et plus entreprenant que jamais, le souci trop exclusif qu'avait eu Irène de la politique religieuse entraîna pour l'empire de fâcheuses conséquences. Malgré les succès passagers remportés par Constantin VI sur les Arabes et sur les Bulgares (791-795), le khalifat de Bagdad, sous le gouvernement d'Haroun-al-Raschid, reprenait glorieusement l'offensive en Orient et obligeait les Byzantins à lui payer tribut (798). En Occident, en face de Charlemagne, le gouvernement grec montrait la même faiblesse, et l'événement de l'an 800, qui restaurait au bénéfice du roi franc l'empire romain d'Occident, fut, pour la cour byzantine, une humiliation sensible.

Diminuée au dehors, la monarchie était affaiblie au dedans par la complaisance excessive que le gouvernement montrait à l'Église, par les divisions profondes qu'avait laissées la querelle des images, par le fâcheux exemple enfin qu'avait donné Irène en rouvrant l'ère des révolutions dynastiques. Sans doute l'époque iconoclaste avait été marquée par un grand élan intellectuel et artistique; les empereurs isauriens n'étaient point des puritains; tout en proscrivant les images, ils avaient aimé le faste, l'éclat mondain de la vie de cour, et pour parer leurs constructions, ils avaient encouragé un art profane, inspiré de la tradition antique aussi bien que des modèles arabes; et par là encore, aussi bien que par la place que tiennent, au VIIIe siècle, les Asiatiques, l'empire avait achevé de s'orientaliser. Mais quelque grand rôle que conservât la monarchie, comme champion de la chrétienté contre l'Islam, comme gardienne de la civilisation contre la barbarie, elle était, à la fin du VIIIe siècle, partout menacée de périls redoutables, et elle était très faible. La chute d'Irène, renversée par le coup d'État de Nicéphore (802) allait ouvrir la porte aux désastres et à l'anarchie.

IV

La deuxième période de la querelle des Images (802-842). — Nicéphore (802-811) était un prince intelligent, un financier habile, soucieux de réparer la détresse du trésor, dût-il même, pour cela, frapper les biens d'Église. C'était un esprit modéré, qui répudiait les violences des iconoclastes ; mais il entendait, par ailleurs, maintenir leurs réformes, et surtout il jugeait inadmissibles les aspirations de l'Église byzantine qui, grisée par sa victoire, visait ouvertement à secouer l'autorité de l'État et à conquérir sa liberté. C'est le trait caractéristique que présente la seconde phase de la querelle des images ; il y eut alors, à Byzance, quelque chose d'assez semblable à ce que fut, en Occident, la querelle des Investitures.

Les moines du monastère de Saint-Jean de Stoudion, sous la conduite de leur abbé Théodore, étaient les plus ardents, les plus intransigeants à soutenir les revendications de l'Église. Avec une égale âpreté, ils combattaient le sage opportunisme du patriarche Nicéphore (806-815), qui s'efforçait d'effacer les souvenirs de la lutte iconoclaste, la politique financière de l'empe-



L'empereur Basile II. Miniature du Psautier de la Marcienne. Fin xe siècle. (Coll. Hautes Études, C. 533.) (*Manuel d'Art Byzantin.*)

reur et son autorité en matière de religion. Le gouvernement dut sévir contre eux (809), les disperser, les exiler ; contre l'autorité impériale, les moines n'hésitèrent pas à faire appel au pape, prêts à reconnaître la primauté de l'Église romaine, pourvu qu'ils pussent, à ce prix, assurer l'indépendance de l'Église orientale à l'égard de l'État. Une telle attitude devait provoquer une réaction iconoclaste. Elle fut l'œuvre de Léon V l'Arménien (813-820) et des deux empereurs de la dynastie phrygienne, Michel II (820-829) et Théophile (829-842). De nouveau, durant trente ans, l'empire fut terriblement troublé.

En 815, un concile, réuni à Sainte-Sophie, proscrivit à nouveau les images et remit en vigueur les décrets iconoclastes de 753. On recommença, en conséquence, à détruire les icônes ; surtout on réprima impitoyablement, par les condamnations, les mauvais traitements, l'exil, les manifestations et l'opposition des moines. Théodore de Stoudion mourut exilé (826), et la persécution se fit plus dure encore sous le gouvernement de l'empereur Théophile, iconoclaste ardent et théologien obstiné. Un édit rigoureux fut promulgué contre les partisans des images (832) et le patriarche Jean, sur-

nommé Lécanomante, se chargea de l'exécuter. Les couvents furent fermés, les moines persécutés, emprisonnés; de nouveau la terreur régna. Mais, après cent vingt ans de bataille, la lassitude venait de cette lutte épuisante et vaine. Dès le lendemain de la mort de Théophile, la régente Théodora sa veuve, sur les conseils de son frère Bardas, se décidait à rétablir la paix en restaurant le culte des images. Ce fut l'œuvre du concile de 843, que dirigea le nouveau patriarche Méthode et dont les décisions furent proclamées dans une cérémonie solennelle, dont l'Église grecque, aujourd'hui encore, célèbre, le 19 février, le souvenir dans la fête annuelle de l'orthodoxie (Κυριακὴ τῆς ὀρθοδοξίας).

Mais si les images étaient restaurées, si, par là, l'Église était victorieuse, par ailleurs l'œuvre des empereurs iconoclastes demeurait intacte sur le point essentiel. Ils avaient voulu maintenir l'Église dans la dépendance de l'État, accroître sur elle l'autorité impériale; contre cette prétention, les Stoudites avaient lutté âprement, ils avaient obstinément refusé à l'empereur le droit de décider des dogmes et de la foi et, sans fléchir, ils avaient revendiqué l'indépendance de l'Église à l'égard du pouvoir laïque. Sur ce point, les Stoudites étaient vaincus. La querelle

des images a eu pour résultat incontestable de faire l'Église plus soumise que jamais à l'autorité de l'empereur.

V

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE L'EMPIRE ET LA RECONSTITUTION DE LA MONARCHIE (802-867). — Pendant qu'ainsi la monarchie s'absorbait dans la lutte religieuse, de graves événements troublaient sa tranquillité à l'intérieur et ébranlaient au dehors sa sécurité.

Le crime d'Irène contre son fils, en écartant du trône la dynastie isaurienne, avait rouvert l'ère des révolutions. Au coup d'État qui plaça Nicéphore sur le trône (802), succédèrent le pronunciamiento qui éleva Léon V (813), et la conspiration qui, en assassinant Léon V, mit à sa place Michel II (820); et, à côté des complots qui réussirent, la liste est longue des tentatives qui échouèrent, et dont la plus redoutable fut le soulèvement de Thomas (822-824), qui, s'appuyant sur les classes inférieures, donna à sa révolte un caractère presque socialiste. Pendant vingt ans, l'empire fut en proie à l'anarchie.

Ses affaires n'allaient guère mieux à l'extérieur. Le traité de 812, qui reconnaissait à Char-

lemagne le titre d'empereur, consacra la perte de l'Italie, où Byzance ne garda que Venise et quelques territoires dans le sud de la péninsule. La guerre, reprise avec les Arabes (804), aboutit à deux graves désastres, l'occupation de la Crète par des corsaires musulmans d'Espagne (826) qui, de là, ravagèrent désormais presque impunément la Méditerranée orientale, la conquête de la Sicile (827) par les Arabes d'Afrique, qui, en 831, s'emparèrent de Palerme. Mais surtout le péril bulgare était redoutable, depuis que le terrible Khan Kroumi avait étendu son empire de l'Hémus aux Carpathes. Nicéphore essaya de le combattre en envahissant la Bulgarie : il périt au retour dans un sanglant désastre (811), et les Bulgares, vainqueurs de nouveau à Andrinople, parvinrent jusque sous les murs de Constantinople (813). La victoire de Léon V à Mesembria (817) sauva l'empire. Mais, si l'on songe qu'à tous ces périls divers s'ajoutaient encore les insurrections des peuples mal soumis, tels que les Slaves du Péloponèse (807), on conçoit qu'après ces vingt ans d'anarchie l'œuvre des grands empereurs isauriens semblât complètement ruinée.

L'empire, pourtant, se releva de cette crise. Le règne de Théophile (829-842) répara en par-

tie, grâce à l'affaiblissement progressif du khalifat de Bagdad, les désastres subis en Orient, et si, à la vérité, après la défaite de Dasimon (l'actuel Tokat) et la prise d'Amorion (838), il fallut demander la paix aux Arabes, par ailleurs, par l'énergie du gouvernement intérieur, par la bonne administration des finances, par l'habileté de la diplomatie, Byzance retrouva son prestige et sa prospérité. Par la splendeur des constructions, par le luxe du Palais-Sacré, par l'éclat de la civilisation, Constantinople, vers le milieu du IXe siècle, rivalisait avec la capitale des khalifes. Et quand se fut apaisée enfin l'interminable querelle des images, elle apparut plus brillante encore et plus forte. Au sortir de cette longue période de troubles, la littérature et l'art, en effet, semblaient retrouver une vigueur nouvelle, et l'Université de Constantinople, reconstituée au palais de la Magnaure par le César Bardas (vers 850), redevenait, sous la direction de Léon de Thessalonique, le centre d'une culture intellectuelle admirable.

L'Église, en même temps, sortie rajeunie de la lutte, mettait au service de l'État son activité renouvelée. Elle restaurait l'unité religieuse, en combattant l'hérésie, celle surtout des Pauliciens que le gouvernement de Théodora persé-

cuta durement en Asie Mineure, et en achevant la conversion des Slaves du Péloponèse (849); surtout, par l'œuvre des missions, elle étendait magnifiquement dans tout l'Orient l'influence de Byzance. A l'appel du prince de la Grande Moravie, Cyrille et Méthode, « les apôtres des Slaves, » allaient porter le christianisme aux tribus barbares qui peuplaient la Hongrie et la Bohême (863). Ils faisaient davantage. A l'intention des nouveaux convertis, ils traduisaient en slave les Livres Saints; ils inventaient, pour transcrire leur œuvre, l'écriture glagolitique, donnant ainsi tout ensemble aux Slaves leur alphabet et leur langue littéraire; ils prêchaient en slave, ils célébraient les offices dans la langue et avec une liturgie slaves, ils s'efforçaient de former un clergé slave; et, par cette intelligence avisée et souple, ils ont conquis le monde slave à l'orthodoxie. Pendant vingt ans (863-885), les deux frères de Thessalonique poursuivirent en Moravie leur œuvre d'évangélisation. Et si, finalement, elle succomba devant l'hostilité allemande et l'invasion magyare, ailleurs les mêmes méthodes valaient à Byzance de plus durables succès. Aux rivages du Don, le christianisme pénétrait dans l'État juif des Khazars. Surtout, en 864, Boris, tsar de Bulgarie, se con-

vertissait à la foi orthodoxe, et quoique, dans les années suivantes, le néophyte ait un instant hésité entre Byzance et Rome, quoiqu'il soit entré en relations avec le pape Nicolas Ier pour lui demander d'établir le rite latin dans son royaume (866), l'influence grecque n'en a pas moins désormais profondément pénétré en Bulgarie.

C'étaient là de grands succès. Sans doute, les folies de Michel III (842-867), lorsque surtout le jeune prince échappa à la tutelle de sa mère Théodora (856) et de son oncle Bardas, compromirent passagèrement les résultats acquis. Les pirateries des Arabes de Crète désolèrent les mers orientales; en Asie Mineure, pendant vingt ans (844-863), les succès alternèrent avec les revers; en Occident, les musulmans achevaient, de 843 à 859, la conquête de la Sicile. Enfin les Russes, pour la première fois, paraissaient devant Constantinople (860) et il ne fallut pas moins, dans la croyance populaire, qu'un miracle de la Vierge pour sauver la capitale.

Un autre événement plus grave, plus significatif aussi, marquait le règne de Michel III. A la place d'Ignace, destitué par le César Bardas, Photius était monté sur le siège patriarcal de Constantinople (858). Le pape Nicolas Ier, sur

l'appel du prélat déposé, évoqua l'affaire et chargea ses légats d'ouvrir une enquête. L'ambition de Photius sut merveilleusement exploiter le mécontentement que, depuis des siècles, l'Orient ressentait des prétentions du pape, et l'hostilité qu'il éprouvait contre l'Occident; habilement, en face des revendications de la primauté romaine, il sut faire de sa cause personnelle une véritable cause nationale. A l'excommunication que lança contre lui Nicolas Ier (863), il répondit en rompant avec Rome. Le concile de Constantinople (867) anathématisa le pape, dénonça son ingérence illégale dans les affaires de l'Église orientale et consomma le schisme. C'était une preuve éclatante de l'existence d'un sentiment national byzantin, qui se manifestait vers le même temps, de façon non moins claire, par l'émotion que causait la politique envahissante de Rome en Bulgarie (866).

Ainsi, vers le milieu du IXe siècle, il existait vraiment une nationalité byzantine, lentement formée à travers les événements : l'empire, au sortir de la querelle des Images, avait retrouvé l'unité religieuse, la puissance politique, la grandeur intellectuelle; surtout il était devenu un empire nettement oriental. Le moment était proche où cet empire allait atteindre l'apogée de sa

grandeur. Quand Basile le Macédonien (1), favori de Michel III et associé par lui au trône, après s'être débarrassé de son rival Bardas (866), assassina ensuite son bienfaiteur (867) et fit monter sur le trône une dynastie nouvelle, il donna, par son coup d'État, à l'empire byzantin, cent cinquante ans de splendeur, de prospérité et de gloire.

(1) Cette désignation est usuelle : il faut observer pourtant que la famille de Basile était d'origine arménienne et avait été transplantée assez récemment en Macédoine.

CHAPITRE V

L'apogée de l'empire sous la dynastie de Macédoine (867-1081)

I. Les souverains de la maison de Macédoine et la consolidation de la dynastie (867-1025). — II. La politique extérieure des empereurs macédoniens (867-1025). — III. Le gouvernement intérieur de l'empire et la civilisation byzantine au xe siècle. — IV. Les causes de faiblesse de l'empire. — V. La décadence de l'empire au xie siècle (1025-1081).

I

Les souverains de la maison de Macédoine et la consolidation de la dynastie. — De 867 à 1025, l'empire byzantin a connu cent cinquante ans d'une incomparable splendeur. Pendant un siècle et demi il a eu cette fortune d'avoir à sa tête une succession de souverains qui, presque tous, furent des hommes remarquables. Basile Ier, le fondateur de la dynastie (867-886), Romain Lécapène (919-944), Nicéphore Phocas (963-969), Jean Tzimiscès (969-976), usurpateurs glorieux qui gouvernèrent sous le nom des princes légi-

times, Basile II enfin, qui régna tout un demi-siècle (976-1025), n'ont point été des empereurs de Byzance tels qu'on se plaît trop volontiers à les représenter. Ce sont des âmes énergiques et dures, sans scrupules souvent et sans pitié, des volontés autoritaires et fortes, plus soucieuses de se faire craindre que de se faire aimer; mais ce sont des hommes d'État, passionnés pour la grandeur de l'empire, des chefs de guerre illustres dont la vie se passe dans les camps, parmi les soldats, en qui ils voient et aiment la source de la puissance de la monarchie; ce sont des administrateurs habiles, d'une énergie tenace et inflexible, et que rien ne fait hésiter quand il s'agit d'assurer le bien public. Ils n'ont point le goût des dépenses inutiles, ils sont uniquement préoccupés d'accroître la richesse nationale; le faste éclatant du palais; la pompe vaine des cortèges et des cérémonies ne les intéressent qu'autant qu'ils servent leur politique et entretiennent le prestige de l'empereur et de l'empire. Jaloux de leur autorité, ils n'ont point, en général, eu des favoris; si l'on met à part telle personnalité puissante, comme le parakimomène (grand chambellan) Basile, fils bâtard de Romain Lécapène, qui fut pendant cinq règnes et durant plus de quarante ans (944-988) l'âme du gouvernement, leurs conseil-

lérs ont été le plus souvent des hommes obscurs, qu'ils employaient et dont ils demeuraient les maîtres. Épris de gloire, le cœur plein des ambitions les plus hautes, ils ont voulu faire de l'empire byzantin la grande puissance du monde oriental, champion tout ensemble de l'hellénisme et de l'orthodoxie ; et par l'effort magnifique de leurs armes, par la souple habileté de leur diplomatie, par la vigueur de leur gouvernement, ils ont réalisé leur rêve et fait de cette période une époque de véritable renaissance, un des moments les plus glorieux de la longue histoire de Byzance.

Au moment où Basile Ier montait sur le trône, la situation de la monarchie était encore singulièrement difficile : tout l'État semblait à reconstituer. Le rude paysan, que son crime haussait au pouvoir suprême, avait toutes les qualités nécessaires pour suffire à cette lourde tâche : il était intelligent, également désireux de rétablir l'ordre à l'intérieur de la monarchie et de restaurer son prestige au dehors, bon administrateur, excellent soldat, désireux par dessus tout d'asseoir solidement l'autorité impériale. Pendant ses vingt ans de règne, il sut tout à la fois remettre sur un bon pied les affaires de l'empire et, par le prestige des services rendus, assurer

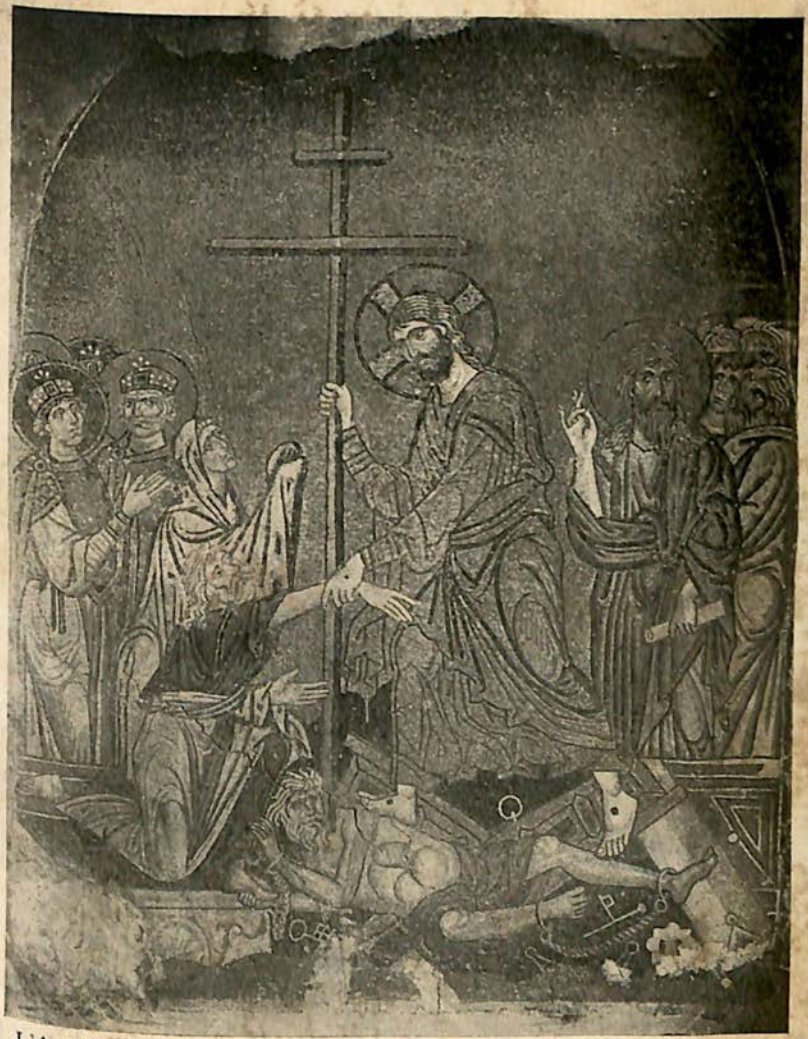
la fortune de sa maison. Son fils Léon VI (886-912), dont le gouvernement a pour l'histoire administrative de l'empire une importance essentielle, poursuivit — si différent qu'il fût de son père par son humeur casanière, ses manies de pédant et sa faiblesse en face de ses favoris — la consolidation de la dynastie avec une semblable ténacité : pour assurer un héritier au trône, il n'hésita pas à scandaliser ses contemporains par ses quatre mariages et à entrer en conflit avec l'Église et son chef, le patriarche Nicolas. Mais, à ce prix, on vit pour la première fois à Byzance, naître, au bénéfice d'une famille princière, l'idée de la légitimité. Ce fut l'œuvre éminente des deux premiers empereurs macédoniens « de donner, comme l'écrit un contemporain, à l'autorité impériale des racines puissantes, pour en faire sortir les magnifiques rameaux de la dynastie ». Désormais il fut plus difficile de renverser l'arbre aussi fortement enraciné; désormais il y eut une famille impériale, dont les membres reçurent le nom de « porphyrogénètes », et un attachement populaire, un dévouement loyaliste à cette famille. C'était, dans cette monarchie troublée jusqu'alors par tant de révolutions, une nouveauté heureuse et grosse de conséquences.

Sans doute, même pendant cette période, les révolutions ne manquèrent point. Les troubles qui marquèrent la minorité agitée de Constantin VII, le fils de Léon VI (912-959), permirent à Romain Lécapène de s'emparer du pouvoir pour un quart de siècle (919-944). Un peu plus tard, quand Romain II, le fils de Constantin VII, mourut après quatre ans de règne (959-963), la faiblesse du gouvernement, pendant la minorité de ses fils Basile II et Constantin VIII, amena le soulèvement qui porta au pouvoir Nicéphore Phocas (963-969) et le coup d'État tragique qui, par l'assassinat de Nicéphore, fit Jean Tzimiscès empereur (969-976). Mais aucun de ces usurpateurs n'osa écarter du trône la descendance légitime de Basile Ier. Romain Lécapène, officiellement, partagea le pouvoir avec Constantin VII, encore qu'il le reléguât dans les loisirs obscurs de sa studieuse activité d'érudit. Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès laissèrent régner nominalement les enfants de Romain II et s'efforcèrent, en épousant des princesses de la famille impériale, de donner à leur usurpation un air de légitimité. Et après eux, tout naturellement, le pouvoir revint au représentant devenu majeur de la famille de Macédoine, au grand empereur Basile II. La dynastie était si bien

affermie que, dans cette monarchie orientale, des femmes mêmes purent régner, les nièces de Basile II, Zoé (1028-1050), qui partagea le trône avec ses trois époux successifs, et Théodora (1054-1056) ; et ces princesses furent populaires, comme l'attestent la révolution de 1042, où Michel V fut renversé pour avoir voulu détrôner Zoé, et le mécontentement que rencontra Constantin Monomaque, quand on le soupçonna de vouloir écarter les deux impératrices. Jamais encore on n'avait vu rien de semblable à Byzance, et l'opinion publique professait ouvertement que « celui qui règne à Constantinople finalement est toujours victorieux » ; ce qui faisait de l'usurpation non pas seulement un crime, mais, chose pire, une sottise.

Comme il se trouva, par ailleurs, que les usurpateurs aussi furent des hommes éminents et des généraux remarquables, l'empire put supporter sans accident l'incapacité politique d'un Constantin VII, les amusements de viveur d'un Romain II, et la longue minorité de ses fils, et trouver pendant un siècle et demi, pour conduire ses affaires, une unité de vues, une fermeté de direction que Byzance, depuis longtemps, ne connaissait plus. Grâce au concours, enfin, de collaborateurs de haute valeur, géné-

raux comme les Courcouas, les Phocas, les Skléros, ministres comme le parakimomène Basile, les empereurs de la dynastie de Macédoine ont pu donner à la monarchie une prodigieuse expansion et une splendeur incomparable. L'offensive reprise sur toutes les frontières et couronnée de succès éclatants; l'œuvre diplomatique complétant l'œuvre militaire et groupant autour de la monarchie un cortège de vassaux; l'influence byzantine se répandant à travers tout le monde oriental et jusqu'en Occident; un gouvernement fort, qui s'illustra pas de grandes œuvres législatives; une administration centralisée, habile et savante qui sut assurer à l'empire, par l'empreinte commune de l'hellénisme, par la profession commune de l'orthodoxie, l'unité que semblait lui refuser la diversité des races : voilà ce qui valurent à Byzance les cent cinquante ans durant lesquels les empereurs macédoniens la gouvernèrent. Et, s'ils n'ont point réussi à conjurer, malgré leurs efforts, les périls redoutables qui menaçaient cette prospérité, à résoudre la question agraire et sociale qui se posait avec une acuité inquiétante, à mater l'aristocratie féodale toujours prompte à se soulever, à empêcher les chefs ambitieux de l'Église orientale de déchaîner le schisme et,



L'Anastasis. Mosaïque de Daphni. XIe siècle. (Coll. Hautes Études, B. 335.)
(*Manuel d'Art Byzantin.*)

en séparant à jamais Byzance de Rome, d'ébranler la solidité de la monarchie ; si la maison de Macédoine finissante a laissé l'empire faible en face des Normands et des Turcs et ouvert la porte à une longue anarchie (1057-1081), il n'en demeure pas moins que, pendant un siècle et demi, la dynastie que fonda Basile Ier a donné à Byzance un éclat merveilleux. Au Xe, au XIe siècle, Constantinople a été le centre le plus brillant de la civilisation européenne et, comme on l'a dit, « le Paris du moyen âge ».

II

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DES EMPEREURS MACÉDONIENS (867-1025). — *La lutte contre les Arabes.* — Depuis qu'en 826 les Arabes avaient conquis la Crète, ils étaient devenus le fléau des mers byzantines. Chandax, la capitale de l'île, était le repaire de la piraterie musulmane et de là, comme de Tarse ou de Tripoli de Syrie, les corsaires arabes ravageaient toute la mer Égée. Malgré les efforts de Basile Ier pour réorganiser l'armée et la flotte, les escadres ennemies dominaient l'Archipel. En 904, Thessalonique était prise par Léon de Tripoli et sa population presque entière emmenée en capti-

vité. Malgré quelques succès de la marine byzantine, en 907, en 924 surtout dans les eaux de Lemnos, les expéditions dirigées contre la Crète n'aboutissaient qu'à des désastres (911 et 949). Il fallut envoyer contre l'île « que Dieu confonde » le meilleur général de l'empire, Nicéphore Phocas (960). Il réussit à débarquer en Crète, et après un siège de plusieurs mois il emporta Chandax d'assaut (mars 961). L'île conquise fut convertie au christianisme. La maîtrise des mers orientales revenait aux Byzantins.

En même temps, des circonstances heureuses permettaient de reprendre l'offensive en Asie Mineure. Déjà Basile Ier avait reporté jusqu'au haut Euphrate les limites de l'empire, repris Samosate (873), fait en Cappadoce et en Cilicie des campagnes victorieuses (878-879). L'anarchie du monde musulman au xe siècle facilita encore les succès byzantins, surtout lorsqu'à partir de 927 l'empire se trouva délivré du péril bulgare. Sous des généraux illustres, sous Jean Courcouas qui, pendant vingt-deux ans, commanda en Asie Mineure (920-942), et mérita d'être appelé « un autre Trajan, un autre Bélisaire », sous Bardas Phocas ensuite et ses fils Nicéphore, Léon, Constantin, la lutte fut acti-

vement poussée. En 928, Théodosiopolis, l'actuel Erzeroum, était prise; en 934 Mélitène, en 944 Édesse, d'où on rapporta triomphalement l'image miraculeuse du Christ qui y était conservée, en 949 Germanikia, en 957 Amida, en 958 Samosate; la frontière byzantine était reportée de l'Halys à l'Euphrate et au Tigre, et toute une série de provinces nouvellement constituées (thèmes de Sébaste, de Mésopotamie, de Séleucie, de Lykandos) attestaient l'importance des conquêtes byzantines. L'Arménie et l'Ibérie secouaient le joug de l'Islam et entraient dans la sphère d'action de Byzance. Durant tout le xe siècle, les Arméniens devaient jouer dans les affaires de la monarchie un rôle considérable, et lui fournir des soldats, des généraux, des administrateurs, des diplomates et jusqu'à des empereurs : Romain Lécapène et Jean Tzimiscès étaient tous deux d'origine arménienne.

Un véritable mouvement de croisade emportait les Byzantins contre les infidèles. En Cilicie et dans la Syrie du Nord, Nicéphore Phocas écrasait la puissance des émirs Hamdanides d'Alep. Il emportait Anazarbe, Adana, Mopsueste (964), Tarse (965), Laodicée, Hiérapolis, Émèse, Alep et enfin Antioche (968). Son successeur, Jean Tzimiscès, conquérait en Mésopo-

tamie Édesse et Nisibe (974), en Syrie Damas et Béryte (976), et poussait, en Palestine, jusqu'aux portes de Jérusalem. « Et les peuples, dit un chroniqueur, étaient en grande peur devant la colère de Tzimiscès, et l'épée des chrétiens fauchait comme la faucille les infidèles. » Basile II acheva cette reconquête de l'Orient. En 995, il prenait Alep, Homs, Schaizar. Et des triomphes magnifiques célébraient la ruine de la puissance musulmane, l'empire agrandi en Orient et formidablement défendu contre toute agression nouvelle par une série de puissantes forteresses. L'annexion — peut-être imprudente — des principautés arméniennes par Basile II (1020) et la soumission de l'Ibérie complétèrent ces glorieux résultats. Depuis le temps de Justinien, l'empire n'avait plus étendu aussi loin son autorité en Orient.

La lutte contre les Bulgares. — Plus encore que la guerre arabe, la guerre bulgare est le fait capital de l'histoire extérieure de Byzance au xe siècle.

Au commencement du xe siècle, la menace bulgare était plus redoutable que jamais. Territorialement, l'État bulgare s'étendait des régions situées au nord du Danube jusqu'au Balkan,

et du côté de l'ouest il allait jusqu'aux massifs du Pinde. Moralement, par la fusion maintenant complète entre l'élément bulgare et l'élément slave, la Bulgarie formait un État homogène, où le pouvoir monarchique s'était puissamment développé, où la conversion au christianisme avait assuré l'unité de croyance, où, par le contact avec Byzance, le pays s'était élevé à un assez haut degré de civilisation. Et tout cela donnait aux souverains de la Bulgarie la tentation de disputer aux empereurs byzantins l'hégémonie des Balkans. Pour réaliser ces rêves ambitieux, il suffisait qu'un homme se rencontrât : ce fut le fils de Boris, le tsar Syméon (893-927). Elevé à Byzance, où il avait été détenu comme otage, très épris du luxe et de la civilisation des Byzantins, il rêva de conquérir Constantinople et de poser sur sa tête la couronne des successeurs de Constantin. Pendant plus d'un siècle, une véritable guerre de races allait mettre aux prises Grecs et Bulgares.

La lutte commença en 889, et, chose remarquable, les raisons en furent d'ordre économique. Léon VI ayant ordonné de transporter à Thessalonique les entrepôts que les marchands bulgares avaient à Constantinople, Syméon déclara la guerre. Une invasion des Hongrois,

soudoyés par les Byzantins, contraignit finalement le roi bulgare à la retraite (893). Mais après la mort de Léon VI, les troubles qui marquèrent la minorité de Constantin VII lui fournirent l'occasion de revenir. En 913, il paraissait devant Constantinople; en 914, il prenait Andrinople; en 917, il écrasait à la journée d'Anchialos les armées impériales. Et, tout glorieux de ses succès, Syméon se proclamait « tsar des Bulgares et empereur des Romains »; il installait, dans sa capitale de Preslav, un patriarcat bulgare indépendant; Il ne lui restait plus qu'à emporter Constantinople. Il le tenta en 924. Mais, pour enlever la capitale byzantine, il fallait l'attaquer par terre et par mer, et Syméon n'avait pas de marine. Il semble aussi que, dans l'entrevue qu'il eut avec Romain Lécapène, il subit, comme jadis Attila en face de saint Léon, l'influence de tout ce qu'il y avait de prestige et de civilisation dans cette antique majesté impériale. Il recula, il abandonna le rêve doré qu'il avait caressé. Et quoique Syméon ait dans son royaume, dans sa capitale surtout de Preslav-la-Grande, fait éclore une culture intellectuelle et artistique qui lui a mérité le nom de Charlemagne de la Bulgarie, l'arrêt devant Constantinople marqua la ruine

des ambitions bulgares. Quand Syméon mourut (927), la décadence était déjà commencée.

Elle se précipita sous le long règne de son fils Pierre (927-968). Pendant ces quarante années, de plus en plus la Bulgarie devint un satellite de l'empire; et pendant que Byzance se fortifiait, son ancienne rivale s'affaiblissait de jour en jour davantage. En face du pouvoir royal fléchissant, la féodalité relevait la tête; l'unité religieuse était compromise par l'hérésie des Bogomiles; la nationalité bulgare se désagrégeait. L'heure de la revanche approchait pour les Byzantins.

Elle sonna en 967. Nicéphore Phocas refusa le tribut que l'empire payait toujours aux Bulgares et, avec l'aide des Russes de Sviatoslav, grand-prince de Kief, il attaqua la Bulgarie. Mais Sviatoslav trouva le pays conquis à son goût; il s'y installa et refusa d'en sortir (968). La mort du tsar Pierre, l'assassinat de Nicéphore (969), aggravèrent les difficultés de la situation. Quand Jean Tzimiscès monta sur le trône, l'invasion russe menaçait l'empire même; Sviatoslav passait les Balkans, saccageait Philippopoli (970), semait la panique jusque dans la capitale. Heureusement, les Russes furent battus à Arcadiopolis, l'actuel Lulé-Bourgas (970),

et l'empereur put organiser contre eux une grande expédition (971). Pendant que la flotte byzantine remontait le Danube, Tzimiscès franchissait les Balkans, prenait Preslav, assiégeait Sviatoslav dans Dorostol (Silistrie) et l'obligeait à faire sa soumission et à évacuer le pays. La Bulgarie fut annexée à l'empire, le patriarcat autonome fut supprimé; l'hellénisme victorieux reportait jusqu'au Danube les limites de la monarchie.

Pourtant, dans la Bulgarie du Pinde, autour de Prespa et d'Ochrida, l'élément national, sous la direction du comte Sischmán et de ses fils, s'obstinait dans sa résistance. A la faveur des troubles qui agitèrent les débuts du règne de Basile II, l'un des fils de Sischman, le tsar Samuel (entre 977 et 979 — 1014) reconstitua la Bulgarie. En dix années, de 977 à 986, il libéra la Bulgarie danubienne, conquit la Macédoine, la Thessalie, pénétra jusque dans le Péloponèse. Pour abattre ce formidable empire, qui allait du Danube à l'Adriatique, il fallut aux Grecs trente années de guerre (986-1018). Ce fut essentiellement l'œuvre de l'empereur Basile II, à qui sa dure énergie et ses victoires cruelles valurent le surnom terrible de *Bulgaroctone*, le tueur de Bulgares.

En 986, Basile II prenait l'offensive et pénétrait en Bulgarie ; mais il fut sévèrement battu au défilé de la Porte Trajane dans les Balkans. Dix ans passèrent avant que l'empereur pût recommencer la lutte et, pendant ces dix ans, Samuel ne cessa d'agrandir son royaume du Danube à l'Adriatique et à la mer Égée. Mais en 996, le tzar était battu sur les bords du Sperchios ; la Grèce lui échappait ; il échouait devant Thessalonique, une partie de la Bulgarie danubienne tombait entre les mains des impériaux (1000). La Bulgarie de l'ouest, pourtant, restait inexpugnable. En 1001, Basile II entreprit de la réduire. Progressivement, il en conquit les abords, Berrhoea, Servia, Vodena. Cerné dans les montagnes, Samuel se dégagea et vint saccager Andrinople (1003). Mais tenacement, l'empereur poursuivait et resserrait le blocus, prenant Skopie, conquérant la basse et la moyenne Macédoine (1007), menant la guerre avec une atroce dureté. Samuel évitait les batailles rangées ; finalement, pourtant, ses troupes furent écrasées au défilé de Cimbalongou, sur la route de Serrès à Melnik (29 juillet 1014). Le tsar ne survécut pas à cette défaite ; il mourut peu de jours après (15 septembre 1014). C'était la fin de la Bulgarie.

Sans doute, pendant quatre ans encore, les successeurs du grand tsar bulgare, tout en se disputant son trône, continuèrent la lutte. En 1018, le pays pourtant était entièrement pacifié et l'empereur, dans une tournée triomphale, s'occupa de le réorganiser. Il le fit avec une prudence habile, respectant les usages administratifs et les mœurs des vaincus, s'efforçant d'attirer à lui la grande aristocratie féodale, conservant l'ancienne organisation religieuse, qui eut à sa tête l'archevêque autocéphale (indépendant) d'Ochrida. Ainsi, après bien des années, Byzance redevenait maîtresse de toute la péninsule des Balkans et, dans le voyage qu'à travers la Grèce il fit jusqu'à Athènes, comme dans le triomphe qu'il célébra en grande pompe à Constantinople (1019), Basile II put se glorifier justement d'avoir rendu à l'empire une puissance qu'il ne connaissait plus depuis des siècles.

La reprise de l'Italie du sud et la politique byzantine en Occident. — En même temps qu'en Orient ils étendaient magnifiquement les frontières de l'empire, les princes de la maison de Macédoine reprenaient en Occident les traditions ambitieuses de la politique byzantine.

Jamais les Byzantins n'avaient renoncé aux droits de l'empire sur l'Italie; le souvenir de Rome, l'ancienne capitale du monde romain, le souvenir de Ravenne, l'ancienne capitale de l'exarchat, hantaient incessamment leurs rêves. La faiblesse des derniers empereurs carolingiens, l'anarchie de l'Italie du sud divisée entre les princes lombards et la menace croissante de l'offensive musulmane fournirent à Basile Ier l'occasion souhaitée d'intervenir dans la péninsule et de tenter de réaliser ses ambitions. L'empereur s'était donné pour tâche de restaurer dans toute la Méditerranée le prestige byzantin, de chasser les corsaires musulmans de l'Adriatique et de la mer Tyrrhénienne, de combattre les Sarrasins d'Afrique et de Sicile. Dès son avènement, il poursuivit donc en Occident une action énergique. Sans doute il ne réussit pas à reconquérir la Sicile, où Syracuse tombait en 878 aux mains des infidèles. Mais il rétablissait l'ordre dans l'Adriatique, restaurait l'alliance byzantine avec Venise, ramenait les Croates dans la vassalité grecque. Surtout il réoccupait Bari (876) et Tarente (880), reconquérait la Calabre (885), imposait le protectorat byzantin aux princes lombards. Deux thèmes nouveaux, ceux de Longobardie et de Calabre, étaient constitués

dans l'Italie méridionale : c'était une belle compensation de la Sicile perdue.

La faiblesse de Léon VI compromit un moment ces heureux résultats. Après avoir, par la prise de Taormine (902), achevé la conquête de la Sicile, les Arabes purent envahir la Calabre et s'établir jusqu'en Campanie. La victoire du Garigliano (915) assura à nouveau en Italie la suprématie byzantine et, pendant un siècle entier, malgré la persistance des invasions sarrasines, malgré la rivalité des Césars allemands, les Grecs maintinrent leur autorité dans toute la moitié méridionale de l'Italie. Là aussi le règne glorieux de Basile II consacra les efforts de la dynastie de Macédoine. La victoire de Cannes (1018), remportée par les troupes impériales sur les populations d'Apulie soulevées, rétablit le prestige byzantin de Reggio et de Bari jusqu'aux portes de l'État pontifical. Et sous l'administration impériale, habile à propager l'influence de l'hellénisme, l'Italie du sud, grâce surtout à son clergé grec et à ses couvents grecs, redevint une véritable Grande-Grèce : preuve remarquable de la puissance d'expansion, de la force d'assimilation civilisatrice qui firent au xe et au xie siècle la grandeur de l'empire byzantin.

L'entrée en scène des Césars allemands

vers le milieu du xe siècle créa pourtant quelques embarras à la politique byzantine. Quand Otton Ier descendit en Italie, quand il prit le titre impérial, l'orgueil grec supporta impatiemment ce qui lui parut une usurpation. Ce fut bien pis quand Otton étendit sa suzeraineté sur les princes lombards vassaux de Byzance, quand il envahit le territoire grec et attaqua Bari (968). Nicéphore Phocas riposta énergiquement. Mais sa mort modifia la politique byzantine : un accord intervint, que consacra le mariage d'Otton II et de Théophano (972). Pourtant l'entente dura peu : les ambitions germaniques ne pouvaient se concilier avec les revendications byzantines. Mais les empereurs allemands obtinrent de médiocres résultats. Otton II envahit la Calabre et fut battu à Stilo (987); Henri II soutint vainement la révolte apulienne et échoua dans ses attaques sur l'Italie grecque (1022). A la mort de Basile II, comme en Asie, comme en Bulgarie, Byzance était toute-puissante en Italie.

L'œuvre diplomatique : les vassaux de l'empire. — Grâce à ses grands succès militaires, l'empire grec au xe siècle s'étendait du Danube à la Syrie, et des rivages d'Italie aux plateaux d'Ar-

ménie. Mais une diplomatie habile devait porter bien au delà de ces limites la sphère d'action de la monarchie. Tout autour de l'empire se groupaient une série d'États vassaux, qui formaient en avant de la frontière comme une première ligne de défense, qui surtout propageaient magnifiquement à travers le monde l'influence politique et la civilisation de Byzance.

En Italie, Venise, toute grecque par son origine et par ses mœurs, était le plus fidèle et le plus docile des vassaux de l'empire. Aussi les empereurs lui avaient confié le soin de faire la police de l'Adriatique et, dès la fin du xe siècle (992), ils lui avaient concédé ces larges privilèges commerciaux qui préparaient sa future grandeur. Dans l'Italie du sud, les républiques de Naples, de Gaëte, d'Amalfi surtout gravitaient dans l'orbite de Byzance ; enfin les princes lombards de Salerne, de Capoue, de Bénévent, quoique d'une fidélité plus incertaine, acceptaient en général le protectorat grec. — Dans le nord-ouest de la péninsule des Balkans et sur tout le rivage de l'Adriatique, les États slaves, Croatie, Serbie, ramenés par Basile Ier au christianisme et sous l'autorité de Byzance, étaient pour l'empire des alliés utiles, en particulier contre les Bulgares. — En Orient, sur le

littoral de la mer Noire, Cherson, plus vassale que sujette, était un poste d'observation précieux, un instrument d'action politique et économique en face des peuples barbares, Khazars, Petchenègues, Russes, qui habitaient la région des steppes voisines. — Au Caucase, les princes d'Alanie, d'Abasgie, d'Albanie s'enorgueillissaient de porter les titres et de recevoir les subsides de Byzance. Les états d'Arménie enfin, arrachés au xe siècle à l'influence arabe, fournissaient par milliers à l'empire des soldats et des généraux. Et le roi pagratide d'Arménie, comme les princes du Vaspourakan, du Taron, d'Ibérie, étaient les clients et les serviteurs fidèles de la monarchie, en attendant le jour où successivement leurs domaines seraient annexés par Basile II.

L'œuvre religieuse : la conversion de la Russie. — Mais au delà de ces régions placées sous le protectorat grec, l'action civilisatrice de Byzance s'étendait plus loin encore : comme toujours, les missionnaires secondaient l'œuvre des diplomates. La conversion des Russes au christianisme en offre une preuve éclatante.

Depuis le milieu du ixe siècle, Byzance était en relations avec la Russie. A plusieurs re-

prises, depuis l'agression de 860, les aventuriers de Kief avaient menacé Constantinople de leurs attaques (907 et 941) ; par ailleurs les empereurs recrutaient volontiers des soldats parmi ces hardis guerriers, et les marchands russes fréquentaient le marché byzantin. La visite de la tsarine Olga à Byzance (957) et sa conversion au christianisme rendirent plus étroites encore ces relations. Mais c'est surtout à la fin du xe siècle la conversion de Vladimir, grand-prince de Kief, qui fut l'événement décisif. En 988, pour abattre les révoltes féodales, Basile II avait obtenu du prince de Kief un corps de 6,000 mercenaires ; en échange, Vladimir demanda la main d'une princesse byzantine, et pour forcer la volonté hésitante de la cour impériale, il s'empara de Cherson. Basile II céda aux exigences du roi barbare, mais le persuada d'accepter le baptême. Vladimir le reçut à Cherson (989), puis l'imposa à Kief à son peuple. Et la Russie désormais chrétienne se modela sur la civilisation byzantine ; elle emprunta à Byzance, avec l'orthodoxie, son art, sa littérature, ses mœurs. Après Vladimir, son fils Jaroslav (1015-1054) continua et acheva l'œuvre, et il fit de Kief, sa capitale, la rivale de Constantinople et une des plus belles villes de l'Orient. Vladimir avait été

Le prophète Isaïe entre la Nuit et l'Aurore. Miniature du Psautier de la Bibl. Nationale. xe siècle. (D'après Omont, *Fac-similés des miniatures.*)
(*Manuel d'Art Byzantin.*)

le Clovis de la Russie; Jaroslav en fut le Charlemagne. Mais l'un et l'autre durent à Byzance tous les éléments de leur grandeur.

III

LE GOUVERNEMENT INTÉRIEUR DE L'EMPIRE ET LA CIVILISATION BYZANTINE AU Xe SIÈCLE. — Ainsi, dans le monde du xe siècle, l'empire byzantin était vraiment l'empire universel, dont l'influence et les ambitions s'étendaient sur la presque totalité du monde civilisé. Son organisation intérieure, telle qu'elle apparaît à cette date, n'assurait pas moins solidement sa puissance et son prestige.

Le gouvernement de l'empire. — L'empereur grec — le *basileus*, comme on l'appelait officiellement — était en effet un très grand personnage. Héritier des Césars romains, il était, comme eux, tout ensemble le chef suprême des armées et l'expression vivante de la loi. Au contact des monarchies orientales, il était devenu le maître tout-puissant *(despotès, autocrator)*, l'empereur par excellence, émule et successeur du Grand Roi *(basileus)*. Le christianisme lui avait donné une consécration et un prestige de plus. Élu de Dieu,

marqué par le sacre d'une investiture divine, vicaire et représentant de Dieu sur la terre, il participait en quelque manière à la divinité. Dans les pompes de la cour, dans les complications de cette étiquette, fastueuse à la fois et un peu puérile, dont Constantin Porphyrogénète, dans le *Livre des Cérémonies*, s'est complu à codifier les rites, dans toutes les manifestations de cette politique d'ostentation et de magnificence, par laquelle Byzance s'est toujours flattée d'étonner et d'éblouir les barbares, l'empereur apparaissait comme un être plus qu'humain. Et aussi bien tout ce qui touchait sa personne était tenu pour « sacré », et l'art ceignait sa tête du nimbe, comme il faisait pour les personnes divines et les saints.

Souverain de droit divin, absolu et despotique, l'empereur concentrait en sa main toute l'autorité; et on voit aisément tout ce que gagnait l'empire à cette unité de direction, lorsque la main qui tenait les rênes était ferme; et elle le fut souvent. Rien dans la constitution byzantine ne faisait équilibre à cette puissance suprême. Le Sénat n'était plus qu'un conseil d'État, composé de hauts fonctionnaires dociles; le peuple n'était qu'une plèbe, turbulente souvent et factieuse, qu'il fallait nourrir et amuser. L'Église, malgré

la place qu'elle tenait dans la société byzantine, malgré le danger qui naissait de sa richesse et de son ambition, était, depuis la fin de la querelle des images, plus soumise que jamais à l'État. Seule l'armée était une force, qui souvent s'était manifestée par des soulèvements militaires et des révolutions. Sans écarter pleinement ce péril, le progrès des idées de légitimité l'avait rendu pourtant moins fréquent et moins redoutable pour la dynastie.

L'administration byzantine et son œuvre. — Ce gouvernement despotique, aussi absolu, aussi infaillible dans le domaine spirituel que dans le domaine temporel, était servi par une administration savante, fortement centralisée et admirablement disciplinée. Dans la capitale, autour du prince, les ministres, chefs des grands services, dirigeaient de haut l'État, transmettaient à travers la monarchie la volonté du maître. Sous leurs ordres travaillaient des bureaux innombrables, où s'étudiait le détail des affaires, où se préparaient les décisions. De même que Rome autrefois, Byzance a gouverné le monde par la forte organisation de sa bureaucratie. Dans les provinces, où le régime des *thèmes* était devenu la base unique de l'organisation admi-

nistrative (on comptait 30 *thèmes* vers le milieu du xe siècle, 18 en Asie et 12 en Europe), tous les pouvoirs étaient concentrés entre les mains d'un personnage tout-puissant, le *stratège*, nommé directement par l'empereur et dépendant directement de lui. Ainsi, du haut en bas de l'échelle administrative, tout le personnel des fonctionnaires dépendait étroitement du souverain, et ce personnel, bien recruté, bien préparé, et tout dévoué à sa tâche, encouragé à bien servir par l'avancement que lui accordait le prince dans la hiérarchie savante des fonctions et des dignités, s'acquittait avec un zèle attentif du double rôle que lui assignait la volonté de l'empereur.

La tâche de l'administration était d'abord de fournir de l'argent au gouvernement : tâche lourde, car sans cesse il y eut à Byzance manque d'équilibre entre les recettes du trésor et les dépenses innombrables de la politique et du luxe impérial, disproportion entre les projets grandioses et l'insuffisance des ressources. L'autre tâche de l'administration impériale était encore plus difficile peut-être. La monarchie byzantine n'avait ni unité de race ni unité de langue : c'était, comme on l'a dit, « une création artificielle, gouvernant vingt nationalités différentes, et les réunissant dans cette formule : un seul

maître, une seule foi. » Ce fut l'œuvre admirable de l'administration de donner à cet État sans nationalité la cohésion et l'unité nécessaires par l'empreinte commune de l'hellénisme, par la profession commune de l'orthodoxie. Le grec fut la langue de l'administration, de l'Église, de la civilisation; il prit dans l'empire cosmopolite comme un faux air de langue nationale. Par son habileté à propager la culture hellénique, par l'art ingénieux qu'elle apporta à ménager et à assimiler les peuples vaincus, l'administration impériale marqua d'une empreinte commune les éléments discordants dont se composait la monarchie; et rien n'atteste mieux la vitalité et la puissance d'expansion de l'empire. Par la propagation de la foi orthodoxe, par l'ingénieuse façon dont elle employa l'Église à faire la conquête morale des pays soumis par les armes, l'administration acheva de rapprocher et de fondre les races diverses que gouvernait le basileus. Elle fut vraiment la robuste armature qui soutint la monarchie et en fit un corps homogène et fort.

L'œuvre législative. — Les empereurs de la maison de Macédoine s'efforcèrent de fortifier encore cette cohésion par une grande œuvre législative : ils restaurèrent, en l'adaptant aux

conditions nouvelles de la vie sociale, l'antique droit créé par Justinien. Basile Ier prit l'initiative de cette grande entreprise en faisant réunir dans le *Prochiros Nomos* (879) les principaux extraits du *Corpus juris civilis* et en faisant préparer, sous le nom d'*Épanagogè* (886), un manuel du droit usuel. Son fils Léon VI acheva l'œuvre en faisant rédiger, sous le titre de *Basiliques*, un code complet en soixante livres (887-893), compilation et résumé des travaux juridiques publiés sous le règne de Justinien. Les successeurs des deux premiers empereurs macédoniens ne montrèrent pas une moindre activité législative, que couronna, en 1045, sous Constantin Monomaque, la fondation de l'école de droit de Constantinople, destinée à être tout ensemble une pépinière de juristes et de fonctionnaires. Ainsi achevait d'être consolidée l'unité de la monarchie.

L'organisation militaire. — Une armée excellente, admirablement entraînée par une tactique savante, et qui trouvait dans l'élan religieux et le sentiment patriotique des motifs puissants de vaillance et d'enthousiasme, une belle flotte, dont les victoires avaient rendu à Byzance la domination des mers, et qui était, comme le

disait un écrivain du XIe siècle, « la gloire des Romains », augmentaient encore la force et le prestige de l'empire. Pour ces soldats, en qui ils voyaient les meilleurs serviteurs de la monarchie, les grands empereurs militaires de la dynastie macédonienne ont eu une attentive et constante sollicitude : ils ont voulu leur assurer tous les privilèges, tous les égards, les terres distribuées à titre héréditaire, aussi bien que la considération due aux défenseurs de l'empire et de la chrétienté. Et l'admirable épopée des guerres d'Asie, l'âpreté infatigable de la lutte contre les Bulgares ont montré en effet tout ce qu'on pouvait attendre de ces troupes incomparables, rompues au métier des armes, capables de supporter toutes les épreuves, toutes les fatigues, toutes les privations. Assurément ces troupes étaient en grande partie formées de mercenaires et elles avaient tous les défauts des armées de mercenaires : elles n'en ont pas moins, sous les chefs illustres qui alors les commandèrent, rendu à la monarchie d'éclatants services et paré ses drapeaux d'une auréole de gloire.

La prospérité économique. — Une bonne administration financière, un admirable développement de l'industrie et du commerce don-

naient à l'empire, avec la puissance, la richesse. On a pu calculer qu'au xie siècle les revenus de la monarchie s'élevaient à 650 millions, qui équivaudraient à plus de trois milliards d'aujourd'hui ; et, à la mort de Basile II, il y avait en caisse une réserve de 220 millions, plus d'un milliard de notre monnaie. Malgré la réglementation minutieuse et tatillonne que l'État imposait à l'industrie — Constantinople fut, on l'a dit, le paradis du monopole et du protectionnisme — les chefs-d'œuvre qui sortaient des mains des artisans byzantins, étoffes de soie aux couleurs éclatantes et tout historiées de broderies, orfèvreries splendides rehaussées d'émaux étincelants, bijoux éblouissants de pierreries et de perles. ouvrages d'ivoire finement sculptés, bronzes niellés d'argent, verreries relevées d'or, toutes ces merveilles d'une industrie de luxe valaient aux ateliers grecs un prestige extraordinaire dans le monde entier. Malgré les erreurs de la politique économique de l'empire et le système assez vexatoire qu'il imposait aux transactions, le développement du commerce n'était pas moins admirable. Par l'activité de ses négociants, par la puissance de sa marine, par les centres d'échanges qu'offraient ses ports et ses grands marchés, Byzance accaparait les

PLAN DE CONSTANTINOPLE

AU MOYEN-AGE

richesses du monde entier. Par sa position entre l'Orient et l'Occident, au débouché de toutes les routes du commerce mondial, Constantinople était le grand entrepôt où affluaient tous les peuples, où s'échangeaient tous les produits de l'univers. On a calculé que, dans la seule capitale, les droits de marché et de douanes rapportaient annuellement au trésor 7,300.000 sous d'or, plus de 500 millions d'aujourd'hui.

L'éclat des lettres et des arts. — A ce développement de la vie industrielle et commerciale correspondait un semblable épanouissement de la vie intellectuelle. Dans l'Université de Constantinople reconstituée, des maîtres éminents, sous la protection attentive des souverains, enseignaient la philosophie, la rhétorique, les sciences ; et autour de leurs chaires les élèves se pressaient, venus de tous les points de l'Orient byzantin ou arabe. Au contact de l'antiquité retrouvée, au sortir de la crise iconoclaste, une renaissance se produisait dans tous les domaines de la pensée, et les empereurs eux-mêmes ne dédaignaient pas de faire œuvre de lettrés. Sur l'initiative de Constantin VII Porphyrogénète, le xe siècle dresse l'inventaire des richesses que lui a léguées le passé ; c'est le siècle des encyclopédies historiques, ju-

ridiques, administratives, grammaticales, scientifiques, hagiographiques. Sur ces bases, la pensée originale s'appuie pour aller plus avant. L'époque des empereurs macédoniens a vu successivement fleurir, au IXe siècle, un Photius, savant prodigieux, esprit hardi et puissant, au XIe siècle, un Psellos, génie universel, l'esprit le plus curieux, le plus brillant, le plus novateur de son temps, qui a remis en honneur la philosophie platonicienne et, par son talent d'écrivain, mérité d'être égalé aux plus grands. Autour d'eux, c'est une pléiade d'hommes de valeur, historiens comme Constantin Porphyrogénète, Léon Diacre ou Michel Attaliate, chroniqueurs comme Syméon Magistros ou Skylitzés, philosophes, théologiens et poètes. A côté de la littérature savante et mondaine, la poésie populaire fait bonne figure, et l'épopée de Digénis Akritas, comparable à la chanson de Roland ou au romancero du Cid, fait passer dans la littérature byzantine un souffle nouveau et inconnu.

Pour l'art aussi l'époque des empereurs macédoniens marque un nouvel âge d'or. Basile Ier et ses successeurs ont été, comme Justinien, de grands bâtisseurs, et les architectes qu'ils ont employés ont su, avec une fantaisie ingénieuse et créatrice, renouveler en une série d'églises

charmantes le type créé à Sainte-Sophie. De même que la littérature, l'art de ce temps est tout dominé par les influences de la tradition antique et profane retrouvée. Byzance revient aux conceptions hellénistiques, aux ordonnances simplifiées, aux attitudes sculpturales, auxquelles la connaissance plus intime de l'Orient musulman mêle le goût de l'ornementation somptueuse et délicate et la recherche des couleurs éclatantes. A côté de l'art religieux, un art profane, travaillant pour les empereurs et pour les grands, apparaît, tout inspiré de l'histoire et de la mythologie classiques, et qui se complait aux sujets de genre, à la peinture d'histoire ou de portraits. Dans la décoration des églises comme dans celle des palais, se manifeste un goût de luxe éclatant et de prodigieuse splendeur. Des mosaïques comme celles du couvent de Saint-Luc, comme celles surtout de Daphni, chef-d'œuvre de l'art byzantin, ou celles encore de Sainte-Sophie de Kief, où s'atteste l'influence prodigieuse que cet art exerçait par tout l'Orient; des manuscrits admirables, enluminés pour les empereurs, tels que le Grégoire de Nazianze ou le Psautier de la Bibliothèque nationale de Paris, tels que le Ménologe basilien du Vatican ou le Psautier de la Marcienne à Venise; les émaux éblouissants, comme le reli-

quaire de Limbourg ou les icônes représentant saint Michel que conserve le trésor de Saint-Marc; et encore les ivoires, les étoffes, suffisent à montrer quels chefs-d'œuvre l'art byzantin était alors capable de créer. Il créait quelque chose de plus remarquable encore, cette ordonnance savante de la décoration, qui fait des peintures un instrument d'édification au service de l'Église, et cette iconographie nouvelle, si variée et si riche, qui correspond à la renaissance du IXe siècle. Et par tout cela, l'art byzantin exerçait puissamment son influence dans le monde entier, en Bulgarie comme en Russie, dans l'Arménie comme dans l'Italie du sud.

Constantinople était le foyer éblouissant de cette floraison admirable, la reine des élégances, la capitale du monde civilisé. Derrière les murailles puissantes qui la défendaient, la ville « gardée de Dieu » abritait d'incomparables splendeurs. Sainte-Sophie, dont la beauté harmonieuse et les cérémonies pompeuses frappaient d'étonnement tous ceux qui la visitaient; le Palais-Sacré, dont dix générations d'empereurs avaient mis leur orgueil à accroître la magnificence inouïe; l'Hippodrome, où le gouvernement accumulait tous les spectacles qui pouvaient amuser le peuple, étaient les trois pôles autour desquels gravitaient

toute la vie byzantine. Auprès d'eux, c'était la multitude des églises et des monastères, le faste des palais, la richesse des bazars, les chefs-d'œuvre de l'art antique remplissant les places et les rues et faisant de la ville le plus admirable des musées. A elle seule, Constantinople au xe siècle se vantait d'offrir sept merveilles — autant que le monde antique tout entier en avait autrefois connues — « dont elle se parait, selon le mot d'un écrivain, comme d'autant d'étoiles ». Les étrangers, en Orient comme en Occident, rêvaient de Byzance comme d'une ville unique au monde, toute rayonnante dans un miroitement d'or. Chez les Slaves comme chez les Arabes, en Italie comme dans la France lointaine, la hantise de Byzance et l'influence que sa civilisation exerçait étaient profondes; la monarchie grecque, sous les empereurs macédoniens, était un des plus puissants États qui existât; et en même temps que l'admiration, déjà elle excitait — danger grave pour l'avenir — la convoitise universelle.

IV

LES CAUSES DE FAIBLESSE DE L'EMPIRE. — D'autres dangers, plus immédiats, menaçaient cette prospérité.

La question sociale et les soulèvements féodaux. — A la fin du IXe siècle et durant tout le cours du Xe, une question sociale redoutable troubla l'empire byzantin. Deux classes étaient en présence, les pauvres (πένητες) et les puissants (δυνατοί); et par les usurpations incessantes des seconds sur la propriété et la liberté des premiers, peu à peu s'était constituée dans l'empire, surtout dans les provinces asiatiques, une grande aristocratie féodale, possédant des domaines immenses, des clients, des vassaux, et dont l'influence s'accroissait encore des hautes fonctions administratives qu'elle remplissait, des commandements qui plaçaient l'armée entre ses mains. Riche, puissante, populaire, cette noblesse était un danger politique autant que social pour le gouvernement. Les empereurs le comprirent et, de toute leur énergie, ils luttèrent contre ces barons indisciplinés, qui se flattaient d'en imposer au basileus, qui en tout cas, par les immunités qu'ils réclamaient, diminuaient les ressources du fisc et, par leur usurpation des fiefs militaires attribués aux soldats, tarissaient l'une des meilleures sources du recrutement de l'armée.

Basile Ier, ici comme en toutes choses, inaugura la politique de la dynastie et s'appliqua à limiter les empiètements des grands. Ses suc-

cesseurs poursuivirent son œuvre. Une série d'ordonnances, promulguées par Romain Ier Lécapène (922 et 934), par Constantin VII (947), par Romain II, par Nicéphore Phocas, eurent pour but d'assurer la protection de la petite propriété et d'empêcher les féodaux « d'engloutir les biens des pauvres ». Le constant renouvellement de ces mesures même prouve que le danger allait toujours croissant. Les événements de la seconde moitié du xe siècle devaient le montrer de façon éclatante.

Au lendemain de l'assassinat de Nicéphore Phocas, un premier soulèvement féodal éclata en Asie Mineure (971), sous la direction de Bardas Phocas, un neveu du défunt empereur. L'insurrection ne fut pas domptée sans peine. Elle allait recommencer, plus redoutable, pendant les premières années du règne de Basile II. En 976, une véritable Fronde asiatique se produisait. Bardas Skléros, un grand seigneur féodal, en prenait la tête et, groupant autour de lui tous les mécontents, tous les aventuriers, tous ceux qui espéraient gagner quelque chose dans une révolution, il se rendait en quelques semaines maître de l'Asie et menaçait Constantinople (978). Contre le prétendant féodal le gouvernement fit appel à une autre féodal. Bardas Phocas battit

Skléros à la journée de Pankalia (979) et écrasa l'insurrection. Mais quand le pouvoir affermi de Basile II sembla menacer l'aristocratie, un nouveau soulèvement éclata. Phocas et Skléros, les adversaires de la veille, se réconcilièrent pour s'insurger contre l'empereur (987). L'admirable énergie de Basile II triompha de tout. Phocas battu à Chrysopolis, en face de Constantinople qu'il bloquait déjà (988), trouva la mort à la journée d'Abydos (989); Skléros dut faire sa soumission. Mais l'empereur n'oublia jamais ces insurrections féodales, et dans l'ordonnance de 996 il frappa avec une dureté farouche les grands barons usurpateurs. Il semblait que la couronne eut pris une revanche décisive sur les révoltés féodaux d'Anatolie.

En fait toutes ces mesures furent impuissantes. Le gouvernement eut beau restreindre le développement de la grande propriété, écraser d'impôts les barons, chercher à diminuer leur influence sur l'armée : rien n'y fit. L'aristocratie féodale devait triompher du pouvoir impérial, et dans la faiblesse et l'anarchie qui marquent la seconde moitié du XIe siècle, c'est une famille féodale, celle des Comnènes, qui assurera le salut de la monarchie.

Triptyque Harbaville (Musée du Louvre). XIe siècle. (*Manuel d'Art Byzantin*.)

L'aristocratie religieuse. — A côté de la féodalité laïque, la féodalité religieuse n'était ni moins puissante, ni moins dangereuse.

Au xe siècle, comme au viiie, une partie importante de la propriété foncière s'immobilisait entre les mains des moines, au grand détriment du fisc et de l'armée. Les empereurs du xe siècle s'efforcèrent de restreindre le développement des biens monastiques; Nicéphore Phocas en vint même (964) à interdire toute fondation de couvent nouveau, toute donation aux monastères existants. Mais, dans l'empire byzantin, l'Église était trop puissante pour que de telles mesures pussent être longtemps maintenues, et l'empire avait trop souvent besoin d'elle pour ne point la ménager. En 988, Basile II abrogeait l'ordonnance de Phocas. Le parti monastique avait vaincu.

En face du clergé séculier, l'empereur n'eut pas non plus toujours le dernier mot. Par l'étendue de son ressort, par le rôle qu'il jouait dans l'Église, par l'armée de moines qui lui obéissait, par l'influence politique qu'il exerçait, par les vastes ambitions que lui inspirait cette puissance, le patriarche de Constantinople était un personnage redoutable Si un patriarche dévoué au gouvernement pouvait rendre de grands services, un patriarche hostile était étrangement dange-

reux, et son opposition pouvait tenir en échec l'empereur lui-même. Léon VI en fit l'expérience en face du patriarche Nicolas; et si finalement il contraignit le prélat à abdiquer (907), celui-ci n'en remonta pas moins, après la mort du prince, sur son siège (912); il fut, durant la minorité de Constantin VII, le ministre dirigeant, il joua dans les révolutions intérieures de l'empire, comme dans la direction de sa politique extérieure, un rôle décisif; et le *tomus unionis* (920) où fut réglée cette question des quatrièmes noces, qui jadis avait mis le patriarche aux prises avec l'empereur, fut pour lui une revanche éclatante sur l'autorité impériale. Pareillement le patriarche Polyeucte brava Nicéphore Phocas; et s'il dut finalement céder, il n'en arracha pas moins ensuite à Tzimiscès (970) la révocation de toutes les mesures défavorables à l'Église. Mais l'ambition des patriarches de Constantinople devait avoir de plus graves conséquences encore : elle allait amener la rupture avec Rome et le schisme des deux Églises.

Une première fois déjà, on le sait, l'ambition de Photius avait provoqué cette rupture. L'avènement de Basile Ier inaugura une autre politique religieuse; le patriarche fut disgracié et le concile œcuménique, tenu à Constantinople en 869,

rétablit l'union avec Rome. Photius cependant remonta sur son siège en 877 ; de nouveau, au concile de 879, il rompit avec la papauté ; et si finalement il tomba en 886, si l'union fut en 893 solennellement restaurée, le conflit latent n'en subsista pas moins entre les deux Églises, moins assurément pour les questions secondaires de dogme et de discipline qui les séparaient que par le refus obstiné des Grecs d'accepter la primauté romaine et par l'ambition qu'avaient les patriarches de Constantinople d'être les papes de l'Orient. Dès la fin du xe siècle l'hostilité était extrême : il allait suffire, au milieu du XIe siècle, de l'ambition de Michel Céroularios pour consommer la rupture définitive.

V

LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE AU XIe SIÈCLE (1025-1081). — Malgré les réels périls qui menaçaient l'empire, pourtant, pour maintenir le prestige et la puissance de la monarchie, il eût suffi de princes énergiques, continuant les traditions d'une politique habile et forte. Malheureusement on eut des gouvernements de femmes ou de souverains médiocres et négligents, et ce fut le point de départ d'une nouvelle crise.

Dès la mort de Basile II, la décadence commença, sous son frère Constantin VIII (1025-1028) et sous les filles de celui-ci, Zoé d'abord et les trois maris successifs, Romain III (1028-1034), Michel IV (1034-1041), Constantin Monomaque (1042-1054), avec qui elle partagea le trône (elle mourut en 1050), et ensuite Théodora (1054-1056). Elle se manifesta plus brutalement encore après la fin de la dynastie de Macédoine. Un coup d'État militaire mit Isaac Comnène sur le trône (1057-1059); son abdication appela au pouvoir Constantin X Doucas (1059-1067). Puis ce fut Romain IV Diogène (1067-1071), que Michel VII Doucas renversa (1071-1078); une nouvelle révolution donna la couronne à Nicéphore Botaniate (1078-1081). Et durant ces courts règnes l'anarchie ne fit que s'accroître et la crise redoutable, extérieure et intérieure, dont souffrait l'empire, ne fit que s'aggraver.

Normands et Turcs. — Sur toutes les frontières, maintenant Byzance reculait. Sur le Danube, les Petchenègues, des nomades de race turque, passaient le fleuve, occupaient le pays jusqu'aux Balkans. La Bulgarie de l'Ouest se soulevait (1040), sous la conduite de Pierre Deljan, un descendant du tsar Samuel; Thessalonique était me-

nacée par les révoltés et, malgré l'échec final du mouvement, le pays frémissant sous la tyrannie byzantine demeurait tout prêt à se détacher. La Serbie de même s'insurgeait et revendiquait son indépendance. Dans l'Adriatique, Venise recueillait l'héritage de l'empire. Mais deux adversaires surtout apparaissaient redoutables, les Normands en Europe, les Turcs Seldjoucides en Asie.

Établis vers le milieu du XIe siècle dans l'Italie méridionale et soutenus par la papauté, les Normands, sous la conduite de Robert Guiscard, enlevaient successivement à l'empire grec tout ce qu'il possédait encore dans la péninsule. Vainement Georges Maniakès, le gouverneur byzantin d'Italie, après de glorieux succès sur les Arabes de Sicile (1038-1040), avait un moment arrêté les progrès des Normands (1042). Lui parti, tout s'effondra. Troja tombait en 1060, Otrante en 1068, Bari, la dernière place byzantine, succombait en 1071. Bientôt les ambitions du duc de Pouille s'étendirent à l'autre rivage de l'Adriatique ; il créait une marine, s'apprêtait à intervenir en Illyrie. En 1081, son fils Bohémond débarquait sur la côte d'Épire et Guiscard, avec 30,000 hommes, se préparait à le suivre.

En Asie la situation était semblable. Conduits

par trois hommes remarquables Togrul beg, Alp-Arslan (1065-1072), Malek-Shah (1072-1092), les Turcs Seldjoucides donnaient l'assaut à l'empire. Ils se brisèrent d'abord à la solide ligne de forteresses créée par Basile II; mais l'Arménie, mal rattachée à Byzance, mécontente des persécutions religieuses qu'on lui infligeait, était de fidélité incertaine. En 1064 les Turcs prenaient Ani, bientôt Césarée et Chones. Vainement l'énergique Romain Diogène tenta d'arrêter leurs progrès. Il fut défait à Mantzikiert (1071), au nord du lac de Van, et tomba aux mains des infidèles. Jamais Byzance ne devait se relever complètement de ce grand désastre. Désormais tout l'est de l'Asie Mineure, l'Arménie, le Cappadoce, toutes ces régions d'où l'empire tirait ses meilleurs soldats, ses généraux les plus illustres, étaient perdues sans retour. Désormais aussi, dans l'anarchie croissante de l'empire, les Turcs eurent beau jeu : Iconium tombait entre leurs mains, puis Nicée, où les Byzantins eux-mêmes les appelèrent; et en 1079 ils s'emparaient de Chrysopolis, en face même de Constantinople.

Est-ce à dire que les Normands et les Turcs fussent des adversaires plus redoutables que tant d'autres que Byzance avait vaincus autrefois? Non, mais l'empire était plus faible. Tous les

dangers qui s'annonçaient au xe siècle avaient réalisé leurs menaces.

Le schisme et l'anarchie intérieure. — En 1054, l'ambition du patriarche Michel Ceroularios avait déchaîné un grave conflit. Il s'était attaqué à Rome, lorsque celle-ci prétendit rétablir son autorité sur les Églises de l'Italie du sud. Le pape Léon IX avait riposté avec une égale vigueur et les légats pontificaux venus à Constantinople avaient par leur attitude arrogante choqué violemment l'orgueil byzantin. On en vint donc vite à la rupture. Les légats excommunièrent solennellement le patriarche. Ceroularios imposa par l'émeute à l'empereur Constantin IX Monomaque le schisme qu'il désirait. La séparation des deux Églises était accomplie. Cette rupture avec la papauté devait avoir pour l'empire de très graves conséquences. Non seulement elle précipita la chute de la domination grecque en Italie; elle creusa surtout entre Byzance et l'Occident un abîme que rien ne put combler. Aux yeux des Latins, les Grecs ne furent plus désormais que des schismatiques, auxquels on ne devait ni égards ni tolérance, et dont on avait les plus justes raison de se défier. Les Byzantins d'autre part s'entêtèrent dans leurs rancunes et leur haine contre

Rome. La question des rapports entre la papauté et l'Église orthodoxe pèsera lourdement désormais sur les destinées de la monarchie. Enfin, à l'intérieur, les circonstances où s'était produit le schisme avaient montré de façon éclatante, en face du patriarche tout-puissant, la faiblesse du pouvoir impérial : Michel Cerularios ne devait point l'oublier.

Mais surtout le péril féodal devenait chaque jour plus menaçant. Pour abattre l'aristocratie trop puissante, la politique impériale crut habile de combattre l'armée sur qui s'appuyaient les féodaux et dont la force se manifestait dangereusement, à ce moment même, par des soulèvements comme celui de Georges Maniakès, le héros des guerres de Sicile et d'Italie (1043), ou celui de Léon Tornikios (1047). Un parti civil se forma, qui prit à tâche de témoigner sa défiance aux soldats. Le règne de Constantin Monomaque en marqua le premier triomphe. Sous cet empereur jouisseur et peu guerrier, l'armée fut notablement diminuée; les troupes nationales furent plus que jamais remplacées par des mercenaires, Normands, Scandinaves, Russes, Anglo-Saxons, en qui on croyait pouvoir mettre plus de confiance. On rogna sur le budget militaire, on négligea les forteresses, on tint à

l'écart ou disgracia les généraux. Le gouvernement fut aux mains de gens de lettrés, Psellos, Xiphilin, Jean Mauropous, etc. La fondation de l'école de droit eut pour objet principal de fournir des fonctionnaires civils à ce gouvernement. Entre la bureaucratie toute-puissante, appuyée sur le Sénat, et l'armée le conflit fut bientôt inévitable. Il fut violent. En 1057 un pronunciamiento, qu'appuya le patriarche Cerolarios, mit sur le trône un général illustre, Isaac Comnène. Mais quand Isaac découragé abdiqua (1059,) l'avènement des Doucas marqua une réaction contre le parti militaire et assura de nouveau, et plus que jamais, le triomphe de la bureaucratie. Un moment, Romain Diogène rendit le pouvoir à l'armée. Il succomba sous l'attaque forcenée de ses adversaires coalisés; et le règne de Michel VII, dont Psellos fut le premier ministre, sembla le triomphe définitif du parti civil.

Tout cela avait de graves conséquences. A l'extérieur, l'empire partout reculait; les populations, mal défendues par un gouvernement trop faible, et d'ailleurs écrasées d'impôts, se détachaient de Byzance et, comme dans l'empire romain finissant, elles appelaient les barbares. A l'intérieur, dans l'anarchie universelle, l'aristocratie féodale relevait la tête; l'armée, mécontente de l'hosti-

lité qu'on lui marquait, était prête à toutes les insurrections. Les mercenaires eux-mêmes se soulevaient, et les condottieri normands au service de l'empire, les Hervé, les Robert Crépin, les Roussel de Bailleul, ne travaillaient que pour leur intérêt propre. Les révolutions succédaient aux révolutions. Nicéphore Botaniate se soulevait en Asie contre Michel VII, en même temps que Nicéphore Bryenne s'insurgeait en Europe (1078). Puis contre Nicéphore Botaniate devenu empereur (1078-1081), d'autres prétendants, Basilacès, Mélissène, s'insurgeaient. Et l'empire envahi, épuisé, mécontent, réclamait à grands cris un sauveur. Ce fut Alexis Comnène, le meilleur des généraux de l'empire. Le coup d'État qui le plaça sur le trône (1er avril 1081), en mettant fin à trente ans d'anarchie, marqua le triomphe de l'aristocratie féodale et de l'armée sur le parti civil, la victoire aussi de la province sur la capitale. Mais il allait donner à l'empire un nouveau siècle de grandeur.

CHAPITRE VI

Le siècle des Comnènes (1081-1204)

I. Les souverains de la dynastie des Comnènes. — II. La politique extérieure des Comnènes (1081-1180). — III. Le gouvernement des Comnènes et la civilisation byzantine au XIIe siècle. — IV. L'empire byzantin à la fin du XIIe siècle (1180-1204).

I

Les souverains de la dynastie des Comnènes. — Comme les Capétiens en France, les Comnènes étaient une grande famille féodale et leur avènement semblait marquer le triomphe de la grande aristocratie militaire. Comme les Capétiens, les Comnènes surent reconstituer l'autorité monarchique ébranlée, restaurer l'empire épuisé par trente années d'anarchie et, malgré des difficultés écrasantes, lui donner un siècle encore de splendeur et de gloire. Assurément, les temps étaient trop graves, la situation trop critique, pour que les Comnènes pussent rendre à Byzance tout son éclat et sa prospérité d'autre-

fois. Les Turcs étaient à Iconium et ils y restèrent; dans les Balkans, avec l'appui de la Hongrie grandissante, les peuples slaves se constituaient en États presque indépendants; de l'Occident enfin montaient des périls inquiétants, résultat des visées grandioses et inopportunes de l'impérialisme byzantin, des ambitions politiques nées de la croisade, des âpres convoises économiques de Venise. Malgré cela les Comnènes ont donné à l'empire un dernier rayon de splendeur et, dans la détresse des siècles suivants, les peuples bien souvent se sont souvenus du siècle des Comnènes comme d'une époque brillante et heureuse entre toutes.

Issus d'une grande famille aristocratique et militaire, les empereurs de la maison des Comnènes ont été avant tout des soldats. Mais ils furent encore quelque chose de plus. Alexis, le fondateur de la dynastie (1081-1118), était un homme intelligent, plein de finesse et de fermeté tout ensemble; grand général, diplomate habile, excellent administrateur, il apparaissait, dans la crise de la monarchie, comme l'homme nécessaire. Et il sut, en effet, aussi bien contenir au dehors les ennemis de l'empire que rétablir à l'intérieur l'ordre et la force. Jean, son fils et son successeur (1118-1142), n'était pas un prince

moins éminent. Sévèrement élevé, de mœurs rigides, ennemi du luxe et du plaisir, d'humeur douce et généreuse, d'intelligence avisée, il a mérité par sa haute personnalité morale le surnom de Kalojean (Jean l'excellent). Très brave, avide de gloire militaire, il a eu la pleine conscience de son métier de roi, et il a mis très haut son idéal politique. Son père avait défendu les frontières; il a rêvé de les étendre, de reconquérir les provinces perdues de la monarchie, de lui rendre son ancienne splendeur. Manuel (1143-1180), le fils de Jean, a été le plus séduisant des Comnènes. Intelligent, aimable, généreux, il a été tout ensemble un basileus byzantin, instruit, cultivé, théologien même, et un chevalier d'Occident. Admirablement brave, il a, plus que tout autre souverain grec, eu le goût des mœurs occidentales, et les Latins, à qui il ressemblait par tant de côtés, l'ont admiré plus qu'ils n'ont fait aucun autre empereur. Fort épris de luxe et de plaisir, il a rempli le XIIe siècle de l'éclat de ses aventures. Grand politique aussi et fort ambitieux, il a étendu à toute l'Europe de son temps les visées souvent excessives et utopiques de son impérialisme. Mais si, par l'effort démesuré qu'il demanda à la monarchie, il l'a épuisée et rapprochée de la ruine, il

n'en demeure pas moins, par l'ampleur grandiose des desseins qu'il forma, par l'effort tenace qu'il fit pour les réaliser, le dernier peut-être des grands souverains qui s'assirent sur le trône impérial. Andronic enfin (1183-1185), le dernier et le plus extraordinaire des Comnènes, a uni aux plus magnifiques dons d'intelligence politique et de bravoure militaire, aux plus rares qualités d'élégance et de séduction, un esprit d'intrigue et d'aventure, une absence de scrupule et de sens moral, une cruauté souvent atroce, qui font de lui, au total, une des figures les plus représentatives du monde byzantin. Après avoir rempli le XIIe siècle du bruit de ses aventures romanesques et du scandale de sa vie, il a fait penser aux contemporains, une fois monté sur le trône, que par ses hautes qualités « il aurait pu être égal aux plus grands ». Il aurait pu être le sauveur et le régénérateur de l'empire : il ne fit que précipiter sa chute. Moins de vingt ans après lui — vingt années pleines d'anarchie — Constantinople était prise par les Latins (1204) et l'empire restauré par les Comnènes s'en allait en lambeaux.

II

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DES COMNÈNES (1081-1180). — *La politique balkanique.* — A la fin du XIe siècle, la domination de l'empire était fort ébranlée dans les Balkans. Les vassaux slaves mécontents commençaient à se détacher de Byzance. La Croatie depuis 1076 formait un royaume indépendant; la Serbie, qui s'était de nouveau soulevée en 1071, acceptait avec peine la suzeraineté grecque; la Bulgarie danubienne était occupée par les Petchenègues, celle de l'ouest supportait impatiemment le joug byzantin. En Thrace apparaissait une inquiétante opposition religieuse : l'hérésie bogomile, qui depuis le Xe siècle s'était prodigieusement développée dans un pays tout peuplé de Pauliciens, fournissait, comme toujours, à Byzance un moyen aux antagonismes de races de se manifester. Mais surtout, au delà du Danube, la Hongrie grandissante aspirait à jouer un rôle et à prendre, au détriment de l'empire, sa place dans les affaires des Balkans.

En 1084, les hérétiques de Thrace se révoltaient et appelaient à leur aide les Petchenègues. A deux reprises (1086 et 1088), les hordes barbares écrasèrent les armées grecques, et il fallut

demander la paix (1089). Mais les Petchenègues ne tardèrent pas à revenir. Cette fois Alexis Comnène leur infligea sur les bords du Leburnion une sanglante défaite (1091), si complète que, pour une génération, on put les croire anéantis. Ils reparurent cependant encore en 1121. Jean Comnène leur infligea alors une nouvelle déroute (1122). Désormais les Petchenègues disparaissent de l'histoire. Mais longtemps les Byzantins conservèrent leur souvenir et fêtèrent solennellement l'anniversaire du jour qui avait vu leur désastre.

Ce n'était là qu'un incident. La Serbie était plus inquiétante. Constantin Bodin avait soumis le pays de Dioclée, la Bosnie, la Rascie et fondé un État homogène, dont Alexis Comnène ne put venir à bout (1091-1094). Heureusement pour les Byzantins, l'anarchie disloqua vite le jeune royaume. Jean Comnène en profita pour replacer sous la vassalité grecque une partie du pays; mais la Rascie demeurait indépendante : elle devait être le foyer de la résistance nationale et le point de départ de la reconstitution. Enfin, pour arrêter les progrès de la Hongrie, qui s'étendait du côté de la Croatie, de la Bosnie, de la Dalmatie et faisait sentir son influence en Serbie, la politique impériale s'efforça d'y installer, con-

Saint Michel. Plaque émaillée (trésor de Saint-Marc de Venise) x^e ou xie siècle.
Phot. Naya. (*Manuel d'Art Byzantin.*)

formément aux vieilles habitudes de sa diplomatie, un prince à sa dévotion.

Placée entre l'empire allemand et l'empire byzantin, la Hongrie était une pièce importante sur l'échiquier européen. Les souverains de Constantinople s'efforcèrent de la mettre dans leur jeu. Jean Comnène intervint dans les querelles hongroises pour soutenir Béla l'aveugle, fils du roi Koloman détrôné, et s'il ne parvint pas à le rétablir, du moins s'assura-t-il, par la paix de 1126, la précieuse tête de pont de Branicevo. Manuel Comnène mit plus d'énergie encore à arrêter les empiètements de la Hongrie et à arracher à sa tutelle les États slaves. Il replaça les Serbes sous la suzeraineté grecque (1151) et leur donna pour prince Étienne Nemanya (1163), qui, du moins tant que vécut l'empereur, se montra, malgré quelques incartades, un vassal soumis et fidèle. Il battit les Hongrois dans une succession de campagnes heureuses (1152-1154) et leur imposa en 1156 une paix avantageuse pour l'empire. Pourtant, quand le roi Geisa II mourut (1160), il intervint dans les luttes qui s'ouvrirent pour la succession et, contre Étienne III, il soutint le jeune Béla, dont il pensa même à faire son gendre. Mais de plus en plus la Hongrie s'orientait vers

l'Allemagne. Alors Manuel recommença la guerre (1165). Zeugmin et Sirminm tombèrent aux mains des Grecs; la Dalmatie, depuis longtemps perdue, fut reconquise; la victoire de Zeugmin (1167) enfin obligea la Hongrie à la paix (1168). L'empire y gagna la Dalmatie et une partie de la Croatie. Et quelques années plus tard le protégé de Manuel montait sur le trône de saint Étienne. Béla III (1173-1196) fut, comme Étienne Nemanya en Serbie, aussi longtemps que vécut l'empereur, le vassal de Byzance. C'étaient là de grands résultats, qui devaient être malheureusement éphémères.

La politique orientale. — L'Asie, plus encore que les Balkans, attira l'attention des Comnènes. Les succès continus des Turcs Seldjoucides avaient progressivement chassé les Grecs de presque tout l'Orient. Un émir turc, Soliman, régnait à Cyzique et à Nicée, et Alexis Comnène avait dû, pressé par d'autres soucis plus urgents, lui reconnaître ses conquêtes (1082). Antioche tombait en 1085 aux mains des infidèles. A Smyrne, l'émir Tzachas (1089-1090) créait une flotte et menaçait Constantinople. Heureusement pour Byzance, la mort de Malek-shah (1092) amena la dislocation de l'empire seldjou-

cide. Les Grecs en profitèrent pour reprendre pied en Bithynie, et le nouveau sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan I (1092-1106) dut accepter la paix. Alexis Comnène ne tira pas moins bon parti de la première croisade. La prise de Nicée par les Latins (1097) lui permit de reconquérir une partie importante du littoral d'Anatolie, Smyrne, Éphèse, etc. Et bien que l'empereur se soit assez vite brouillé avec les croisés, il n'en mit pas moins habilement à profit les embarras que ceux-ci donnaient aux infidèles. Aussi bien la mort de Kilidj-Arslan I avait fort affaibli le sultanat d'Iconium. En 1116 l'empereur prit vigoureusement l'offensive et, à la suite de la victoire de Philomelion, il imposa la paix aux Turcs. Lorsque mourut le premier des Comnènes, l'empire possédait en Anatolie Trébizonde et toute la côte de la mer Noire, tout le littoral jusqu'au voisinage d'Antioche, tout le pays situé à l'ouest d'une ligne passant par Sinope, Gangres, Ancyre, Amorion et Philomelion. En Asie, comme dans les Balkans, Alexis avait glorieusement restauré la puissance byzantine.

Jean Comnène se préoccupa davantage encore des affaires asiatiques. Il poursuivit en Orient un double but : reporter la frontière byzantine jusqu'à Antioche et jusqu'à la ligne de

l'Euphrate ; imposer sa suzeraineté aux princes arméniens de Cilicie et aux États latins que la croisade avait fait naître en Orient.

Dès le début de son règne (1119-1120), il reconquérait toute la région située entre la vallée du Méandre et Attalia, supprimant ainsi le coin gênant que les possessions musulmanes inséraient entre les territoires byzantins du nord et du sud de l'Anatolie. A partir de 1130, il portait ses efforts en Paphlagonie, et les armées byzantines parvenaient jusqu'aux rives de l'Halys. Gangres, Kastamouni étaient repris aux Turcs (1134) et des territoires, depuis longtemps perdus, revenaient à l'empire. On verra plus loin comment l'empereur fit sentir sa puissance en Cilicie et en Syrie, comment, en face des princes arméniens et latins, il apparut comme un suzerain et comme un chef de guerre, prêt à les conduire contre les infidèles. Jusqu'à la fin de son règne, la lutte contre les musulmans, la reprise de l'Asie, fut son grand souci. En 1139, il dirigeait une expédition contre Néo-Césarée ; en 1142, à la veille de sa mort, il songeait à reconquérir la Syrie.

Manuel Comnène continua d'abord la politique paternelle. En 1146, il parvenait jusque sous les murs d'Iconium. Mais l'attaque des

Normands et la seconde croisade l'obligèrent à porter ailleurs son attention (1147). Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il put reporter ses regards vers l'Orient. Mais si, comme son père, il rêva d'imposer sa suzeraineté aux États arméniens et latins et s'il y réussit, à l'égard des Turcs sa politique fut plus inconsistante et plus faible. Il eût suffit, vers le milieu du XIIe siècle, d'un effort un peu vigoureux pour détruire le sultanat d'Iconium, pour reconquérir toute l'Asie jusqu'au Taurus. Manuel, emporté par les rêves ambitieux de sa politique occidentale, ne sut pas faire cet effort. Il se laissa abuser par les marques apparentes de soumission que ne lui marchanda point l'habile sultan d'Iconium, Kilidj-Arslan II (1156-1192), et il le laissa imprudemment se fortifier, abattre successivement ses rivaux, créer un État homogène et puissant à la place des petites principautés dont les rivalités servaient si bien l'empire. Au lieu d'agir, Manuel, pendant onze ans (1164-1175), se borna à une politique purement défensive, fortifiant sa frontière; et quand enfin il reconnut le péril et prit l'offensive, il était trop tard. L'armée impériale éprouva, à Myriokephalon (1176), une terrible défaite. Sans doute, des campagnes heureuses en Bithynie et dans la val-

lée du Méandre réparèrent en partie (1177) l'effet désastreux de cet échec. Les Musulmans n'en étaient pas moins, à la fin du règne de Manuel, tout autrement puissants qu'ils n'étaient à son avènement. Le sultanat d'Iconium était devenu un état redoutable et, depuis 1174, Saladin régnait en Syrie.

La politique occidentale. Normands et Vénitiens. — C'est que, durant toute l'époque des Comnènes, les rapports plus étroits de Byzance avec l'Occident avaient créé à l'empire des préoccupations nouvelles et éveillé, chez ceux qui le gouvernaient, de vastes ambitions. L'axe de la politique byzantine s'en trouva déplacé, pour le grand dommage et pour le grand péril de la monarchie.

Au moment où Alexis Comnène montait sur le trône, les Normands de Robert Guiscard débarquaient en Epire (1081). Contre eux, l'habileté de l'empereur sut gagner, en la payant chèrement d'ailleurs, l'alliance de Venise. Mais l'armée impériale n'en fut pas moins cruellement défaite aux environs de Durazzo (1081), dont Guiscard, peu après, s'empara. Pendant l'année qui suivit, Bohémond fit, en Épire, en Macédoine et jusqu'en Thessalie, des progrès fou-

droyants. Larissa pourtant l'arrêta pendant six mois et, peu à peu, grâce à la ténacité de l'empereur, la fortune changea de camp. L'armée normande, décimée par la maladie, affaiblie par les attaques grecques et davantage encore désorganisée par la diplomatie impériale, dut battre en retraite. Sur mer, les Vénitiens détruisaient la flotte normande (1085). La mort de Robert Guiscard (1085) acheva de rétablir la fortune byzantine. Le péril normand était écarté.

Il devait bientôt renaître. En 1105, Bohémond, devenu prince d'Antioche, suscitait, dans tout l'Occident, une grande croisade contre les Grecs et, en 1107, il débarquait à Valona. L'habileté d'Alexis triompha, cette fois encore, de son adversaire. Le Normand dut, en 1108, signer un traité assez humiliant qui le plaçait sous la suzeraineté de l'empire. C'était un beau succès pour Byzance.

Mais, dans les années qui suivirent, le royaume normand des Deux-Siciles ne fit que grandir. Roger II inquiétait déjà Jean Comnène, qui cherchait contre lui l'appui de l'Allemagne (1137). Dix ans plus tard, la rupture éclatait. En 1147, la flotte normande paraissait dans l'Archipel, ravageait l'Eubée et l'Attique, pillait

Corinthe et Thèbes, et transportait à Palerme les ouvriers qui travaillaient dans les fabriques de soieries de ces deux grandes villes industrielles. Manuel Comnène, occupé ailleurs, ne put rien d'abord contre cette invasion. Mais bientôt, grâce à l'alliance des Vénitiens, il reprenait Corfou (1149) et reportait la guerre jusqu'en Italie, où il occupait Ancône (1151). Pourtant, malgré la mort de Roger II (1154), malgré la grande ligue que la diplomatie byzantine réussit un moment à former contre le roi de Sicile, ni sur terre, ni sur mer, les Grecs n'eurent de succès. Manuel dut signer en 1158 avec Guillaume Ier une paix boiteuse, qui laissa fort tendues les relations entre les deux États. C'est que l'Occident ne voulait à aucun prix d'une Italie soumise à l'influence grecque, et Venise en particulier, l'ancienne alliée de l'empire, s'en inquiétait extraordinairement.

Contre les Normands, les Vénitiens avaient volontiers soutenu d'abord l'empire grec et, en échange de leur concours, ils avaient obtenu d'Alexis Comnène de larges privilèges pour leur commerce dans tout l'Orient (1082). Mais, malgré les bons rapports politiques, l'âpreté des négociants vénitiens inquiéta vite les Grecs. Alexis déjà, pour diminuer un peu le monopole dont ils

jouissaient, accordait aux Pisans des privilèges analogues (1111). Jean Comnène refusait de renouveler le traité avec Venise; et si, après quatre ans de guerre (1122-1126), l'empereur était obligé de céder, du moins, comme son père, tâchait-il de neutraliser l'influence vénitienne en traitant avec Pise (1136) et Gênes (1143). Manuel, lui aussi, rechercha d'abord contre les Normands l'alliance de Venise et la paya par de larges concessions (1148). Mais entre les deux États la mésintelligence allait croissant. La morgue et l'âpreté vénitienne en Orient exaspéraient les Grecs; la République d'autre part s'inquiétait des ambitions italiennes de Manuel; quand l'empereur occupa Ancône, quand il conquit la Dalmatie, elle comprit que sa domination dans l'Adriatique était en péril. Dès lors la rupture était inévitable. Manuel la provoqua en faisant arrêter tous les Vénitiens établis dans l'empire (1171); la République répondit en envoyant ses flottes occuper Chio et ravager l'Archipel et en faisant alliance avec le roi de Sicile. Manuel céda (1175); il rendit aux Vénitiens leurs privilèges. Mais, ainsi qu'avec les Normands, les rapports restèrent tendus et difficiles, et le jour était proche où Normands et Vénitiens feraient cruellement sentir leur hostilité à l'empire.

L'empire grec et les croisés. — L'antagonisme entre l'Orient grec et l'Occident latin s'accrut encore du fait des croisades.

Quand les armées de la première croisade parurent sous les murs de Constantinople (1096), Alexis Comnène, qui n'avait jamais sollicité l'appui de l'Occident que pour lui demander des mercenaires, fut fort inquiet d'une expédition dont il ne comprenait pas le sens et dont l'un des chefs était son ancien ennemi Bohémond. Pourtant, malgré les violences dont ne s'abstinrent pas les Latins, malgré l'insolence, l'avidité et l'ambition mal dissimulée des grands barons, l'empereur s'efforça de ménager une entente avec eux : trop faible pour les repousser, il tenta de les utiliser. Il se flatta, en y mettant le prix, d'enrôler les croisés au service de l'empire, de les lier à lui par un serment d'hommage et de fidélité, de les employer à reconquérir l'Asie pour Byzance. Et d'abord il sembla réussir. Successivement, après plus ou moins de difficultés, les chefs de la croisade prêtèrent serment à Alexis et s'engagèrent à lui remettre toutes les villes, ayant jadis appartenu à l'empire, qu'ils reprendraient sur les Turcs (1097). C'est en vertu de cet accord que Nicée reconquise fut livrée aux Grecs, et qu'un corps de troupes byzantines ac-

compagna d'abord les croisés. Mais lorsque, après la prise d'Antioche, les croisés oubliant leur promesse donnèrent la ville à Bohémond (1098), lorsqu'ensuite ils refusèrent d'attendre l'empereur pour marcher sur Jérusalem (1099), la rupture fut consommée. Alexis ne pouvait pardonner à Bohémond son usurpation; il ne s'entendait guère mieux avec les autres Latins établis en Syrie. L'insuccès de la croisade de 1101, dont on rendit en Occident les Grecs responsables, aggrava encore la mésintelligence. L'échec de l'entreprise de Bohémond contre l'empire (1107) augmenta la mauvaise volonté des Latins pour Byzance. Les croisés avaient en fait eu plus de torts que l'empereur : la légende hostile aux Byzantins ne s'en répandit pas moins dans tout l'Occident. L'abîme entre les deux mondes se creusait.

Il en alla de même lors de la seconde croisade (1147). Manuel, qui régnait alors, était, comme Alexis, fort soucieux de la venue sous les murs de sa capitale de ces grandes armées que conduisaient le roi de Germanie Conrad III et le roi de France Louis VII. Avec les Allemands, il s'entendit à peu près et il s'en débarrassa vite; avec les Français, il eut tant de difficultés qu'un moment les croisés songèrent à prendre Cons-

tantinople. Dans ces conditions, quand arriva le désastre de la croisade, on l'imputa surtout à la perfidie des Grecs, dont la rapacité, d'ailleurs, avait été scandaleuse, et, pour venger l'échec de l'expédition, l'Occident songea un moment à diriger une croisade contre Byzance (1150).

C'est qu'aussi bien, la politique impériale à l'égard des Latins d'Orient justifiait ces défiances et accroissait l'hostilité entre les deux mondes.

La principauté normande, que la première croisade avait établie à Antioche, était, par l'ambition de ses chefs, Bohémond et Tancrède, fort gênante pour les Byzantins. Ils luttèrent contre elle de toutes leurs forces, par les armes et par la diplomatie ; un moment, le traité de 1108, imposé à Bohémond, sembla assurer le succès de la politique impériale, en mettant Antioche sous la suzeraineté grecque. Mais ce traité ne fut jamais exécuté. Tout était à recommencer.

Jean et Manuel Comnène s'y appliquèrent, avec de plus larges ambitions encore. L'un et l'autre rêvèrent d'établir réellement leur autorité sur les principautés arméniennes de Cilicie et sur les États latins de Syrie, et ils y réussirent.

Vers l'année 1131, Léon, prince d'Arménie, avait fort agrandi ses domaines aux dépens de la Cilicie grecque, et il avait fait alliance avec

ses voisins les princes d'Antioche, que Byzance considérait toujours comme des vassaux révoltés. Jean Comnène saisit la première occasion d'intervenir. Il soumit la Cilicie (1137), obligea Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, à lui prêter hommage, et, en véritable suzerain de la Syrie franque, il conduisit, en 1138, une grande expédition contre les Musulmans. Pourtant il ne parvint point, comme il le souhaitait, à se mettre en possession d'Antioche. Mais son ambition n'en fut pas diminuée. En 1142, il reparaissait en Cilicie pour y constituer, avec les États arméniens et Antioche, un apanage pour son fils favori Manuel. La mort interrompit ses desseins (1143), et le prince d'Antioche crut l'occasion bonne pour prendre sa revanche et reconquérir son indépendance. Manuel lui prouva vite qu'il entendait continuer la politique de son père. Raymond, battu, dut venir à Constantinople s'excuser et se reconnaître le vassal de l'empereur (1145). Un peu plus tard, en 1158, Manuel marqua mieux encore son rôle de suzerain. Il conquit la Cilicie, châtia durement Renaud de Chatillon, prince d'Antioche, l'obligea à une humiliante soumission, et, escorté de tous les souverains latins de Syrie, dont il apparaissait comme le maître, il fit dans Antioche une

entrée solennelle. Les rois de Jérusalem eux-mêmes durent subir l'influence byzantine ; on les vit fournir leurs contingents à l'armée impériale, s'unir par des mariages à la maison des Comnènes (Manuel, de son côté, épousait en 1161 une princesse latine, Marie d'Antioche), poursuivre, d'accord avec les Grecs, des entreprises communes en Égypte (1169). La civilisation byzantine pénétrait dans la Syrie franque, où le prestige personnel de Manuel était, au reste, considérable. L'ambition byzantine semblait réalisée. Elle avait toutefois, d'une part, en épuisant les Latins de Syrie, affaibli leur force de résistance contre les infidèles ; elle avait surtout aggravé la haine que l'Occident éprouvait pour Byzance.

La politique impérialiste des Comnènes. — Les vastes et imprudents desseins de la politique de Manuel en Occident achevèrent d'opposer les deux mondes.

Comme beaucoup de leurs prédécesseurs, les Comnènes rêvaient de restaurer leur autorité sur Rome, soit par la force, soit par un accord avec la papauté, et de détruire l'empire d'Occident, qui leur semblait toujours une usurpation sur leurs droits. Manuel Comnène surtout s'ap-

pliqua à faire de ces rêves une réalité. On a vu comment ses succès sur les Normands l'incitèrent à intervenir dans la péninsule, comment aussi, en Hongrie comme en Italie, il se heurtait à l'empire allemand, où, depuis 1152, régnait Frédéric Barberousse. On peut dire vraiment que, dans la pensée de l'empereur, la politique occidentale tint la place essentielle, et que, durant tout son règne, par des moyens divers, les armes et la diplomatie, tenacement il poursuivit le but ambitieux qu'il s'était assigné.

La rupture entre Barberousse et la papauté (1158) lui fournit l'occasion de se rapprocher de Rome. Il prit parti pour Alexandre III (1161); il fit miroiter aux yeux du pontife l'espoir de rétablir l'union des Églises; il se flatta d'obtenir de lui, en échange, la couronne impériale d'Occident. En même temps, sa diplomatie s'efforçait de susciter des ennemis à Barberousse, en soutenant la ligue lombarde, en subventionnant Ancône, Gênes, Pise, Venise. D'ailleurs, tout en intriguant en Italie et en Allemagne, Manuel poursuivait des rêves d'accord direct avec l'empereur allemand. De ces projets compliqués et utopiques, rien d'effectif ne sortit. Le pape ne pouvait consentir à devenir un évêque byzantin dans Rome capitale de l'empire restauré; les

républiques italiennes se défiaient des ambitions de Manuel ; Barberousse enfin, excédé de la duplicité grecque, se faisait franchement hostile et menaçant (1177).

Ainsi, l'attraction que l'Occident exerça sur Manuel Comnène fut désastreuse pour l'empire. Par ses sympathies pour les Latins, il irrita les Grecs ; par ses ambitions, il détermina l'Occident entier à se coaliser contre Byzance ; par l'effort démesuré que sa politique imposa à la monarchie, il l'épuisa. En apparence, Manuel avait donné dans le monde un renom incomparable à l'empire et fait de Constantinople le centre de la politique européenne ; en réalité, quand il mourut (1180), il laissait Byzance ruinée, exposée à la fois au péril et à la haine latine et en proie à une grave crise intérieure toute prête à éclater.

III

Le gouvernement des Comnènes et la civilisation byzantine au XIIe siècle. — Les trois premiers Comnènes s'étaient cependant attentivement préoccupés de rendre à l'autorité impériale sa puissance et à la monarchie sa prospérité. Ils avaient fait un grand effort pour réorganiser l'armée, surtout d'ailleurs en y intro-

Glorification d'un empereur. Tissu de soie (trésor de Bamberg). Xe siècle.
(*Manuel d'Art Byzantin.*)

duisant en foule des mercenaires, dont beaucoup venaient d'Occident; et ils avaient, d'autre part, non sans quelque imprudence, négligé la marine, se confiant avec excès, pour assurer leur domination des mers, à l'alliance de Venise et à l'appui de ses flottes; au total, cependant, ils avaient su créer une force militaire redoutable, capable à la fois de défendre l'empire restauré et de soutenir le pouvoir impérial affermi. Alexis et Jean avaient eu également un souci fort exact des finances; et si les impôts, assurément, avaient été lourds et la tyrannie fiscale dure pour les sujets, si le règne de Manuel, ensuite, coûta cher par les dépenses qu'imposèrent les guerres, la diplomatie et les goûts de luxe du prince, pourtant, au XIIe siècle, l'empire grec était riche et sa prospérité commerciale réelle, malgré les erreurs d'une politique économique qui laissait, sur les marchés de l'Orient, les étrangers supplanter insensiblement les Grecs, malgré l'âpreté croissante des villes commerçantes d'Italie qui, de plus en plus, exploitaient l'empire à leur bénéfice et s'y installaient déjà comme en pays conquis.

Les Comnènes ont eu, d'autre part, une grande sollicitude pour les choses d'Église. Ils ont combattu avec un zèle égal l'hérésie et la

pensée libre, lorsque celle-ci se manifesta, à l'Université de Constantinople, par la renaissance de la philosophie platonicienne. Ils ont été soucieux de surveiller et de réformer les mœurs ecclésiastiques, de ramener en particulier à une vie plus simple et plus édifiante les moines, pour lesquels, à la fin du XIe siècle, saint Christodoulos fondait, avec l'appui d'Alexis Comnène, le monastère modèle de Patmos (1088). Ils ont multiplié à Constantinople les fondations pieuses, couvents, hôpitaux, églises, dont la plus remarquable fut celle du Pantocrator, construite par l'empereur Jean pour être à la fois le centre d'une grande institution monastique et hospitalière et le Saint-Denis de la dynastie. Enfin, peu de cours ont été plus élégantes, plus raffinées que celle des Comnènes. Le palais des Blachernes, au fond de la Corne d'Or, où ils transportèrent leur résidence, était, au témoignage des contemporains, une merveille de splendeur et de beauté. Là vivait autour du prince — surtout à l'époque de Manuel — une société éprise de plaisir et de fêtes, et qui avait emprunté à l'Occident même quelques-uns de ses divertissements favoris, comme les tournois et les mystères ; l'intrigue et l'aventure y tenaient grande place ; les femmes y déployaient

leur coquetterie et leur grâce ; et tout ce monde jeune, ardent et passionné, n'était pas moins curieux des sciences occultes, de la magie, de l'astrologie, qu'amoureux des choses de l'esprit.

Il suffit, pour attester le haut degré de culture intellectuelle auquel Byzance était parvenue au XIIe siècle, de rappeler le nom d'écrivains tels qu'Anne Comnène ou Nicéphore Bryenne, Nicétas Acominate ou Eustathe de Thessalonique. Une véritable renaissance se produisait de l'esprit et de la tradition classiques, et les empereurs se faisaient honneur de protéger les lettrés, les érudits aussi bien que les théologiens et les orateurs officiels, dont les harangues éloquentes étaient l'ornement de toutes les grandes cérémonies, et les poètes de cour, tels que Théodore Prodrome, dont la verve ingénieuse se dépensait en pièces de circonstance souvent amusantes et spirituelles. L'art continuait non moins magnifiquement les traditions du siècle précédent et son influence, s'étendant du fond de l'Orient aux extrémités de l'Occident, faisait de Byzance l'éducatrice de l'univers et la reine du monde civilisé.

Dans les États latins de Syrie aussi bien qu'à Venise ou dans la Sicile normande, les églises

et les palais étaient bâtis, décorés à la mode byzantine. Des artistes grecs exécutaient les mosaïques de Bethléem et de Torcello, du dôme de Cefalù, de la Martorana ou de la chapelle Palatine de Palerme; et aujourd'hui encore, le monument qui donne la plus exacte image des splendeurs de Byzance à cette époque, c'est Saint-Marc de Venise, avec ses cinq coupoles, la richesse de ses marbres et de ses orfèvreries, l'étincellement de ses mosaïques et le reflet de pourpre et d'or dont il est tout illuminé. L'art roman lui-même empruntait à Byzance certains traits de son architecture et beaucoup de motifs de sa décoration. Par sa richesse, par la beauté de ses monuments, par le luxe de ses palais, par les reliques de ses églises, Constantinople excitait l'admiration du monde entier, et tous ceux qui la visitaient en revenaient éblouis. « C'est la gloire de la Grèce, dit Eudes de Deuil; sa richesse est fameuse, et elle est plus riche encore que sa renommée ». « Il n'y a pas, écrit Benjamin de Tudèle, à l'exception de Bagdad, de ville qui lui soit comparable dans l'univers ». On affirmait, au rapport de Robert de Clari, que « les deux parts de l'avoir du monde étaient à Constantinople, et la tierce était éparse par le monde ».

La capitale byzantine, selon une expression ingénieuse, était « le Paris du moyen-âge ». Elle était, selon le mot de Villehardouin « la plus riche cité du monde », la ville « qui de toutes les autres était souveraine ». Prospérité dangereuse, qui excitait les convoitises en même temps que l'admiration, et qui devait, quand apparut aux yeux la faiblesse de l'empire, coûter cher à la monarchie.

IV

L'EMPIRE BYZANTIN A LA FIN DU XIIe SIÈCLE (1180-1204). — Aussi longtemps que vécut Manuel Comnène, son intelligence, son énergie, son habileté assurèrent l'ordre à l'intérieur et maintinrent au dehors le prestige de Byzance. Lui mort, tout l'édifice craqua. Comme au temps de Justinien, la politique impériale avait, au XIIe siècle, eu de trop vastes ambitions. La liquidation de même fut difficile et désastreuse. En mêlant trop l'empire aux affaires d'Occident, en poursuivant les rêves imprudents d'un impérialisme grandiose, Manuel Comnène avait à la fois trop négligé en Orient les périls proches et inquiété les Latins, tout en épuisant la monarchie. Les rancunes et les haines qu'il avait provoquées, les âpres convoitises qu'il avait laissé s'allumer allaient avoir

de redoutables conséquences, quand le pouvoir tomba en des mains plus faibles.

Alexis II, le fils de Manuel, était un enfant; sa mère, la régente Marie d'Antioche, latine d'origine, et qui s'appuyait sur les Latins, était impopulaire. Andronic Comnène profita du mécontentement général pour se faire empereur (1182-1185). Ce dernier des Comnènes aurait pu être un grand souverain. Il comprit que la puissance des féodaux était un danger pour l'empire, et durement il les frappa : l'insurrection d'Isaac Ange en Bithynie fut noyée dans le sang (1185). Il réorganisa l'administration, réduisit les dépenses, allégea les impôts, et il était en bon chemin de devenir populaire, quand les événements extérieurs, la guerre normande aboutissant à la prise de Thessalonique (1185), la guerre hongroise aboutissant à la perte de la Dalmatie (1185), le renversèrent. Une révolution (1185) mit Isaac Ange sur le trône et précipita la ruine de l'empire. Isaac (1185-1195) n'avait aucune des qualités nécessaires pour conjurer la crise menaçante. Son frère Alexis III (1195-1203), qui le détrôna, ne valait pas mieux. La monarchie était mûre pour la ruine.

A l'intérieur, le pouvoir impérial, ébranlé par cette suite de révolutions et par d'incessantes

conspirations, était singulièrement faible. Dans la capitale, la population dictait la loi au gouvernement; dans les provinces, l'aristocratie relevait la tête et l'empire se démembrait. Isaac Comnène s'était proclamé indépendant à Chypre (1184), Gabras à Trébizonde; partout les grandes familles féodales, Cantacuzène, Branas, Sgouros, se taillaient des seigneuries dans les lambeaux de la monarchie. Le désordre était partout, la misère partout : le poids des impôts était écrasant, le commerce était ruiné, le trésor vide. La démoralisation était partout, jusque dans l'Église, où les moines en rupture de couvent entretenaient un perpétuel désordre, où la réforme des monastères apparaissait plus que jamais nécessaire. Surtout l'hellénisme reculait partout et le patriotisme se mourait.

Le péril extérieur était plus grave encore. Dans la péninsule balkanique, les Slaves secouaient le joug de l'empire. En Serbie, Étienne Nemanya étendait son autorité sur l'Herzégovine, le Monténégro, la Serbie danubienne et fondait un grand État. Sous la conduite de Pierre et Jean Asen, les Bulgares et les Vlaques s'insurgeaient (1185), et, avec l'appui des Coumans et le concours d'Étienne Nemanya, ils progressaient vite. Isaac était battu à Berrhoea (1190), à Arcadiopolis

(1194). Un empire vlaque-bulgare se fondait, dont le tzar Johannitsa ou Kalojean (1197-1207) devait assurer la grandeur. Par le traité de 1201, Alexis III dut confirmer toutes les conquêtes bulgares, depuis Belgrade jusqu'à la mer Noire et au Vardar. Peu après, le souverain bulgare obtenait d'Innocent III le titre de roi et la constitution d'une Église nationale (1204). C'était la ruine complète de l'œuvre des Tzimiscès et des Basile II.

Du côté de l'Occident, l'horizon était plus sombre encore. Le massacre dont les Latins de Constantinople avaient été victimes en 1182, lors de l'émeute qui porta au trône Andronic Comnène, avait déchaîné la guerre avec les Normands. Sans doute, la prise de Thessalonique par l'armée du roi de Sicile avait été un succès sans lendemain et Isaac avait réussi à repousser les envahisseurs (1186). Mais la vieille hostilité entre Occidentaux et Byzantins avait été accrue par ces événements. La maladroite politique de l'empire à l'égard de Frédéric Barberousse, au moment de la troisième croisade (1189), eut un semblable effet. Un moment l'empereur allemand songea, d'accord avec les Serbes et les Bulgares, à prendre Constantinople et les croisés traversèrent l'empire en ennemis exaspérés. Henri VI, le fils

de Barberousse, fut un adversaire plus dangereux encore, surtout quand il eut hérité des domaines et des ambitions des rois normands. Il rêvait de faire la conquête de l'Orient, il sommait Alexis de lui restituer tous les territoires conquis jadis par les Normands (1196) et il l'obligeait, en attendant, à lui payer tribut.

Mais Venise surtout était inquiétante. Elle aussi réclamait vengeance pour les massacres de 1182 et, pour l'apaiser, Isaac avait dû, en 1187, lui accorder d'amples indemnités et de larges privilèges. Alexis III avait dû, en 1198, augmenter encore ces concessions, dont il avait au reste atténué l'effet, en concédant aux Génois et aux Pisans de semblables réparations. Malgré cela, les Vénitiens sentaient leur commerce et leur sécurité menacés par la haine exaspérée des Grecs, et de plus, depuis que Henri Dandolo était doge (1193), l'idée se faisait jour que la conquête de l'empire byzantin serait la meilleure solution de la crise, le plus sûr moyen de satisfaire les haines latines accumulées et d'assurer en Orient les intérêts de la République. De tout cela, hostilité de la papauté, ambitions de Venise, rancunes de tout le monde latin, devait, comme une conséquence nécessaire, sortir le détournement de

la quatrième croisade; et contre l'attaque formidable des gens d'Occident, Byzance épuisée, affaiblie en Orient par le développement des États slaves, devait être incapable de résister.

La quatrième croisade. — En 1195, Alexis III, en détrônant et en faisant aveugler son frère Isaac, avait emprisonné avec le souverain déchu le fils de celui-ci, le jeune Alexis. En 1201, le jeune prince s'échappa et il vint en Occident demander appui contre l'usurpateur. C'était le moment où l'armée de la quatrième croisade était rassemblée à Venise. Les Vénitiens saisirent avec empressement le prétexte qui s'offrait à eux d'intervenir dans les affaires byzantines, et les promesses magnifiques que faisait Alexis eurent facilement raison des scrupules des croisés. Ainsi l'habile politique du doge Dandolo détourna vers Constantinople l'expédition préparée pour délivrer la Terre-Sainte. Au commencement de 1203, l'accord définitif fut signé avec le prétendant byzantin; le 27 juin 1203, la flotte latine mouillait devant Constantinople. La ville fut prise d'assaut (18 juillet 1203), Isaac Ange rétabli sur son trône avec son fils Alexis IV. Mais entre Grecs et Occidentaux l'entente dura peu. Les nouveaux empereurs étaient impuissants, à tenir leurs

promesses ; les croisés, les Vénitiens surtout, montraient des exigences toujours croissantes. Le 25 janvier 1204, une révolution nationale renversait les protégés de l'Occident et Alexis V Murzuphle prenait le pouvoir. Tout arrangement devenait impossible. Les Latins se résolurent à détruire l'empire byzantin. Le 12 avril 1204, Constantinople était prise d'assaut et pillée effroyablement. Et tandis que les débris de l'aristocratie et du clergé byzantin se réfugiaient à Nicée, pour tâcher d'y reconstituer l'empire, les vainqueurs, conformément au traité de partage signé dès mars 1204, divisaient entre eux leur conquête. Un empereur latin, Baudouin de Flandre, s'asseyait sur le trône des Comnènes (mai 1204) ; un roi latin, Boniface de Montferrat, régnait à Thessalonique ; un patriarche vénitien prenait possession du trône patriarcal ; sur toute la surface de l'empire conquis naissait une floraison de seigneuries féodales. Mais les Vénitiens surtout, en gens habiles, s'assuraient dans tout l'Orient les points importants pour le développement de leur commerce et la fondation de leur empire colonial. Il semblait que ce fût la fin de Byzance ; et, en effet, l'événement de 1204 fut, pour l'empire byzantin, le coup dont jamais plus il ne se releva.

CHAPITRE VII

L'empire latin de Constantinople et l'empire grec de Nicée (1204-1261)

I. La dislocation de l'empire byzantin. — II. L'empire latin de Constantinople. — III. L'empire grec de Nicée. — IV. La reprise de Constantinople par les Grecs. — V. La principauté d'Achaïe.

I

La dislocation de l'empire byzantin. — La prise de Constantinople par les croisés eut pour première conséquence de transformer profondément l'aspect du monde oriental.

Sur les ruines de l'empire byzantin s'épanouit une floraison de seigneuries féodales latines. Un empire latin s'établit à Constantinople, dont Baudouin, comte de Flandre, fut élu par les barons de la croisade pour être le souverain ; un royaume de Thessalonique, vassal théoriquement de l'empereur, fut constitué en faveur du marquis Boniface de Montferrat. Il y eut des ducs titulaires de Nicée et de Philippopoli, des

seigneurs de Didymotique et d'Adramyttion. Quelques semaines plus tard, la chevauchée victorieuse, qui mena Boniface de Montferrat jusqu'à Athènes et à Corinthe, eut pour résultat la fondation d'autres États latins, marquisat de Bodonitza, seigneurie de Négrepont, duché d'Athènes, que gouverna la famille bourguignonne de La Roche, principauté d'Achaïe ou de Morée, que conquirent les Champenois Geoffroi de Villehardouin et Guillaume de Champlitte, et qui devait être, dans l'Orient latin, ce que la croisade de 1204 laissa de plus durable. Venise, d'autre part, occupait directement Durazzo sur la côte d'Épire, Modon et Coron dans le Péloponèse, la Crète et l'Eubée, Gallipoli, Rodosto, Héraclée et un vaste quartier à Constantinople, et elle chargeait ses patriciens de s'installer dans les îles de l'Archipel, où se fondaient le duché de Naxos et le marquisat de Cérigo, le grand-duché de Lemnos et la seigneurie de Santorin. Et maîtresse de cet admirable empire colonial, la République pouvait légitimement laisser son doge s'intituler « seigneur d'un quart et demi de l'empire grec.

La débâcle de l'empire byzantin avait amené semblablement la naissance d'une multitude d'États grecs. A Trébizonde, deux princes, Alexis

et David, issus de la famille des Comnènes, fondaient un empire qui bientôt, d'Héraclée au Caucase, occupa tout le littoral de la mer Noire, et qui devait durer jusqu'au milieu du xve siècle (1461). En Épire, un bâtard de la famille des Anges, Michel-Ange Comnène, créait un « despotat », qui s'étendait de Naupacte à Durazzo. A Nicée, le gendre d'Alexis III Ange, Théodore Lascaris, rassemblait autour de lui tout ce qui restait de l'aristocratie et du haut clergé byzantin, et, dès 1206, il se faisait couronner solennellement « empereur des Romains. » D'autres ambitieux, Gabalas à Rhodes, Mankaphas à Philadelphie, Léon Sgouros à Argos et à Corinthe, se taillaient d'autres seigneuries dans les lambeaux de l'empire. Il semblait que ce fût la fin de la monarchie.

Pourtant, entre ces organismes nouveaux qui naissaient à la vie politique, il existait une différence profonde. L'empire latin, malgré les réelles qualités de ses deux premiers souverains, devait durer un demi-siècle à peine (1204-1261), et sa faiblesse originelle devait inévitablement le rendre éphémère. Chez les Grecs, au contraire, la victoire de l'étranger avait réveillé le patriotisme et fait retrouver la conscience de la nationalité byzantine. Tous ces chefs, autour desquels s'é-

taient groupées toutes les forces vivantes du monde grec, avaient une même ambition : reprendre Constantinople aux Latins détestés. Il ne restait qu'à savoir lequel des deux empires grecs rivaux, celui de Nicée ou celui d'Épire, réussirait à la réaliser.

II

L'EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE. — Pour que l'œuvre née de la quatrième croisade eût quelque chance de durée, il eût fallu que le nouvel empire eût un gouvernement fort, une organisation fermement centralisée. Or, dans l'État purement féodal que les Latins avaient fondé, l'empereur n'était que le premier des barons. Son autorité, territorialement assez restreinte, était presque nulle politiquement. Baudouin, au lendemain même de son avènement, dut faire la guerre à son indocile vassal le roi de Thessalonique, et si on parvint à les réconcilier, jamais pourtant l'entente ne fut durable entre eux. Henri d'Angre, le successeur de Baudouin, se heurta aux mêmes difficultés : s'il réussit, à force d'énergie habile, à imposer son autorité à Thessalonique (1209), à se faire reconnaître comme suzerain au parlement de Ravennika

(1210), par les feudataires de Grèce, ceux-ci pourtant, ducs d'Athènes et princes d'Achaïe, se désintéressèrent vite des affaires de l'empire et devinrent presque indépendants. L'empire latin ne pouvait attendre que peu de chose des Vénitiens, très jaloux de leurs privilèges et égoïstement préoccupés de leurs propres intérêts. Avec les Grecs vaincus, l'accord était impossible. Malgré les efforts que firent quelques souverains latins, Montferrat à Thessalonique, les Villehardouin en Achaïe, pour apaiser les haines et faire oublier la brutalité de la conquête, le peuple grec, dans sa généralité, demeurait hostile à l'étranger, et attendait impatiemment le libérateur, qu'il vînt d'Épire ou de Nicée. Enfin, au péril grec certain s'ajoutait le péril bulgare possible. Les Latins commirent la maladresse de repousser l'alliance que leur offrait le tsar Johannitsa (1197-1207), et ainsi, au lieu de l'appui qu'ils auraient pu trouver chez les Bulgares pour lutter contre les Byzantins, ils se firent d'eux des ennemis irréconciliables, qui lièrent partie contre l'empire latin avec les souverains grecs de Nicée et s'acharnèrent avec eux à sa ruine.

Cependant, dans le premier moment de désarroi qui suivit la prise de Constantinople, les

Jean Cantacuzène présidant un concile. Miniature du manuscrit G. 1242 (Bibl. Nationale). XIVe siècle. (*Manuel d'Art Byzantin.*)

Latins semblèrent devoir partout triompher. La Thessalie, la Grèce centrale, le Péloponèse furent conquis en quelques semaines, sans qu'on y rencontrât aucune sérieuse résistance. En Asie Mineure, Henri d'Angre battait les Grecs à Poimamenon, et le jeune pouvoir de Théodore Lascaris, qui n'occupait plus guère que Brousse, semblait au penchant de la ruine, quand l'invasion des Bulgares en Thrace le sauva. Le tsar Johannitsa se jetait en effet sur l'empire latin, bien accueilli partout par les sujets grecs révoltés. Hardiment, avec de faibles troupes, l'empereur Baudouin et le doge Dandolo coururent à l'ennemi : dans les plaines d'Andrinople, l'armée latine subit un sanglant désastre (1205) où Baudouin disparut. Et pendant deux ans, à travers la Macédoine, le souverain bulgare promena ses armes dévastatrices, avide de venger les défaites que Basile II jadis avait infligées à son peuple, et se proclamant, par opposition au Bulgaroctone, « le tueur de Romains » (Romaioctone). Il assiégeait Thessalonique, quand, heureusement pour les Latins, il mourut, sans doute assassiné (1207).

Théodore Lascaris profita de cette diversion pour rétablir et consolider son pouvoir. Cependant, sous le gouvernement d'Henri d'Angre,

frère et successeur de Baudouin (1205-1216), le meilleur prince assurément qu'ait eu l'empire latin de Cónstantinople, on put croire que l'État né de la croisade assurerait son existence. Henri conclut, après la mort de Johannitsa, la paix avec la Bulgarie, débarrassant ainsi l'empire d'un grave souci ; il réussit tant bien que mal à rétablir l'union entre les Latins et à restaurer sur ses grands vassaux l'autorité impériale ; il parvint même à obtenir la soumission et la sympathie de ses sujets grecs. En même temps, il reprenait, en s'appuyant sur les Comnènes de Trébizonde l'offensive en Asie. Une première expédition en 1206 mit entre ses mains une partie de la Bithynie ; en 1212, il agissait plus énergiquement encore, battait Lascaris à Luparcos, l'obligeait à lui céder une partie de la Mysie et de la Bithynie. Mais Henri mourut trop tôt pour l'empire, dont il semblait devoir être le fondateur (1216). Désormais, les Grecs comme les Bulgares avaient les mains libres ; sous les faibles princes qui le gouvernèrent, l'État fondé par les croisés n'allait plus que descendre lamentablement à la ruine.

III

L'EMPIRE GREC DE NICÉE. — Théodore Lascaris (1206-1222) était devenu progressivement le seul maître de l'Asie byzantine. Il avait battu les souverains de Trébizonde jaloux de sa fortune, battu les Turcs Seldjoucides (1211) et reconquis sur eux une grande partie des côtes d'Anatolie. Après la mort de l'empereur Henri, il ne donna point de répit aux Latins. Quand il mourut, en 1222, laissant le trône à son gendre Jean Vatatzès (1222-1254), il avait, sauf le petit morceau de Bithynie qu'occupaient encore les Latins, réuni sous son sceptre toute l'Asie Mineure occidentale, et porté sa frontière jusqu'au cours supérieur du Sangarios et du Méandre. Vatatzès, aussi bon général qu'habile administrateur, allait, pendant son long règne, achever l'œuvre de Lascaris, et rendre à l'Asie Mineure grecque un dernier moment de prospérité.

Pourtant, on pouvait se demander si les destinées de l'empire de Nicée et ses ambitions ne demeureraient pas limitées aux provinces asiatiques de l'ancienne monarchie. En Europe, en effet, le despote d'Épire, Théodore Ducas Ange, qui avait succédé à son frère Michel (1214-1230),

avait fort agrandi, aux dépens des Latins aussi bien que des Bulgares, les États dont il avait hérité. Il avait reconquis sur les Vénitiens Durazzo et Corfou, occupé Ochrida, Pélagonia ; en 1222, il s'emparait de Thessalonique, où régnait le jeune Démétrius, fils de Boniface de Montferrat, et dans la ville reprise sur les Latins, solennellement il s'était fait couronner empereur, aux applaudissements des Grecs, qui voyaient en lui le restaurateur de l'hellénisme. Il étendait ensuite, aux dépens des Bulgares, son autorité jusqu'au voisinage d'Andrinople, de Philippopoli et de Christoupolis, et il semblait qu'il dût prochainement renverser l'empire latin. En 1224, il battait à Serrès l'armée du faible souverain Robert de Courtenay (1221-1228), qui gouvernait les débris de l'État latin de Constantinople.

Mais les progrès de l'empire grec d'Europe allaient être brusquement arrêtés. Depuis 1218 régnait en Bulgarie un prince actif et intelligent, Jean Asen (1218-1241). Comme jadis Johannitsa, il eût volontiers lié partie avec les Latins contre les Grecs, et il était tout disposé à accepter, quand l'empereur Robert mourut en 1228, d'être le régent de l'empire latin pendant la minorité du jeune Baudouin II (1228-1261). Au prince orthodoxe, l'intransigeance maladroite du clergé

latin fit préférer un chevalier, aussi brave que politiquement incapable, Jean de Brienne (1229-1237), et ainsi s'évanouit pour l'empire latin la dernière chance de salut. Le souverain bulgare, justement froissé, devint pour les Latins un ennemi irréconciliable, pour le plus grand profit des Grecs de Nicée. A ceux-ci il rendit d'abord un autre service, celui d'abattre leur concurrent d'Europe, l'empereur grec de Thessalonique, dont les ambitions devenaient inquiétantes pour la Bulgarie. Battu et fait prisonnier à Klokotnica (1230), Théodore dut renoncer au trône, et l'État qu'il avait fondé, réduit à des proportions plus modestes (il ne comprit plus guère, avec Thessalonique, que la Thessalie), passa à son frère Manuel. Et en même temps qu'ainsi il le débarrassait de son rival occidental, Asen fortifiait la puissance de Vatatzès en lui offrant son alliance (1234). C'était la ruine certaine de l'empire latin.

L'empereur de Nicée, depuis douze ans qu'il régnait, avait fort agrandi son domaine. Vainqueur des Latins à Poimamenon (1224), il leur avait enlevé les dernières places fortes qu'ils possédaient en Anatolie, conquis sur eux les grandes îles du littoral asiatique, Samos, Chios, Lesbos, Cos, et obligé le souverain grec de

Rhodes à devenir son vassal. Il avait fait passer une armée en Thrace et momentanément occupé Andrinople, où il s'était heurté à l'empereur grec de Thessalonique. Enfin, il attaquait les Vénitiens en Crète. L'alliance bulgare accrut encore sa puissance. En 1236, les deux alliés tentèrent un grand effort contre Constantinople : sous l'assaut de ses adversaires, la ville faillit succomber. L'Occident comprit à temps qu'il fallait la sauver : les villes maritimes d'Italie, le prince d'Achaïe accoururent à l'aide. La capitale de l'empire latin échappa ; et grâce à la rupture de l'alliance gréco-bulgare, que suivit de près la mort de Jean Asen (1241), le misérable royaume latin subsista un quart de siècle encore, vingt-cinq années durant lesquelles Baudouin II fut réduit à mendier partout des secours sans les obtenir, réduit à brocanter, pour se faire quelque argent, les reliques les plus insignes de Constantinople, que saint Louis lui acheta ; et il en vint à ce point de détresse qu'il dut, pour frapper monnaie, employer jusqu'au plomb des toitures, et, pour se chauffer l'hiver, mettre en pièces les charpentes des palais impéraux.

Pendant ce temps, Vatatzès achevait de refaire contre l'étranger l'unité byzantine. Il chassait les Latins de leurs dernières possessions

d'Anatolie : il se conciliait le puissant appui de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, dont il épousait la fille (1244), et qui, par haine du pape, protecteur de l'empire latin, abandonnait sans hésiter Constantinople aux Grecs; il enlevait aux Francs l'appui du sultan seldjoucide d'Iconium (1244), et profitait de l'invasion mongole en Asie Mineure pour s'agrandir aux dépens des Turcs. Surtout il agissait en Europe. Le despotat d'Épire était en pleine anarchie : Vatatzès en profita pour obliger Jean-Ange, le fils de Théodore, à renoncer au titre d'empereur et à se reconnaître le vassal de Nicée (1242). Quatre ans après, il s'emparait de Thessalonique (1246), dont il chassait le despote Démétrius. Il conquérait sur les Bulgares une grande partie de la Macédoine, Serrès, Melnik, Stenimacho; il enlevait aux Latins Bizyè et Tzouroulon (1247). Enfin, il imposait par les armes sa suzeraineté au seul prince grec qui restât encore indépendant, au despote d'Épire Michel II (1254). Quand Vatatzès mourut, au retour de cette dernière campagne, l'empire grec de Nicée, riche, puissant, prospère, encerclait de toutes parts les lamentables débris de l'empire latin. Il ne restait plus qu'à conquérir Constantinople.

IV

La reprise de Constantinople par les Grecs. — Théodore II Lascaris (1254-1258) continua, pendant son court règne, la politique de son père. Il battit, à la passe de Rupel (1255), les Bulgares qui essayaient de prendre leur revanche des défaites subies sous Vatatzès et leur imposa la paix (1256); et s'il mourut trop tôt pour réprimer le soulèvement de l'intrigant et ambitieux despote d'Epire Michel II, son successeur Michel Paléologue (1258-1261) se fit pardonner son usurpation et l'assez laide manière dont il écarta du trône la dynastie légitime par les victoires qu'il remporta. Michel d'Epire avait fait alliance avec Manfred, roi de Sicile, et Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe; il s'appuyait sur les Albanais et les Serbes : déjà il menaçait Thessalonique. Paléologue prit l'offensive, reconquit la Macédoine, envahit l'Albanie, infligea au despote et à ses alliés une sanglante défaite dans la plaine de Pélagonia (1259). Ainsi, devant la fortune de l'empire de Nicée, le despotat d'Épire s'effaçait. Peu après, Paléologue complétait son œuvre en reconquérant Constantinople.

En 1261, il passait l'Hellespont et enlevait aux Latins tout ce qu'ils possédaient en dehors de la capitale. Fort habilement, il s'assurait contre les Vénitiens, qui sentaient, un peu tard, la nécessité de défendre Constantinople, l'alliance de leurs rivaux les Génois, auxquels, par le traité de Nymphaeon (1261), il promit d'accorder en Orient tous les privilèges que possédaient leurs concurrents. Il suffisait, désormais, d'une occasion propice pour faire tomber la capitale aux mains des Grecs. Le 25 juillet 1261, un général de Paléologue profita de ce que la flotte vénitienne avait momentanément quitté la Corne d'Or pour s'emparer de la ville par un heureux coup de main. Baudouin II ne put que s'enfuir, suivi par le patriarche latin et les colons vénitiens : et, le 15 août 1261, Michel Paléologue faisait dans Constantinople son entrée solennelle et posait sur sa tête, dans Sainte-Sophie, la couronne impériale. L'empire byzantin semblait renaître, sous la dynastie nationale des Paléologues, qui allait, durant près de deux siècles, gouverner la monarchie.

V

La principauté d'Achaie. — Les autres États latins, nés de la quatrième croisade, ne dispa-

rurent point tous en même temps que l'empire de Constantinople. Sans parler de Venise qui devait, pendant longtemps encore, conserver dans les mers orientales son empire colonial et les seigneuries insulaires qu'avaient fondées ses patriciens, le duché d'Athènes, sous le gouvernement des La Roche, subsista jusqu'en 1311 ; et si la désastreuse bataille du Céphise le fit passer alors sous l'autorité des Catalans (1311-1333), que remplacèrent ensuite les ducs florentins de la famille des Acciajuoli (1333-1456), jamais les Byzantins n'en reprirent possession. La principauté d'Achaïe, sous le gouvernement des trois Villehardouin, Geoffroi I, le fondateur de la dynastie, et ses fils Geoffroi II et Guillaume (1209-1278), fut plus florissante encore. Malgré son organisation purement féodale et les douze grandes baronnies que la conquête franque y établit, le pays, habilement administré par ses souverains, fut, durant tout le XIIIe siècle, un des États les plus prospères de l'Orient latin. Les finances étaient excellentes ; l'armée passait pour « la meilleure chevalerie d'Europe » ; la tranquillité était parfaite, la bonne entente avec les sujets grecs remarquable. La cour d'Andravida « était, dit un chroniqueur, plus brillante que celle des plus grands rois ». L'influence

française y était toute-puissante : « on y parlait aussi bien français qu'à Paris ». On voit revivre, dans le curieux livre qu'est la *Chronique de Morée*, cette société toute chevaleresque et française, de même qu'aujourd'hui encore, dans tout le Péloponèse, à l'Acrocorinthe ou à Klemoutzi, à Karytène ou à Mistra, à Kalamata ou à Maïna, on rencontre les ruines des puissantes forteresses féodales que bâtirent les maîtres français du pays. Et ce n'est pas assurément un des épisodes les moins curieux de l'histoire byzantine que cette puissance de séduction qu'exerça, dans ce pays grec conquis par les armes, et qui si vite s'assimila, la France lointaine du XIIIe siècle.

Pourtant, la défaite de Pélagonia, où Guillaume de Villehardouin tomba aux mains de Michel Paléologue, eut pour la principauté d'Achaïe de graves conséquences. Pour recouvrer sa liberté, le prince franc dut, au traité de 1262, céder aux Grecs Monemvasie, Maïna et Mistra. Les Byzantins ainsi reprenaient pied dans le Péloponèse. Ils devaient, sous les gouvernements de femmes et d'étrangers — princes angevins, compagnie navarraise — qui suivirent la mort de Villehardouin (1278), faire dans le pays, avec l'appui des populations indi-

gènes, des progrès rapides et y fonder, au XIVe siècle, le despotat de Morée qui sera, dans la décadence byzantine, l'un des États les plus intéressants. Malgré cela, il n'en demeurait pas moins que la quatrième croisade laissait l'Orient tout plein d'établissements latins. Malgré la reprise de Constantinople, malgré les succès remportés par Michel Paléologue en Épire et en Achaïe, ce devait être une source de préoccupations constantes pour l'empire restauré des Paléologues et une cause de faiblesse incontestable.

CHAPITRE VIII

L'empire byzantin sous les Paléologues (1261-1453)

I. La situation de l'empire grec en 1261. — Le règne de Michel VIII Paléologue (1261-1282). — II. L'empire grec sous les derniers Paléologues (1282-1453). — III. La civilisation byzantine à l'époque des Paléologues.

I

La situation de l'empire grec en 1261. — L'empire, tel qu'il se reconstituait sous la dynastie nouvelle des Paléologues, ne ressemblait plus guère à la monarchie sur laquelle avaient jadis régné les Comnènes. En Asie, l'empire de Trébizonde possédait la plus grande partie des provinces qui bordaient la mer Noire, et il formait un État indépendant, qui de plus en plus s'isola de Byzance et mena jusqu'au milieu du xve siècle une existence parallèle à celle de l'empire grec. En Europe, le despotat d'Épire occupait le sud de l'Albanie et une partie de l'Étolie ; le duché de Néopatras ou de Grande Vlachie

s'étendait sur la Thessalie, la Locride, la Phtiotide. A côté de ces États grecs, il y avait, dans la Grèce centrale, un duché latin d'Athènes et, dans le Péloponèse, une principauté latine de Morée. Les Vénitiens étaient maîtres de la plupart des îles de l'Archipel ; les Génois tenaient Chios et avaient des colonies importantes sur le littoral d'Anatolie et dans la mer Noire. L'empire grec restauré ne comprenait plus que trois groupes de territoires : en Asie, les possessions de l'ancien empire de Nicée ; en Europe, Constantinople avec la Thrace et une partie de la Macédoine, dont Thessalonique était la ville principale ; quelques îles enfin, comme Rhodes, Lesbos, Samothrace et Imbros. Et en face de cet empire, territorialement diminué, financièrement épuisé, militairement faible, des États jeunes grandissaient, vigoureux et conscients de leur force, âpres à disputer à Byzance l'hégémonie que jadis elle possédait. C'étaient, dans la péninsule des Balkans, le second empire bulgare au XIIIe siècle, la Grande Serbie d'Étienne Douchan au XIVe. C'étaient surtout en Asie les Turcs, dont la menace devenait chaque jour plus redoutable. Le temps était loin où Constantinople était le centre du monde oriental et de la vie civilisée.

Le règne de Michel VIII Paléologue (1261-1282). — Pour restaurer l'empire byzantin dans son intégrité et sa splendeur d'autrefois, il eût fallu un prodigieux effort. Michel VIII (1261-1282) le tenta : et quoiqu'il n'ait point réussi pleinement à réaliser ses grandioses ambitions, il n'en apparaît pas moins, par le but qu'il se proposa, par son génie pratique, par sa souple habileté, comme le dernier des grands empereurs de Byzance.

Dès le lendemain de son avènement, Michel VIII marquait le dessein de reconquérir les provinces enlevées à l'empire, sur les Grecs aussi bien que sur les Latins. Il reprenait pied dans la Morée franque (fin 1261); il enlevait Janina aux Épirotes (1265), une partie de la Macédoine aux Bulgares (1264), plusieurs des îles de l'Archipel aux Vénitiens; il réprimait l'insolence des Génois; il replaçait sous l'autorité d'un prélat grec les Églises serbe et bulgare (1272). Mais bien vite il se heurta à l'hostilité de l'Occident. La papauté et Venise, en effet, ne renonçaient point à restaurer l'empire latin; le nouveau souverain des Deux-Siciles, Charles d'Anjou, héritier par le traité de Viterbe (1267) des droits de l'empereur Baudouin II, suzerain de la principauté d'Achaïe par le mariage de son

fils avec l'héritière de Villehardouin, avait du côté de l'Orient de plus vastes ambitions encore. Il conquérait Corfou (1267), occupait Durazzo et la côte d'Épire (1272), prenait le titre de roi d'Albanie, s'alliait à tous les ennemis de l'empire, aux Bulgares, aux Serbes, au prince de Grande Vlachie.

Ce fut, dans cette crise redoutable, l'habileté suprême de Michel Paléologue d'empêcher la coalition générale de l'Occident contre les Byzantins. Profitant des inquiétudes de la papauté, qui ne tenait pas à voir grandir outre mesure la puissance de Charles d'Anjou, flattant le désir qu'avaient toujours les souverains pontifes de rétablir sur l'Église grecque l'autorité de Rome, il conclut avec Grégoire X, au concile de Lyon (1274), l'accord qui soumettait à nouveau l'Église orientale à la papauté. Mais, en échange, Michel VIII obtenait l'assurance qu'on ne lui disputerait pas Constantinople, qu'il aurait en Orient les mains libres, qu'il lui serait permis d'y combattre les Latins mêmes. Et en effet, dès 1274, il prenait en Épire l'offensive contre les troupes angevines, intervenait en Thessalie, où il assiégeait Néopatras (1275), combattait les Vénitiens en Eubée, et poussait ses progrès en Achaïe, où la mort de

1. Salonique. Église des Saints-Apôtres. XIVe siècle. (Phot. Le Tourneau). (*Manuel d'Art Byzantin.*)

2. Athènes. Église de Saint-Théodore. XIIe siècle. (*Man. d'Art Byz.*)

Guillaume de Villehardouin (1278) affaiblissait grandement la principauté franque.

Malheureusement, l'hostilité irréductible des Grecs contre Rome traversa ces habiles combinaisons. Michel VIII avait imposé par la force l'union au clergé byzantin ; il voulut, d'accord avec le patriarche Jean Bekkos (1275), la réaliser par la force. Il ne réussit par là qu'à provoquer un schisme dans l'intérieur de l'Église orthodoxe, et l'antagonisme entre les deux mondes, qu'il s'était flatté d'apaiser, n'en devint que plus aigu et plus redoutable.

Charles d'Anjou d'autre part, fort mécontent, ne désarmait point. Il réorganisait sa domination en Épire (1278), regagnait à ses vues la papauté (1281), formait avec Rome et Venise une ligue pour rétablir l'empire latin, à laquelle, par haine de Michel VIII, adhéraient les Serbes, les Bulgares et les Grecs mêmes de Thessalie et d'Épire. L'empereur byzantin fit front partout. Il battit à Bérat les généraux de Charles d'Anjou ; surtout, pour briser l'ambition angevine, il suscita les Vêpres siciliennes (mars 1282). Mais si par là, finalement, il tint en échec l'Occident, peut-être Michel VIII, trop exclusivement préoccupé de sa politique à l'égard des Latins, négligea-t-il à l'excès en Orient le péril

turc qui grandissait en Asie Mineure, le péril serbe qui montait en Europe. L'agitation religieuse, qu'il avait par ailleurs déchaînée dans l'empire, était pour la monarchie une autre cause de faiblesse. Le règne de Michel VIII avait semblé marquer pour l'empire un commencement de renaissance : la décadence allait suivre, rapide et inéluctable.

II

L'EMPIRE GREC SOUS LES DERNIERS PALÉOLOGUES (1282-1453). — On le vit bien sous les successeurs de Michel VIII, sous son fils Andronic II (1282-1328), prince instruit, beau parleur, ami des lettres et très pieux, mais incurablement faible et médiocre, et sous le petit-fils de celui-ci, Andronic III (1328-1341), intelligent, mais léger, turbulent et viveur; on le vit sous le long règne de Jean V (1341-1391), malgré l'énergique direction que donna un moment aux affaires le souverain remarquable que fut l'usurpateur Jean VI Cantacuzène (1341-1355), et malgré les hautes qualités qu'apporta ensuite au trône le fils de Jean V, Manuel II (1391-1425), prince éminent, dont on a pu dire « qu'en des temps meilleurs il aurait sauvé l'empire, si l'empire avait pu être sauvé. » L'empire ne pouvait plus

être sauvé. Jean VIII (1425-1448), Constantin Dragasès (1448-1453), ne purent arrêter la décadence ni empêcher la ruine, et le dernier ne sut que se faire tuer héroïquement sur les remparts de sa capitale prise d'assaut. Peu importe donc que, pendant ce siècle et demi, l'empire ait, parfois encore, eu à sa tête des hommes de valeur : les événements étaient plus forts que leur volonté; au dedans comme au dehors, les causes de ruine étaient irrémédiables.

Les causes intérieures de la décadence. — Les guerres civiles. — En face des périls extérieurs qui menaçaient la monarchie, il eût fallu que l'empire demeurât uni, tranquille et fort. L'époque des Paléologues, au contraire, fut pleine de révolutions et de discordes civiles. Contre Andronic II se soulevait son petit-fils, le futur Andronic III, que le vieil empereur prétendait dépouiller de ses droits légitimes au trône; et pendant plusieurs années (1321-1328), la guerre, coupée de trêves passagères, désola l'empire, pour aboutir finalement à la prise de Constantinople par les révoltés et à la chute d'Andronic II. Pendant la régence d'Anne de Savoie et la minorité de Jean V Paléologue, Jean Cantacuzène, à son tour, se proclama empereur (1341), et

pendant six années (1341-1347) le monde grec se divisa en deux partis, l'aristocratie tenant pour l'usurpateur, le peuple pour la dynastie légitime, jusqu'au jour où la capitale tomba, par une trahison, aux mains du prétendant. Pendant le règne de Jean Cantacuzène (1347-1355), les intrigues de Jean V Paléologue, à qui le nouvel empereur avait conservé sa part de pouvoir, troublèrent constamment la monarchie et amenèrent une révolution nouvelle qui renversa Cantacuzène. Puis ce furent les démêlés de Jean V avec son fils Andronic (1376), avec son petit-fils Jean (1391), qui, l'un et l'autre, réussirent à écarter momentanément du trône le vieux souverain. Et la chose grave, c'est qu'au cours de ces luttes, sans scrupules les adversaires appelaient à leur aide tous les ennemis de l'empire, Bulgares, Serbes, Turcs, payant leur concours de larges subsides, de cessions de territoires même et ouvrant ainsi la porte à ceux qui rêvaient la destruction de la monarchie. Tout patriotisme, toute intelligence politique même avaient disparu dans le conflit de ces ambitions exaspérées.

Les querelles sociales et religieuses. — Des antagonismes religieux et sociaux aggravaient

la misère des discordes civiles. Vers le milieu du XIVe siècle, un vent de révolution sociale passait sur la monarchie : les classes inférieures s'insurgeaient contre l'aristocratie de naissance ou de richesse ; et pendant sept années (1342-1349), Thessalonique, la seconde ville de l'empire, était, par l'agitation des Zélotes, remplie de troubles, de terreur et de sang. La cité macédonienne se constitua en une véritable république indépendante, dont la tumultueuse histoire est un des épisodes les plus intéressants de la vie de l'empire grec au XIVe siècle; et ce n'est point sans peine que Jean Cantacuzène rétablit finalement dans la ville qui avait pris parti contre lui l'ordre et la paix.

Les luttes religieuses, nées surtout de l'hostilité séculaire entre Grecs et Latins, augmentaient encore le désarroi. Michel VIII, par politique, avait cru sage de se rapprocher de Rome et de rétablir l'union entre les Églises ; il avait soulevé, par là, un mécontentement si grave que le premier soin de son successeur Andronic II fut de faire sa paix avec le clergé orthodoxe, en dénonçant l'accord conclu avec la papauté. L'antagonisme entre Latins et Grecs s'en était naturellement accru et, dans la monarchie même, l'opposition entre les partisans

et les adversaires de l'union. Une ardente polémique entretenait cette agitation et transformait insensiblement toute sympathie pour les idées latines en une véritable trahison à l'égard de la patrie. Dans ces conditions, la moindre occasion déchaînait l'opposition du nationalisme byzantin contre l'Occident. Ce fut la raison profonde du débat, d'apparence purement théologique, qu'on nomme la querelle des Hésychastes et qui, pendant dix ans (1341-1351), troubla et divisa l'empire. Dans cette affaire, née en apparence des rêveries étranges de quelques moines de l'Athos, ce qui s'opposait en réalité, c'était l'esprit grec et l'esprit latin, le mysticisme oriental, que représentaient les Hésychastes et leur défenseur Grégoire Palamas, et le rationalisme latin, dont les tenants étaient un Barlaam et un Akyndinos, nourris de saint Thomas d'Aquin et rompus à la dialectique scolastique; et c'est pour cela que la lutte prit fort vite une couleur politique, Cantacuzène prenant parti pour l'Athos et Anne de Savoie pour Barlaam.

Il en alla de même quand, par nécessité politique, Jean V (1369), puis Manuel II (1417), recommencèrent à négocier avec Rome et que, pour conjurer le péril turc, Jean VIII tenta un

effort désespéré. L'empereur vint en personne en Italie (1437) et signa avec Eugène IV, au concile de Florence, l'accord qui mettait fin au schisme (1439). Comme Michel VIII, il se heurta à l'intransigeance farouche du clergé et du peuple orthodoxes, persuadés que, malgré toutes leurs promesses, les Latins ne poursuivaient que « la destruction de la ville, de la race et du nom grec. » Jean VIII et son successeur Constantin XI eurent beau essayer d'imposer l'union par la force ; l'émeute gronda jusque sous les voûtes de Sainte-Sophie (1452) ; à la veille de la catastrophe où allait sombrer Constantinople, on se passionnait dans la ville pour ou contre l'union, et certains hommes déclaraient qu'ils « aimaient mieux voir régner à Byzance le turban des Turcs que la mitre des Latins. »

La détresse financière et militaire. — Par là-dessus, c'était la détresse financière. Malgré la tyrannie fiscale, l'impôt foncier, dans un pays complètement ruiné par la guerre, ne rapportait plus au trésor que des ressources insuffisantes. Les douanes, depuis que le commerce de l'empire était tombé aux mains des Vénitiens et des Génois, diminuaient avec une rapidité croissante. Le gouvernement était réduit à altérer les

monnaies, l'empereur à emprunter et à mettre en gage les joyaux de la couronne : l'argent manquait, le trésor était vide. La décadence militaire n'était pas moins grave : l'armée, numériquement faible, indisciplinée et mal tenue en main, était de plus en plus impuissante à défendre l'empire. Les mercenaires au service de la monarchie se révoltairent contre elle, comme fit, sous Andronic II, la Grande Compagnie catalane qui, maîtresse de Gallipoli, bloqua pendant deux ans Constantinople (1305-1307) et promena ses étendards victorieux à travers la Macédoine et la Grèce (1307-1311); comme firent, au milieu du XIVe siècle, les auxiliaires serbes et turcs, qui ravagèrent et pillèrent l'empire sans merci. Sur mer, c'était la même faiblesse. Michel VIII avait essayé de reconstituer la flotte byzantine ; ses successeurs jugèrent la dépense inutile et abandonnèrent la domination des mers orientales aux escadres des républiques italiennes. L'empire s'en allait à l'abandon, sans force contre les périls qui le menaçaient à l'extérieur.

Les causes extérieures de la décadence. — *Bulgares et Serbes.* — Depuis la mort de Jean Asen (1241), l'empire vlaquo-bulgare, si redou-

GRÈCE

AU MILIEU DU XIVe SIÈCLE

table pour Byzance depuis la fin du XIIe siècle, s'était fort affaibli par suite des luttes intestines qui le déchiraient. La grave défaite que les Serbes infligèrent au tsar Michel à Velboujd (1330) acheva de ruiner sa puissance. Cependant les Bulgares demeuraient toujours pour l'empire des voisins inquiétants; ils intervenaient dans les affaires byzantines, profitaient de l'appui qu'ils apportaient à Andronic II ou à Anne de Savoie pour exiger de larges cessions de territoires; surtout, de leurs incursions incessantes, le pays grec sortait épouvantablement dévasté. Mais les Serbes surtout étaient devenus pour Byzance des adversaires terribles. Sous les successeurs d'Étienne Nemanya, Ouroch Ier (1243-1276), Dragoutine (1276-1282), Miloutine (1282-1321), la Serbie s'était agrandie aux dépens des Bulgares et des Grecs jusqu'à devenir l'État le plus important de la péninsule balkanique. Ouroch Ier avait conquis la haute vallée du Vardar (1272); Miloutine, s'appuyant sur l'alliance des Épirotes et des Angevins, avait occupé Uskub (1282), conquis la région de Serrès et de Christopolis, qui lui ouvrait l'accès de l'Archipel (1283), mis la main sur Ochrida, Prespa et toute la Macédoine occidentale, envahi l'Albanie du Nord (1296) et obligé An-

dronic II à lui reconnaître toutes ses conquêtes (1298) : et comme les Bulgares, les Serbes s'étaient mêlés sans cesse aux troubles intérieurs de l'empire grec.

Quand Étienne Douchan (1331-1355) monta sur le trône, la Serbie s'étendait de la Save et du Danube au nord jusqu'à Stroumitza et Prilep au sud, de la Bosna à l'ouest au Rilodagh et à la Strouma à l'est. Douchan voulut faire d'elle davantage encore : il rêva de réunir sous son autorité toute la péninsule des Balkans et de ceindre à Constantinople la couronne impériale. Habile diplomate, grand général, intelligent, volontaire et tenace, il commença par achever la conquête de la Macédoine occidentale (1334); puis, enlevant l'Albanie aux Angevins jusqu'à Durazzo et Valona, l'Épire aux Grecs jusqu'à Janina (1340), il poussa ses progrès en Macédoine, où les Byzantins ne conservèrent que Thessalonique et la Chalcidique, et où la frontière serbe atteignit vers l'est la Maritza (1345). Et en 1346, dans la cathédrale d'Uskub, Douchan se faisait solennellement couronner « empereur et autocrate des Serbes et des Romains ». L'empire serbe s'étendait maintenant du Danube à la mer Égée et à l'Adriatique : Douchan l'organi-

sait sur le modèle de Byzance ; il lui donnait une législation (1349), il instituait à Ipek un patriarcat indépendant de Constantinople ; vainqueur des Grecs (en 1351 il assiégeait Thessalonique), des Angevins, du roi de Bosnie, du roi de Hongrie, il apparaissait comme le prince le plus puissant des Balkans, et le pape le proclamait « le chef de la lutte contre les Turcs ». Il ne restait plus à Douchan qu'à prendre Constantinople. Il le tenta (1355), conquit Andrinople et la Thrace, et mourut brusquement, — malheureusement pour la chrétienté, — en vue de la ville dont il rêvait de faire sa capitale. Lui mort, son empire se disloqua vite. Mais, de cette lutte de vingt-cinq ans, Byzance sortait un peu plus faible encore.

Les Turcs. — Pendant qu'ainsi, en Europe, l'empire grec diminuait sous l'assaut des États slaves, les Turcs Osmanlis progressaient en Asie, sous la conduite de trois grands chefs, Ertogrul, Osman (1289-1326) et Orkhan (1326-1359). Malgré les efforts, parfois heureux, d'Andronic II pour les arrêter, Brousse tombait en 1326 aux mains des Ottomans, qui y établissaient leur capitale. Nicée succomba ensuite (1329), puis Nicomédie (1337) ; en 1338 les Turcs

atteignaient le Bosphore. Ils le franchissaient bientôt, sur l'appel des Byzantins eux-mêmes, qui sollicitaient avec empressement leur alliance dans leurs discordes civiles : en 1353, Cantacuzène, qui dès 1346 avait donné sa fille en mariage au sultan, récompensait ses services en lui cédant une forteresse sur la côte européenne des Dardanelles. L'année suivante (1354), les Turcs s'installaient à Gallipoli; ils occupaient Didymotique et Tzouroulon (1357). La péninsule des Balkans leur était ouverte.

Mourad Ier (1359-1389) en profita. Il conquit la Thrace (1361), que Jean V Paléologue dut lui reconnaître (1363); il emporta Philippopoli et bientôt Andrinople, où il transporta sa capitale (1365). Byzance isolée, cernée, coupée du reste de la monarchie, attendait, retranchée derrière ses murailles, le coup suprême qui semblait inévitable. Pendant ce temps, les Ottomans achevaient la conquête de la péninsule balkanique. Ils écrasaient sur la Maritza les Serbes du sud et les Bulgares (1371); ils installaient leurs colonies en Macédoine et menaçaient Thessalonique (1374); ils envahissaient l'Albanie (1386), détruisaient l'empire serbe à la journée de Kossovo (1389), faisaient de la Bulgarie un pachalik turc (1393). Jean V Paléologue était

obligé de se reconnaître le vassal du sultan, de lui payer tribut, de lui fournir un contingent de troupes pour prendre la dernière place que les Byzantins possédaient encore en Asie Mineure, Philadelphie (1391).

Bajazet (1389-1402) agit plus vigoureusement encore à l'égard de l'empire. Il bloqua étroitement (1391-1395) la capitale grecque; et quand eut échoué, à la bataille de Nicopolis (1396), le grand effort que l'Occident tenta pour sauver Byzance, il attaqua de vive force Constantinople (1397), en même temps qu'il envahissait la Morée. Heureusement pour les Grecs, l'invasion mongole et la défaite retentissante que Timour infligea aux Turcs à Angora (1402) donnèrent à l'empire vingt ans encore de répit. Mais, en 1421, Mourad II (1421-1451) reprenait l'offensive. Il attaquait, d'ailleurs sans succès, Constantinople, qui résista énergiquement (1422); il prenait Thessalonique (1430) que, depuis 1423, les Vénitiens avaient achetée aux Grecs; un de ses généraux pénétrait en Morée (1423); lui-même portait ses armes en Bosnie, en Albanie, et imposait tribut au prince de Valachie. L'empire grec, aux abois, ne possédait plus, outre Constantinople et la région voisine jusqu'à Derkon et Selymbria, que quelques territoires épars

sur le littoral, Anchialos, Mesembria, l'Athos, et le Péloponèse qui, reconquis presque complètement sur les Latins, devenait alors comme le centre de la nationalité grecque. Malgré les efforts héroïques de Jean Hunyade, qui battit en 1443 les Turcs à Jalovatz, malgré la résistance de Scanderbeg en Albanie, les Ottomans poursuivaient leurs avantages. En 1444, à la bataille de Varna, le dernier grand effort que tentait en Orient la chrétienté était brisé ; le duché d'Athènes se soumettait aux Turcs ; la principauté de Morée envahie (1446) était obligée de se reconnaître tributaire ; Jean Hunyade était défait à la seconde bataille de Kossovo (1448). Constantinople seule survivait, citadelle inexpugnable, et elle semblait à elle seule constituer tout l'empire. Mais, pour elle aussi, la fin était proche. Mahomet II, en montant sur le trône (1451), avait le ferme dessein de s'en emparer.

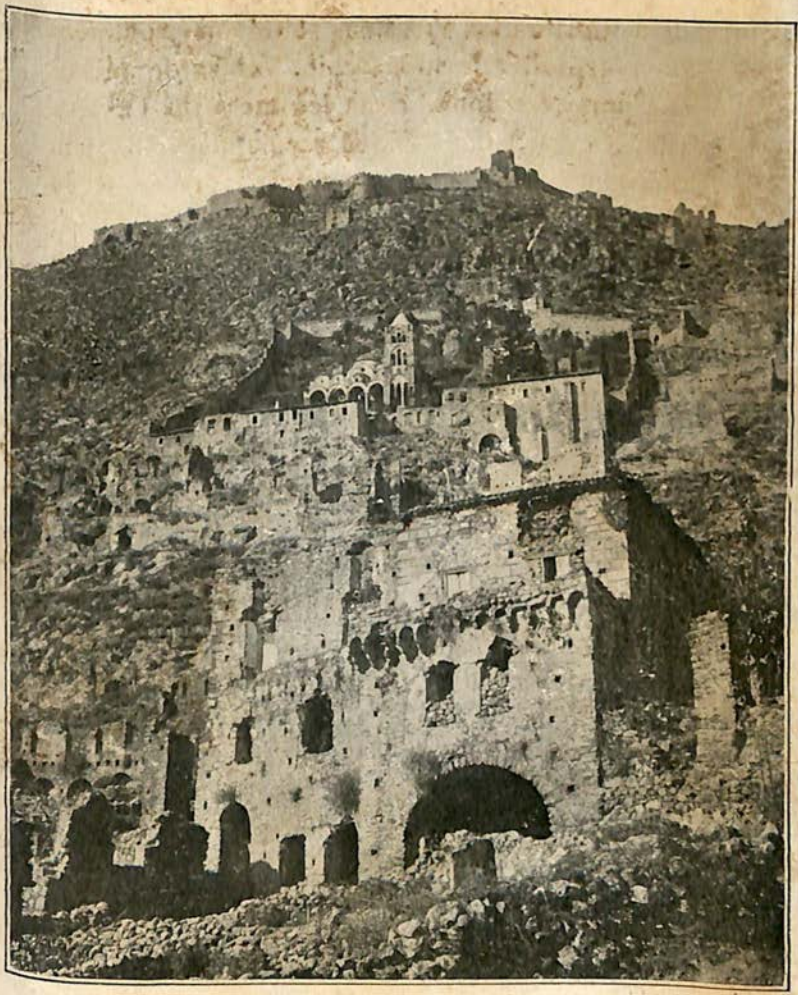
Byzance et les Latins. — Au lieu d'aider à la défense de l'empire, les Latins établis en Orient, Vénitiens et Génois, n'avaient fait que profiter égoïstement de sa détresse et précipiter sa ruine.

Établis par Michel Paléologue à Galata, en face de Constantinople (1267), installés sur la côte d'Asie Mineure et dans la mer Noire, les

Génois, selon l'expression d'un historien grec, « avaient fermé aux Romains toutes les routes du commerce maritime »; et quoique, sous le règne d'Andronic III, les Grecs eussent momentanément reconquis sur eux Chios (1329), Lesbos (1336) et Phocée (1340), ces succès sans lendemain n'avaient diminué ni l'insolence ni l'âpreté au gain des marchands étrangers. Les Vénitiens, maîtres de l'Archipel, et rentrés bien vite à Constantinople et à Thessalonique, n'étaient pas moins redoutables. Les deux républiques se comportaient dans l'empire comme en pays conquis, bravant les souverains byzantins et leur imposant leur volonté par la force, remplissant la capitale de troubles et de meurtres, faisant pénétrer leurs escadres jusque dans la Corne d'Or, provoquant des révolutions dans la capitale (1375), se faisant céder par la menace des territoires ou accorder des privilèges, installant — comme firent les Génois en 1348 — une station navale dans le Bosphore, pillant les sujets grecs et attaquant Constantinople même, — comme firent les Vénitiens en 1305, les Génois en 1348, — quand ils croyaient avoir à se plaindre de l'empereur. Les Byzantins, tout en s'en indignant, acceptaient ces insolences, impuissants qu'ils étaient à les repousser par la force : et

de cette situation Vénitiens et Génois profitaient pour exploiter la monarchie. Venise organisait son empire colonial dans les mers du Levant. Gênes créait, dans Chios reconquise (1347) la puissante société commerciale appelée « la Mahone ». Les Latins, selon le mot d'un historien byzantin « s'étaient emparés de toutes les richesses des Byzantins et de presque tous les revenus de la mer », achevant ainsi la ruine économique de l'empire.

Le reste de l'Occident ne se préoccupait guère davantage de Byzance. Sans doute, la croisade de 1343 avait reconquis Smyrne pour quelques années, et celle de 1366 repris un moment Gallipoli aux Turcs. Sans doute, la chrétienté avait tenté en 1396 le grand effort qui aboutit au désastre de Nicopolis, et en 1444 celui qui aboutit au désastre de Varna; et sans doute encore, pendant deux ans (1397-1399), le maréchal de France Boucicaut avait défendu avec courage Constantinople contre les attaques des Turcs. En fait, l'Occident se désintéressait de l'empire byzantin, ou ne songeait qu'à profiter de sa misère pour le dominer religieusement, le conquérir politiquement, l'exploiter économiquement. La papauté ne rêvait que de rétablir l'union, sans s'inquiéter des répugnances que les Byzantins



Mistra. Maisons et vue de la Pantanassa. XIVe et XVe siècles.
(Coll. Hautes Études, C. 21.) (*Manuel d'Art Byzantin.*)

en éprouvaient; les princes d'Occident ne pensaient qu'à partager l'empire. Vainement Jean V en 1369, Manuel II en 1402, Jean VIII en 1439 vinrent en Italie, en France, en Angleterre, mendier des secours ; ils n'obtinrent qu'un accueil courtois et de belles promesses. Et quand Mahomet II se résolut à en finir avec l'empire grec, Byzance, épuisée, abandonnée, n'avait plus qu'à bien mourir.

La prise de Constantinople par les Turcs. — C'est ce qu'elle fit. Dès son avènement, Manuel II avait manifesté ses intentions, en construisant sur le Bosphore la forteresse de Roumili-Hissar, qui coupait les communications de Constantinople avec la mer Noire, en envoyant, d'autre part, une expédition en Morée (1452), pour empêcher les despotes grecs de Mistra de secourir la capitale. Bientôt, le sultan vint attaquer la ville (5 avril 1453). A la formidable armée turque, qui comprenait près de 160,000 hommes, l'empereur Constantin Dragasès pouvait opposer 9.000 soldats à peine, dont la moitié au moins étaient des étrangers; les Grecs, par hostilité à l'union rétablie par leur souverain, firent, en général, assez mal leur devoir. Pourtant, malgré la puissance de

l'artillerie turque et le canon formidable de l'ingénieur Orban, un premier assaut fut repoussé (18 avril). Mais Mahomet II réussit à faire passer sa flotte dans la Corne d'Or et à menacer ainsi un autre secteur des remparts. Cependant l'assaut du 7 mai échoua encore. Mais dans les remparts de la ville, aux abords de la porte de Saint-Romain, la brèche était ouverte. Dans la nuit du 28 au 29 mai 1453, l'attaque suprême commença. Deux fois, les Turcs furent repoussés ; alors Mahomet lança à l'assaut les janissaires. A ce moment, le Génois Giustiniani, qui avait été avec l'empereur l'âme de la défense, fut blessé grièvement et dut quitter son poste de combat, désorganisant par là la défense. L'empereur, cependant, continuait à se battre courageusement, lorsqu'un parti ennemi, forçant la poterne nommée Xyloporta, vint par derrière assaillir les défenseurs. C'était la fin. Constantin Dragasès se fit tuer en héros sur la brèche, mettant ainsi sur Byzance un dernier rayon de beauté. Mais les Turcs étaient maîtres de la ville. Ce fut alors, dans Constantinople prise, le pillage et le massacre ; plus de 60,000 personnes furent réduites en captivité. Et le 30 mai 1453, à huit heures du matin, Mahomet II faisait dans Byzance son entrée

solennelle et venait dans Sainte-Sophie rendre grâces au Dieu de l'Islam.

III

La civilisation byzantine a l'époque des Paléologues. — Pourtant telle était, jusqu'en sa décadence, la vitalité de cette civilisation byzantine, qu'une suprême renaissance, littéraire et artistique, pare d'un rayon de gloire mourante l'époque des Paléologues.

Dans le monde du XIVe et du XVe siècle, Constantinople demeurait toujours une des plus belles et des plus illustres cités de l'univers, la métropole de l'orthodoxie où affluaient les pèlerins de l'Orient grec et slave, la grande ville de commerce où se rencontraient les marchands de tout l'Occident, le centre magnifique et fécond d'une culture intellectuelle et artistique remarquable. Les écoles de la capitale byzantine étaient plus florissantes et plus fréquentées que jamais, et les grands professeurs de l'Université, les Planude, les Moschopoulos, les Triklinios, au commencement du XIVe siècle, plus tard les Chrysoloras ou les Argyropoulos, en y renouvelant l'étude des écrivains classiques, se montraient les dignes précurseurs des humanistes

de la Renaissance. Auprès d'eux, les philosophes, les Gémiste Pléthon, les Bessarion, continuaient la tradition de l'étude des doctrines platoniciennes et se préparaient à les transmettre à l'Occident. Puis, c'était toute une pléiade de talents originaux et personnels, historiens comme Jean Cantacuzène ou Nicéphore Grégoras au XIVe siècle, comme Phrantzès, Ducas, Chalcondylès ou Critobule au XVe; théologiens comme Grégoire Palamas ou les deux Cabasilas au XIVe siècle, comme Marcos Eugenikos ou Georges Scholarios au XVe siècle, orateurs comme Nicéphore Chumnos ou Démétrius Cydonès, essayistes comme Théodore Métochite ou Manuel Paléologue, poètes comme Manuel Philès, satiriques comme l'auteur anonyme de la Descente de Mazaris aux enfers. Les sciences, l'astronomie, la médecine, les sciences de la nature, étaient cultivées à l'égal des lettres, et on a pu dire justement des savants de ce temps qu'ils n'ont pas rendu moins de services qu'un Roger Bacon n'en rendit en Occident. Il semble vraiment qu'à la veille de succomber, Byzance rassemblât toutes ses énergies intellectuelles pour jeter un dernier éclat.

De même, à l'aube du XIVe siècle, l'art byzantin se réveillait pour une dernière renaissance.

Revenant à ses sources les plus anciennes, à cette tradition alexandrine en particulier que remettaient en honneur les humanistes du temps, cet art perd son caractère abstrait pour se faire vivant et pittoresque, tour à tour ému, dramatique ou charmant. L'iconographie s'enrichit et se renouvelle, plus pathétique et plus passionnée. La couleur, harmonieuse et savante, est d'une technique presque impressionniste. Des écoles se forment, diverses d'inspiration et de style : école de Constantinople, dont les mosaïques de Kahrié-djami (commencement du XIVe siècle) sont le chef-d'œuvre; école macédonienne, dont les maîtres ont décoré les églises de la Macédoine, de la Vieille Serbie et les plus anciennes églises de l'Athos, et dont le fameux Manuel Pansélinos est peut-être, au XVIe siècle, le dernier représentant; école crétoise, dont les fresques de Mistra sont sans doute le chef-d'œuvre. Ainsi Byzance, en apparence épuisée, retrouve, au XIVe siècle comme jadis au Xe, au contact de la tradition antique, une vigueur nouvelle; et par ce puissant mouvement d'art, comparable à la Renaissance italienne du XIVe siècle, et qui cependant ne lui doit rien, une fois encore l'influence de Byzance s'étend sur tout le monde oriental, chez

les Serbes, chez les Russes, chez les Roumains.

Le despotat de Mistra. — Entre ces divers centres de culture intellectuelle et artistique, Mistra mérite une mention particulière.

Fondée par Guillaume de Villehardouin, au-dessus de la plaine où fut Sparte, devenue ensuite la résidence des despotes grecs du Péloponèse, Mistra, avec ses églises toutes décorées de fresques, ses murailles, ses maisons, ses palais, est, comme on l'a dit justement, une Pompéï byzantine. Après qu'en 1262 la ville fut revenue au pouvoir des Byzantins, Andronic II s'appliqua à la peupler et à l'embellir et il y fit bâtir plusieurs églises. Jean Cantacuzène plus tard s'y intéressa davantage encore. Il fit de la province de Morée, progressivement reconquise sur les Francs, un apanage pour son fils cadet Manuel, qui reçut le titre de *despote* (1348); et sous le gouvernement de ce prince, comme sous celui des cadets de la dynastie des Paléologues qui lui succédèrent (à partir de 1383), Mistra fut le centre d'une cour brillante, artiste et lettrée, véritable foyer d'hellénisme et d'humanisme, et refuge de la nationalité grecque expirante.

C'est en effet un trait digne d'attention que, dans cette Byzance, qui si longtemps s'était désintéressée de la Grèce antique, brusquement, à la veille de la catastrophe, reparaît le souvenir des lointaines origines helléniques. Sur les lèvres des gens du xve siècle, se rencontrent de façon inattendue les grands noms des Périclès et des Thémistocle, des Lycurgue et des Épaminondas, dont on se plaît à rappeler ce qu'ils firent jadis « pour la chose publique, pour la patrie ». Les hommes les plus éminents du temps, un Gémiste Pléthon, un Bessarion, voient dans le réveil de la tradition hellénique le levain qui sauvera l'empire, et ils adjurent le souverain de prendre, au lieu du titre suranné de basileus des Romains, le nom nouveau et vivant de roi des Helléne, « qui à lui seul suffira, disent-ils, pour assurer le salut des Hellènes libres et la délivrance de leurs frères esclaves ». Bessarion rappelle au dernier des Paléologues les exploits des Spartiates d'autrefois et le supplie de se mettre à la tête de leurs descendants pour affranchir l'Europe des Turcs et reconquérir en Asie l'héritage de ses pères. Pléthon propose à Manuel II tout un programme de réformes — à la veille de la catastrophe suprême — pour l'Hellade régénérée. Et si vaines que

semblent ces illusions, au moment où Mahomet II est aux portes, ce n'en est pas moins un fait remarquable que cette reprise de conscience de l'hellénisme qui ne veut pas mourir, que cette vue prophétique d'un avenir lointain où, selon le mot d'un écrivain du xve siècle, Chalcondylès, « quelque jour un roi grec et ses successeurs restaureront un royaume où les fils des Hellènes, réunis administreront eux-mêmes leurs affaires en formant une nation ».

C'est à la cour de Mistra surtout que se sont exprimées ces aspirations, et pareillement c'est dans les églises de Mistra, à la Métropole (commencement du xive siècle), à la Peribleptos (milieu du xive siècle) à la Pantanassa (xve siècle), que se rencontrent quelques-uns des chefs-d'œuvre de la Renaissance artistique de ce temps. On y observe une rare entente du sens décoratif, une recherche du pittoresque, du mouvement, de l'expression, un goût remarquable de l'élégance et de la grâce, un sens admirable de la couleur, délicate et vigoureuse à la fois, un art savant et libre tout ensemble. Les mêmes qualités se retrouvent dans les fresques des églises de Macédoine comme dans les peintures les plus anciennes des monastères de l'Athos. Elles montrent de quelle originalité créatrice

l'art byzantin était capable encore et jettent sur l'époque des Paléologues une suprême splendeur.

L'empire grec de Trébizonde. — A l'autre extrémité du monde byzantin, au fond de la mer Noire, l'empire lointain de Trébizonde offrait vers le même temps un autre centre intéressant de civilisation hellénique.

Au commencement du XIIIe siècle, Alexis Ier (1204-1222), de la famille des Comnènes, avait fondé, malgré les attaques des souverains de Nicée et des Turcs Seldjoucides, un État qui comprenait tout l'ancien Pont Polémoniaque et s'étendait vers l'est jusqu'au Phase. Mais isolé aux extrémités de l'Orient, perdu entre les Turcs et les Mongols, troublé à l'intérieur par les querelles de sa turbulente noblesse féodale, exploité par les Gênois, jalousé par les souverains grecs de Contantinople, le nouvel empire mena une existence souvent difficile. Il connut pourtant des jours prospères, sous le règne d'Alexis II (1297-1330), sous le long gouvernement d'Alexis III (1340-1390), qui embellit sa capitale d'églises et de monastères. Étagée au-dessus de la mer, parmi les eaux courantes et la verdure, prodigieusement riche par le grand

commerce qu'elle faisait avec l'intérieur de l'Asie, célèbre par son luxe et par la beauté de ses princesses, Trébizonde était alors une des plus belles villes de l'Orient et un des grands marchés du monde. Sur le plateau qui dominait le rivage, le palais des princes était une merveille d'élégante magnificence, et la renommée de la cité, « tête et œil de l'Asie tout entière », était répandue dans tout le monde oriental. Sans doute, à partir du commencement du xve siècle, une démoralisation profonde troubla la cour des Comnènes et la remplit d'intrigues sanglantes et de tragiques aventures. Il n'en subsista pas moins, grâce à l'empire de Trébizonde, au fond du Pont-Euxin, un reflet des gloires de Byzance, et pendant deux siècles et demi, la nationalité grecque trouva là un de ses refuges.

Le despotat de Morée et l'empire de Trébizonde devaient survivre quelques années à peine à la chute de Constantinople. Dès 1453, l'insurrection albanaise dans le Péloponèse avait amené les Turcs en Morée, et les despotes, frères de Constantin XI, après avoir appelé les Ottomans à leur aide, avaient dû se reconnaître les vassaux du sultan. Lorsque en 1459 Thomas refusa le tribut, ce fut plus grave. Mahomet II en

personne parut en Morée, brisant toutes les résistances, sans réussir pourtant à emporter Mistra. Les despotes encore une fois durent se soumettre, mais bientôt à nouveau ils se soulevèrent. Alors le sultan marcha droit à Mistra, déposa le despote Démétrius qu'il emmena prisonnier; l'autre prince grec s'enfuit en Italie, et la Morée devint une province turque (1460).

David Comnène, le dernier empereur de Trébizonde, succomba en 1461. Vainement il avait essayé de s'appuyer sur le mari de sa nièce, le prince turcoman Ouzoun Hassan. En 1461 Mahomet II paraissait en Anatolie, battait les troupes d'Hassan, puis se retournait contre Trébizonde, qui dut capituler. Ce qui restait de la famille impériale fut interné par ordre du sultan près de Serrès en Macédoine. C'était la fin du dernier État grec d'Orient.

Ainsi finit l'empire byzantin, après plus de mille ans d'existence, et d'une existence souvent glorieuse, après avoir été, durant des siècles, le champion de la chrétienté contre l'Islam, le défenseur de la civilisation contre la barbarie, l'éducateur de l'Orient slave, après avoir, jusqu'en Occident, fait sentir son influence. Mais alors même que Byzance fut tombée, alors qu'elle

eut cessé d'exister en tant qu'empire, elle continua d'exercer dans tout le monde oriental une action toute-puissante, et elle l'exerce encore aujourd'hui. Des extrémités de la Grèce au fond de la Russie, tous les peuples de l'Europe orientale, Turcs et Grecs, Serbes et Bulgares, Roumains et Russes, ont conservé le souvenir vivant et les traditions de Byzance disparue. Et par là cette vieille histoire, assez mal connue, un peu oubliée, n'est point, comme on le croit trop volontiers, une histoire morte ; elle a laissé jusqu'en notre temps, dans le monvement des idées comme dans les ambitions de la politique, des traces profondes, et elle contient toujours en elle, pour tous les peuples qui ont recueilli son héritage, des promesses et des gages d'avenir. C'est par là que la civilisation byzantine mérite doublement l'attention, autant pour ce qu'elle fut en elle-même que pour tout ce qui reste d'elle dans l'histoire de notre temps.

APPENDICE

I

LISTE DES EMPEREURS BYZANTINS

La dynastie constantinienne

Constantin Ier le Grand, 306-337, seul empereur, 323-337.
Constance II, 337-361; seul empereur, 353-361.
Julien, 361-363.
Jovien, 363-364.
Valens, 364-378.

La dynastie théodosienne

Théodose Ier le Grand, 379-395.
Arcadius, 395-408.
Théodose II, 408-450.
Marcien, 450-457.
Léon Ier, 457-474.
Zénon, 474-491.
Anastase, 491-518.

La dynastie justinienne

Justin Ier, 518-527.
Justinien Ier, 527-565.
Justin II, 565-578.

Tibère II, 578-582.
Maurice, 582-602.
Phocas (usurpateur). 602-610.

La dynastie d'Héraclius

Héraclius, 610-641.
Constantin III et Héracléonas, 641-642.
Constant II, 642-668.
Constantin IV Pogonat, 668-685.
Justinien II Rhinotmète, 685-695.
Léontius (usurpateur), 695-698.
Tibère III (usurpateur), 698-705.
Justinien II (pour la seconde fois), 705-711.
Philippicus, 711-713.
Anastase II, 713-716.
Théodose III, 716-717.

La dynastie isaurienne

Léon III, 717-740.
Constantin V Copronyme, 740-775.
Léon IV, 775-780.
Constantin VI, 780-797.
Irène, 797-802.
Nicéphore Ier, (usurpateur), 802-811.
Staurakios, 811.
Michel Ier Rhangabé, 811-813.
Léon V l'Arménien, 813-820.
Michel II le Bègue, 820-829.
Théophile, 829-842.
Michel III l'Ivrogne, 842-867.

La dynastie macédonienne

Basile Ier, 877-886.
Léon VI le Sage, 886-912.
Alexandre, 912-913.

Constantin VII Porphyrogénète, 913-959, associé à Romain Ier Lécapène (usurpateur), 919-944.
Romain II, 959-963.
Nicéphore II Phocas, 963-969.
Jean Ier Tzimiscès, 969-976.
Basile II le Bulgaroctone, 976-1025.
Constantin VIII, 1025-1028.
Zoé, 1028-1050, associée à ses maris successifs :
Romain III Argyre, 1028-1034.
Michel IV le Paphlagonien, 1034-1041.
Michel V le Calfat (neveu de Michel IV, adopté par par Zoé), 1041-1042.
Constantin IX Monomaque, 1042-1054.
Théodora, 1054-1056.
Michel VI Stratiotikos, 1056-1057.

La dynastie des Doucas et des Comnènes

Isaac 1er Comnène, 1057-1059.
Constantin X Doucas, 1059-1067.
Romain IV Diogène 1067-1071.
Michel VII Doucas, 1071-1078.
Nicéphore III Botaniate (usurpateur), 1078-1081.
Alexis Ier Comnène, 1081-1118.
Jean II Comnène, 1118-1143.
Manuel Ier Comnène, 1143-1180.
Alexis II Comnène, 1180-1183.
Andronic Ier Comnène, 1183-1185.

La dynastie des Anges

Isaac II, 1185-1195.
Alexis III, 1195-1203.
Isaac II (pour la seconde fois), associé à son fils Alexis IV, 1203-1204.
Alexis V Murzuphle (usurpateur), 1204.

Empereurs latins de Constantinople

Baudouin de Flandre, 1204-1205.
Henri d'Angre, 1206-1216.
Pierre de Courtenay, 1217.
Yolande, 1217-1219.
Robert II de Courtenay, 1221-1228.
Baudouin II, 1228-1261, assisté de Jean de Brienne comme régent, 1229-1237; seul empereur, 1240-1261.

Empereurs grecs de Nicée

Théodore 1er Lascaris, 1204-1222.
Jean III Vatatzès, 1222-1254.
Théodore II Lascaris, 1254-1258.
Jean IV Lascaris, 1258-1259.
Michel VIII Paléologue (usurpateur), 1259-1261.

La dynastie des Paléologues

Michel VIII, 1261-1282.
Andronic II, 1282-1328, associé à son fils Michel IX, 1295-1320.
Andronic III, 1328-1341.
Jean V, 1341-1376.
Jean VI Cantacuzène (usurpateur), 1341-1355.
Andronic IV (fils de Jean V), 1376-1379.
Jean V (pour la seconde fois), 1379-1391.
Jean VII (fils d'Andronic IV, usurpateur), 1390.
Manuel II, 1391-1425.
Jean VIII, 1425-1448.
Constantin XI Dragasès, 1448-1453.

Despotes grecs de Mistra

Manuel Cantacuzène, 1348-1380.
Mathieu Cantacuzène, 1380-1383.

1. Mistra. Égl. de la Pantanassa. XVe siècle. (Coll. H. Ét., C. 56). (*Man. d'Art Byz.*)

2. Cour du monastère de Chilandari à l'Athos. XIIIe siècle. (*Man. d'Art Byz.*)

Théodore Ier Paléologue, 1383-1407.
Théodore II, 1407-1443.
Constantin Dragasès, 1428-1448.
Thomas, 1432-1460.
Démétrius, 1449-1460.

II

TABLE CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS IMPORTANTS DE L'HISTOIRE BYZANTINE

330. — 11 mai. — Inauguration de Constantinople, « la nouvelle Rome », par Constantin le Grand.

343. — Concile de Sardique.

351. — Bataille de Mursa.

353. — Constance seul empereur.

359. — Concile de Rimini.

376. — Établissement des Wisigoths en Mésie.

378. — Bataille d'Andrinople et mort de l'empereur Valens.

381. — Concile œcuménique de Constantinople.

395. — Mort de Théodose. Partage de l'empire entre ses fils Arcadius et Honorius.

396. — Invasion d'Alaric en Grèce. Les Wisigoths cernés par Stilicon à Pholoé.

399-400. — Révolte de Gaïnas.

404. — Déposition et exil de saint Jean Chrysostome.

410. — Prise de Rome par Alaric.

431. — Concile œcuménique d'Ephèse.

438. — Publication du Code Théodosien.

439. — Construction de la grande muraille de Constantinople.

441. — Invasion d'Attila en Pannonie.

447. — Nouvelle invasion d'Attila.

449. — Concile appelé « le brigandage d'Ephèse ».

451. — Concile œcuménique de Chalcédoine.

476. — Chute de l'empire romain d'Occident.

482. — Édit d'union ou Hénotikon.

487. — Théodoric, roi des Ostrogoths, est chargé par Zénon de reconquérir l'Italie.

502. — Reprise de la guerre avec les Perses.

512. — Construction du mur d'Anastase.

514. — Révolte de Vitalien.

519. — Rétablissement de l'accord avec Rome et fin du schisme d'Acace (484-519).

527. — Reprise de la guerre contre les Perses.

529. — Publication du Code Justinien.

529. — Fermeture des écoles d'Athènes.

532. — Paix perpétuelle conclue avec les Perses.

532. — Sédition Nika.

533. — Publication du Digeste et des Institutes.

533-534. — Bélisaire reconquiert l'Afrique.

535. — Novelles de Justinien pour la réorganisation administrative de l'empire.

535. — Guerre contre les Ostrogoths.

536. — Concile de Constantinople.

537. — Inauguration de Sainte-Sophie.

537-538. — Siège de Rome, défendue par Bélisaire.

540. — Prise de Ravenne par Bélisaire.

540. — Chosroès envahit la Syrie.

540. — Invasion des Huns dans l'Illyricum.

543. — Édit de Justinien sur les trois Chapitres.

548. — Mort de Théodora.

549. — Rome reprise par Totila.

552. — Défaite des Ostrogoths à Taginae et fin du royaume ostrogothique.

553. — Concile œcuménique de Constantinople.

554. — Conquête du sud-est de l'Espagne.

559. — Les Huns devant Constantinople.

562. — Paix avec la Perse.

568. — Invasion des Lombards en Italie.

572. — Reprise de la guerre avec les Perses.

579. — Mort de Chosroès le Grand.

581. — Prise de Sirmium par les Avars.

Vers 582. — Création des exarchats d'Afrique et de Ravenne.

591. — Paix avec la Perse.

601. — Victoires de Priscos sur les Avars.

602. — Soulèvement de Phocas.

608. — Les Perses conquièrent la Syrie et parviennent à Chalcédoine.

610. — Soulèvement d'Héraclius et chute de Phocas.

615. — Prise de Jérusalem par les Perses.

617. — Conquête de l'Egypte par les Perses.

622. — Héraclius prend l'offensive contre les Perses.

626. — Les Avars et les Perses attaquent Constantinople.

627. — Bataille de Ninive.

629. — Paix avec les Perses.

Commencement du VIIe siècle. — Établissement des Croates et des Serbes dans l'Illyricum.

634. — Les Arabes envahissent la Syrie.

636. — Bataille de l'Yarmouk.

637. — Capitulation de Jérusalem.

638. — Héraclius publie l'*Ecthesis* ou Exposition de la foi.

640-642. — Conquête de l'Egypte par les Arabes.

647. — Les Arabes dans l'Afrique du Nord.

648. — Constant II publie le *Type*.

655. — Défaite de la flotte byzantine dans les eaux de Lycie.

Milieu du VIIe siècle. — Création des *thèmes* asiatiques.

668. — Les Arabes à Chalcédoine.

673-678. — Grand siège de Constantinople par les Arabes.

679. — Établissement des Bulgares au sud du Danube.

680-681. — Concile œcuménique de Constantinople.

692. — Défaite de Justinien II par les Arabes à Sébastopolis.
697-698. — Prise de Carthage par les Arabes et perte de l'Afrique.
708. — Echec de Justinien II contre les Bulgares.
710. — Insurrection de l'Italie.
712-717. — Progrès des Arabes en Asie Mineure.
717-718. — Siège de Constantinople par les Arabes.
726. — Édit contre les images.
727. — Insurrection de la Grèce et de l'Italie.
739. — Bataille d'Akroïnos.
740. — Publication de l'*Ecloga*.
751. — Prise de Ravenne par les Lombards.
752. — Succès sur les Arabes.
753. — Concile iconoclaste d'Hiéria.
754. — Donation de Pépin à la papauté. Perte de l'Italie byzantine.
755. — Guerre contre les Bulgares.
762. — Défaite des Bulgares à Anchialos.
765. — Persécution contre les partisans des images.
787. — Concile œcuménique de Nicée.
797. — Constantin VI renversé par Irène.
800. — Reconstitution de l'empire romain d'Occident.
809. — Invasion du Khan bulgare Kroum.
811. — L'empereur Nicéphore est tué dans la lutte contre les Bulgares.
813. — Kroum devant Constantinople.
815. — Synode iconoclaste de Constantinople.
817. — Victoire des Byzantins à Mesembria.
822. — Insurrection de Thomas.
826. — Conquête de la Crète par les Arabes.
827. — Les Arabes en Sicile.
832. — Édit de Théophile contre les images.
838. — Prise d'Amorion par les Arabes.
842. — Prise de Messine par les Arabes.

843. — Concile de Constantinople et rétablissement de l'orthodoxie.

858. — Déposition d'Ignace. Photius élu patriarche.

863. — Mission de Cyrille et Méthode chez les Moraves.

864. — Conversion de la Bulgarie.

867. — Synode de Constantinople. Rupture avec Rome.

869. — Concile œcuménique de Constantinople.

876. — Prise de Bari par les Grecs.

878. — Prise de Syracuse par les Arabes.

879. — Concile de Constantinople.

887-893. — Publication des *Basiliques.*

893. — Rupture avec le tsar bulgare Syméon.

902. — Prise de Taormine par les Arabes. Perte de la Sicile.

904. — Thessalonique prise par les Arabes.

915. — Bataille du Garigliano.

917. — Victoire des Bulgares à Anchialos.

919. — Usurpation de Romain Lécapène.

924. — Syméon devant Constantinople.

927. — Mort du tsar Syméon.

934. — Prise de Mélitène par les Byzantins.

944. — Prise de Nisibis et d'Édesse.

944. — Chute de Romain Lécapène.

961. — Reprise de la Crète par Nicéphore Phocas.

963. — Usurpation de Nicéphore Phocas.

965. — Conquête de la Cilicie.

967. — Reprise de la guerre bulgare.

968. — Les Russes en Bulgarie.

968. — Prise d'Antioche.

969. — Assassinat de Nicéphore Phocas.

971. — Insurrection de Bardas Phocas.

971. — Défaite des Russes à Silistrie. Annexion de la Bulgarie.

976. — Campagne de Tzimiscès en Syrie.

976-979. — Soulèvement de Bardas Skléros.
977-986. — Progrès du tsar bulgare Samuel.
986. — Défaite des Grecs au défilé de la Porte Trajane.
987-989. — Soulèvement de Bardas Phocas.
989. — Conversion de la Russie.
995. — Campagne de Basile II en Syrie.
996. — Défaite des Bulgares sur le Sperchios.
998. — Campagnes en Syrie.
1000-1014. — Guerre contre les Bulgares.
1010. — Révolte de l'Italie du Sud.
1014. — Bataille de Cimbalongou. Mort du tsar Samuel.
1018. — Soumission de la Bulgarie.
1018. — Victoire de Cannes.
1021-1022. — Annexion de l'Arménie.
1032. — Prise d'Édesse par les Grecs.
1038. — Succès de Georges Maniakès en Sicile.
1040. — Insurrection de la Bulgarie.
1042. — Révolution à Constantinople. Chute de Michel V.
1043. — Soulèvement de Georges Maniakès.
1054. — Le patriarche Cerularios rompt avec Rome.
1057. — Soulèvement d'Isaac Comnène.
1064. — Prise d'Ani par les Turcs Seldjoucides.
1071. — Prise de Bari par les Normands et perte de l'Italie.
1071. — Bataille de Mantzikiert.
1078. — Soulèvement de Bryenne et de Botaniate.
1078. — Les Turcs à Nicée.
1081-1084. — Invasion de Robert Guiscard en Épire.
1082. — Traité avec Venise.
1091. — Défaite des Petchenègues sur le Léburnion.
1096. — Les croisés à Constantinople.
1097. — Prise de Nicée par les croisés.

1107-1108. — Guerre contre Bohémond.
1116. — Bataille de Philomélion.
1122. — Défaite des Petchenègues.
1122-1126. — Guerre avec Venise.
1124-1126. — Intervention en Hongrie.
1137-1138. — Campagne de Jean Comnène en Cilicie et en Syrie.
1147. — La seconde croisade.
1147-1149. — Guerre avec Roger II roi de Sicile.
1151. — Les Byzantins à Ancône.
1152-1154. — Guerre de Hongrie.
1158. — Campagne de Manuel Comnène en Syrie.
1168. — Annexion de la Dalmatie.
1171. — Rupture avec Venise.
1176. — Bataille de Myrioképhalon.
1182. — Soulèvement d'Andronic Comnène.
1185. — Prise de Thessalonique par les Normands.
1185. — Fondation de l'empire vlaquo-bulgare.
1189. — Frédéric Barberousse en Orient.
1190, — Isaac Ange battu par les Bulgares.
1197-1207. — Le tsar bulgare Johannitsa.
1204. — Prise de Constantinople par les Latins. Fondation de l'empire latin de Constantinople.
1205. — Défaite des Latins à Andrinople.
1206. — Théodore Lascaris couronné empereur à Nicée.
1210. — Parlement de Ravennika.
1222. — Reprise de Thessalonique par les Grecs d'Épire.
1230. — Destruction de l'empire grec de Thessalonique par les Bulgares.
1236. — Constantinople attaquée par les Grecs et les Bulgares.
1244. — Le despotat de Thessalonique vassal de Nicée.
1254. — Soumission du despote d'Épire Michel.

1259. — Bataille de Pélagonia.
1261. — Traité de Nymphaeon.
1261. — Reprise de Constantinople par les Grecs.
1262. — Les Byzantins reprennent pied en Morée.
1267-1272. — Progrès de Charles d'Anjou en Épire.
1274. — Concile de Lyon.
1281. — Victoire de Bérat sur les troupes angevines.
1302-1311. — La Grande Compagnie catalane en Orient.
1311. — Bataille du lac Copaïs.
1326. — Prise de Brousse par les Turcs.
1325-1328. — Guerre des deux Andronics.
1330. — Les Bulgares battus par les Serbes à Velboujd.
1340. — Progrès des Serbes en Épire, des Turcs en Asie.
1341. — Soulèvement de Jean Cantacuzène.
1342-1349. — Révolution des Zélotes à Thessalonique.
1341-1351. — Querelle des Hésychastes.
1345. — Étienne Douchan conquiert la Macédoine.
1346. — Couronnement d'Étienne Douchan comme empereur à Uskub.
1347. — Cantacuzène prend Constantinople.
1348. — Fondation du despotat de Mistra.
1354. — Les Turcs à Gallipoli.
1355. — Mort d'Étienne Douchan.
1365. — Les Turcs établissent leur capitale à Andrinople.
1371. — Bataille de la Maritza.
1373. — Jean V Paléologue vassal du sultan.
1376. — Soulèvement d'Andronic IV.
1389. — Bataille de Kossovo.
1390. — Soulèvement de Jean VII.
1391. — Prise de Philadelphie par les Turcs.
1396. — Croisade de Nicopolis.

1397. — Bajazet attaque Constantinople.
1402. — Bataille d'Angora.
1422. — Siège de Constantinople par les Turcs.
1423. — Thessalonique vendue à Venise.
1423. — Expédition des Turcs en Morée.
1430. — Prise de Thessalonique par les Turcs.
1439. — Concile de Florence.
1444. — Bataille de Varna.
1446. — Invasion turque en Morée.
1451. — Avènement de Mahomet II.
1453-29 mai. — Prise de Constantinople par les Turcs.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Des principaux ouvrages à lire ou à consulter

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EMPIRE BYZANTIN. — Il n'existe point actuellement, sauf peut-être en Russie, d'histoire générale détaillée et complète de l'empire byzantin, que l'on puisse considérer comme étant au courant des dernières recherches scientifiques. L'ouvrage de Gibbon : *History of the decline and fall of the Roman empire*, est étrangement tendancieux et vieilli, et l'édition nouvelle qu'en a donnée Bury (Londres, 1896, 7 vol.) vaut surtout par les précieuses notes dont l'a accompagnée l'éditeur. Le livre de Finlay : *History of Greece from its conquest by the Romans to the present time* (éd. nouvelle de Tozer, Oxford, 1877, 7 vol.), de même que celui, plus sommaire, de Hertzberg, *Geschichte der Byzantiner und des Osmanischen Reiches bis gegen Ende des XVI Jahrhunderts* (Berlin, 1883, 1 vol.), sont antérieurs aux grands travaux scientifiques de ces dernières années; et si le travail de Ch. Hopf, publié dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber (t. 85 et 86), sous le titre : *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit*, 1867, mérite toujours d'être consulté, c'est principalement pour la période qui suit la 4e croisade et pour l'histoire des États latins qui se fondèrent en Grèce après 1204. La *Chrono-*

graphie byzantine de Muralt (Saint-Pétersbourg, 1855-1873, 2 vol.), malgré de nombreuses inexactitudes, est toujours un répertoire chronologique utile.

En ces dernières années, plusieurs savants russes ont commencé la publication d'histoires générales de Byzance. Celle de Koulakovski (Kief, 1910-1915) comprend trois volumes, qui racontent les événements de 395 à 717. Celle d'Ouspenski (Pétrograd, 1913) ne compte encore qu'un volume et s'arrête pareillement en 717. Celle de Vassilief (Pétrograd, 1917) comprend, dans son tome I, la période qui va du IVe siècle à 1081. Il faut citer enfin l' Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος de Lambros, dont les tomes III à VI (Athènes, 1892-1908) racontent l'histoire de l'empire depuis Constantin jusqu'en 1453.

A défaut d'histoire générale de Byzance, il existe quelques manuels sommaires : les meilleurs sont ceux de Gelzer, *Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte* (Munich, 1897, à la suite de la *Geschichte der byz. Litteratur*, de Krumbacher); de Jorga, *The byzantine empire* (Londres, 1907), et de Foord, *The byzantine empire* (Londres, 1911).

MONOGRAPHIES RELATIVES A L'HISTOIRE BYZANTINE. — Nous possédons en revanche de nombreux ouvrages traitant une portion plus ou moins étendue de l'histoire de Byzance. On citera ici les principaux :

Pour la période qui va de la fin du IVe siècle à la fin du IXe : Bury, *A history of the later Roman empire, from Arcadius to Irene* (Londres, 1889, 2 vol.); Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle* (Paris, 1901, 1 vol.); Pernice, *L'imperatore Eraclio* (Florence, 1905); Schwartzlose, *Der Bilderstreit* (Gotha, 1890); Bréhier, *La querelle des images* (Paris, 1904); Lombard, *Constantin V, empereur des Romains* (Paris,

1902) ; Bury, *History of the eastern Roman empire* (800-867) (Londres, 1912).

Pour la période qui va de la fin du IXe au commencement du XIIIe siècle : Vogt, *Basile Ier* (Paris, 1908) ; Rambaud, *L'Empire grec au Xe siècle* (Paris, 1870) ; Schlumberger, *Nicéphore Phocas* (Paris, 1890) ; *L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle* (969-1057) (Paris, 1896-1905, 3 vol.) ; Bréhier, *Le schisme oriental du XIe siècle* (Paris, 1899) ; Neumann, *die Weltstellung des byz. Reiches vor den Kreuzzügen* (Leipzig, 1894 ; traduction française, Paris, 1905) ; Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène* (Paris, 1900) ; *Jean II Comnène et Manuel Comnène* (Paris, 1912) ; Cognasso, *Partiti politici e lotte dinastiche in Bisanzio* (Turin, 1912) ; *Isaac Ange* (Bessarione, 1915) ; Luchaire, *Innocent III : la question d'Orient* (Paris, 1907) ; Norden, *Der vierte Kreuzzug* (Berlin, 1898).

Pour la période qui va de 1204 à 1453 : Gerland, *Geschichte des lateinischen Kaiserreiches* (Hombourg, 1905) ; Miliarakis, Ἱστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας (Athènes, 1898) ; Gardner, *The Lascarids of Nicaea* (Londres, 1913) ; Buchon, *Recherches sur la principauté franque de Morée* (Paris, 1841-1846, 5 vol.) ; Rennell Rodd, *The princes of Achaia* (Londres, 1907, 2 vol.) ; Miller, *The Latins in the Levant* (Londres, 1908) ; Schlumberger, *Expédition des Almugavares* (Paris, 1902) ; Berger de Xivrey, *Manuel II Paléologue* (Paris, 1853) ; Schlumberger, *La prise de Constantinople* (Paris, 1914) ; Fallmerayer, *Geschichte des Kaisertums Trapezunt* (Munich, 1827).

Il faut citer, en outre, plusieurs monographies relatives à l'histoire de certaines provinces ou de certaines villes : Diehl, *l'Afrique byzantine* (Paris, 1896) ; *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ra-*

cenne (Paris, 1888); Gay, *L'Italie méridionale et l'empire byzantin* (867-1071) (Paris, 1904); Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter* (Stuttgart, 1889. 2 vol.); Tafrali, *Thessalonique au XIVe siècle* (Paris, 1912); Diehl, *Venise, une république patricienne* (Paris, 1915).

Parmi les monographies consacrées à certains personnages considérables, on nommera : Hergenröther, *Photius* (Ratisbonne, 1867-1869, 3 vol.); Diehl, *Théodora* (Paris, 1904), et *Figures byzantines* (Paris, 1906 et 1908, 2 vol.); Rambaud, *Psellos* (dans *Études sur l'histoire byzantine* (Paris, 1912); Vast, *Le cardinal Bessarion* (Paris, 1878).

Pour l'histoire des peuples en relations avec l'empire grec : Jirecek, *Geschichte der Bulgaren* (Prague, 1876); *Geschichte der Serben*, t. I (Gotha, 1911); Jorga, *Geschichte des osmanischen Reichs*, t. I et II (Gotha, 1908-1909).

Enfin, pour l'histoire générale de Byzance, on nommera le plus récent travail : Diehl, *Byzance, grandeur et décadence* (Paris, 1919).

POUR L'HISTOIRE RELIGIEUSE. — Gasquet, *De l'autorité impériale en matière de religion* (Paris, 1879); Pargoire, *L'Église byzantine de 527 à 847* (Paris, 1905); Norden, *Das Papsttum und Byzanz* (Berlin, 1903).

POUR L'HISTOIRE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE. — Diehl, *Études byzantines* (Paris, 1905); Gelzer, *Die Genesis der byz. Themenverfassung* (Leipzig, 1899); Bury, *The imperial administrative system in the ninth century* (Londres, 1910); Schlumberger, *Sigillographie byzantine* (Paris, 1884).

POUR L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION BYZANTINE. — Paparrigopoulo, *Histoire de la civilisation hellénique*

(Paris, 1878); Hesseling, *Essai sur la civilisation byzantine* (Paris, 1907); Turchi, *La civiltà bizantina* (Florence, 1910). — Pour l'histoire du droit : Zachariae de Lingenthal, *Geschichte des griechisch-römischen Rechts* (3e éd., Berlin, 1892). — Pour l'histoire du commerce : Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge* (Leipzig, 1885, 2 vol.). — Pour l'histoire de la littérature : Krumbacher, *Geschichte der byz. Litteratur* (2e éd., Munich, 1897). — Pour la topographie de Constantinople : Ducange, *Constantinopolis christiana* (Paris, 1680); Mordmann, *Esquisse topographique de Constantinople* (Lille, 1892); Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople* (Paris, 1910). — Pour l'histoire de l'art : Bayet, *L'art byzantin*, 2e éd. (Paris, 1904); Millet, *L'art byzantin* (Paris, dans A. Michel, *Histoire de l'art*, t. I, 1905, et III, 1908); Diehl, *Manuel d'art byzantin* (Paris, 1910); Dalton, *Byzantine art and archaeology* (Oxford, 1911).

Extrait de l'Atlas de Géographie historique de Schrader, publié par la Librairie Hachette et Cie

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Pl. I. — Sainte-Sophie. Intérieur (VIe siècle). . . 8

Pl. II. — Les murailles de Constantinople (V^e et XIIe siècle) 16

Pl. III. — Justinien et sa cour (mosaïque de Saint-Vital de Ravenne) (VIe siècle) 32

Pl. IV. — Salonique. Église de Saint-Démétrius (Ve siècle) 48

Pl. V. — Saint Démétrius et les fondateurs (mosaïque de Saint-Démétrius de Salonique) (VIIe siècle). 64

Pl. VI. — L'empereur Basile II (miniature du psautier de la Marcienne) (fin du Xe siècle) . . . 80

Pl. VII. — L'Anastasis (mosaïque de Daphni) (XIe siècle) 96

Pl. VIII. — Le prophète Isaïe entre la Nuit et l'Aurore (miniature du psautier de la Bibliothèque nationale) (Xe siècle) 112

Pl. IX. — Triptyque Harbaville (musée du Louvre) (XIe siècle) 128

Pl. X. — Saint Michel. Plaque émaillée (trésor de Saint-Marc de Venise) (X^e ou XIe siècle). . . . 144

Pl. XI. — Glorification d'un empereur. Tissu de soie (trésor de Bamberg) (Xe siècle) 160

Pl. XII. — Jean Cantacuzène présidant un concile (miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale) (XIVe siècle). 176

Pl. XIII. — 1. Salonique. Église des Saints-Apôtres (XIVe siècle); 2. Athènes. Église de Saint-Théodore (XIIe siècle) 192

Pl. XIV. — Mistra. Maisons et vue de la Pantanassa (XIVe et XVe siècle) 208

Pl. XV. — 1. Mistra. Église de la Pantanassa (XVe siècle); 2. Cour du monastère de Chilandarï au Mont-Athos (XIIIe siècle) 216

TABLE DES CARTES

I. — Plan de Constantinople au moyen âge . . . 120
II. — La Grèce byzantine et franque vers le milieu du XIVe siècle 200
III. — L'empire byzantin au temps de Justinien. 240
IV. — Les thèmes de l'empire byzantin vers le milieu du Xe siècle 240

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v

CHAPITRE PREMIER

La fondation de Constantinople et les origines de l'empire romain d'Orient (330-518)

I. — La fondation de Constantinople et les caractères du nouvel empire. 1
II. — La crise de l'invasion barbare 5
III. — La crise religieuse 8
IV. — L'Empire d'Orient à la fin du Ve et au commencement du VIe siècle 13

CHAPITRE II

Le règne de Justinien et l'empire grec au VIe siècle (518-610)

I. — L'avènement de la dynastie justinienne 19
II. — Le caractère, la politique et l'entourage de Justinien. 21
III. — La politique extérieure de Justinien 25
IV. — Le gouvernement intérieur de Justinien 35
V. — La civilisation byzantine au VIe siècle 41
VI. La liquidation de l'œuvre de Justinien (565-610) . . . 43

CHAPITRE III

La dynastie d'Héraclius Le péril arabe et la transformation de l'empire au VIIe siècle (610-717)

I. — La reconstitution de l'empire par Héraclius. . . . 49
II. — Le péril arabe 52

III. — La politique religieuse et l'Occident 54
IV. — La transformation de l'empire au VIIe siècle . . . 56
V. — La fin de la dynastie d'Héraclius et la décadence de l'empire (685-717). 62

CHAPITRE IV

Les empereurs isauriens et la querelle des images (717-867)

I. — La reconstitution de l'empire sous les deux premiers empereurs isauriens (717-775) 65
II. — La querelle des images (726-780). 70
III. — Irène et la restauration des images (780-802) . . . 76
IV. — La deuxième période de la querelle des images (802-842). 80
V. — La politique extérieure de l'empire et la reconstitution de la monarchie 83

CHAPITRE V

L'apogée de l'empire sous la dynastie de Macédoine (867-1081)

I. — Les souverains de la maison de Macédoine et la consolidation de la dynastie (867-1025) 90
II. — La politique extérieure des empereurs macédoniens (867-1025) 97
III. — Le gouvernement intérieur de l'empire et la civilisation byzantine au Xe siècle. 113
IV. — Les causes de faiblesse de l'empire. 125
V. — La décadence de l'empire au XIe siècle (1025-1081) . 131

CHAPITRE VI

Le siècle des Comnènes (1081-1204)

I. — Les souverains de la dynastie des Comnènes. . . . 139
II. — La politique extérieure des Comnènes (1081-1180). . 143

III. — Le gouvernement des Comnènes et la civilisation byzantine au XIIe siècle. 160
IV. — L'empire byzantin à la fin du XIIe siècle (1180-1204). 165

CHAPITRE VII

L'empire latin de Constantinople et l'empire grec de Nicée (1204-1261)

I. — La dislocation de l'empire byzantin. 173
II. — L'empire latin de Constantinople 175
III. — L'empire grec de Nicée. 179
IV. — La reprise de Constantinople par les Grecs . . . 184
V. — La principauté d'Achaïe. 185

CHAPITRE VIII

L'empire byzantin sous les Paléologues (1261-1453)

I. — La situation de l'empire grec en 1261. — Le règne de Michel VIII Paléologue (1261-1282). 189
II. — L'empire grec sous les derniers Paléologues (1282-1453). 194
III. — La civilisation byzantine à l'époque des Paléologues. 211

APPENDICE 221
I. — Liste des empereurs byzantins. 221
II. — Table chronologique des événements les plus importants de l'histoire byzantine 226

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE 235

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE 241

TABLE DES CARTES 243

BESANÇON. — IMP. JACQUES ET DEMONTROND

00029490

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018